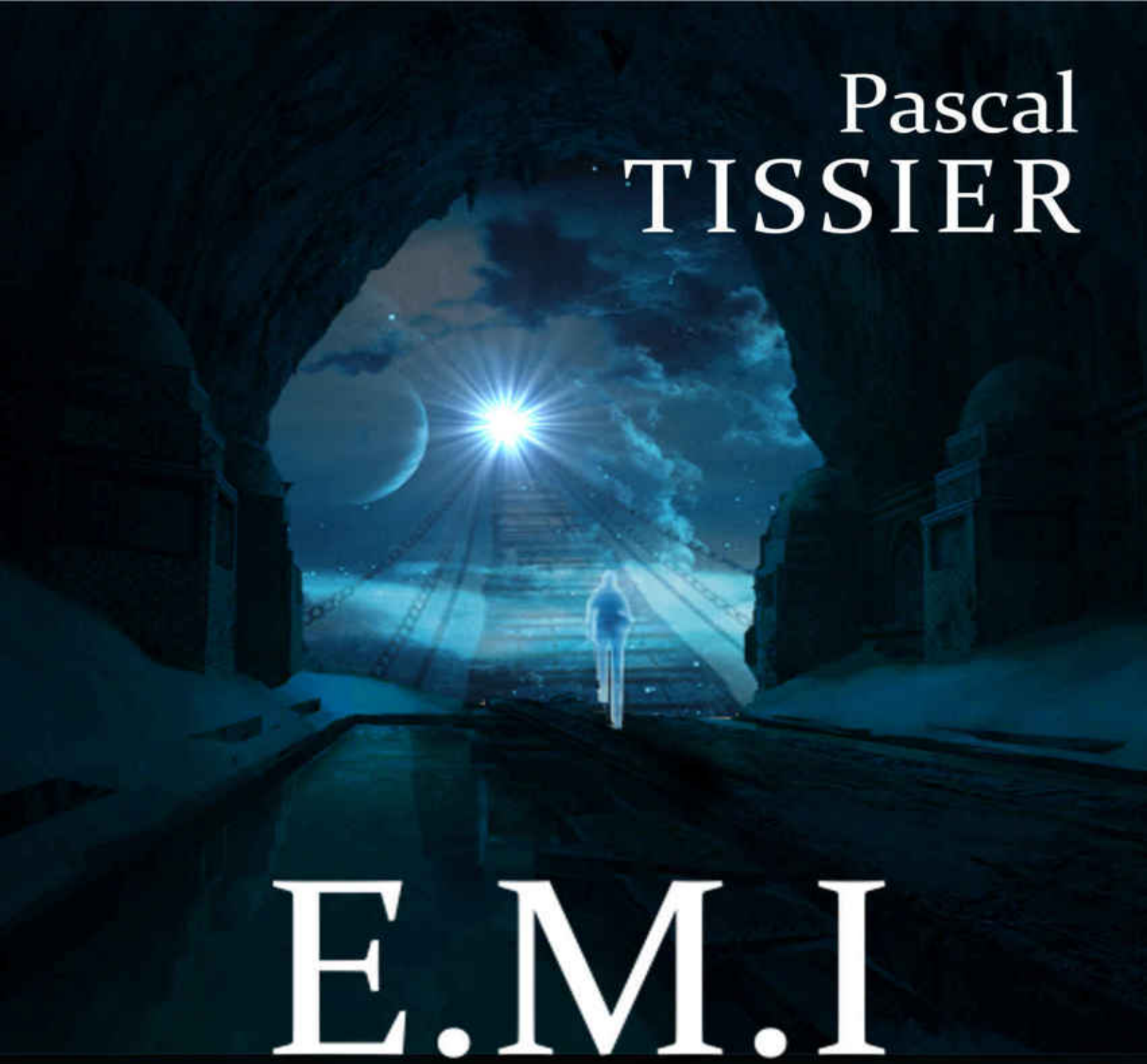
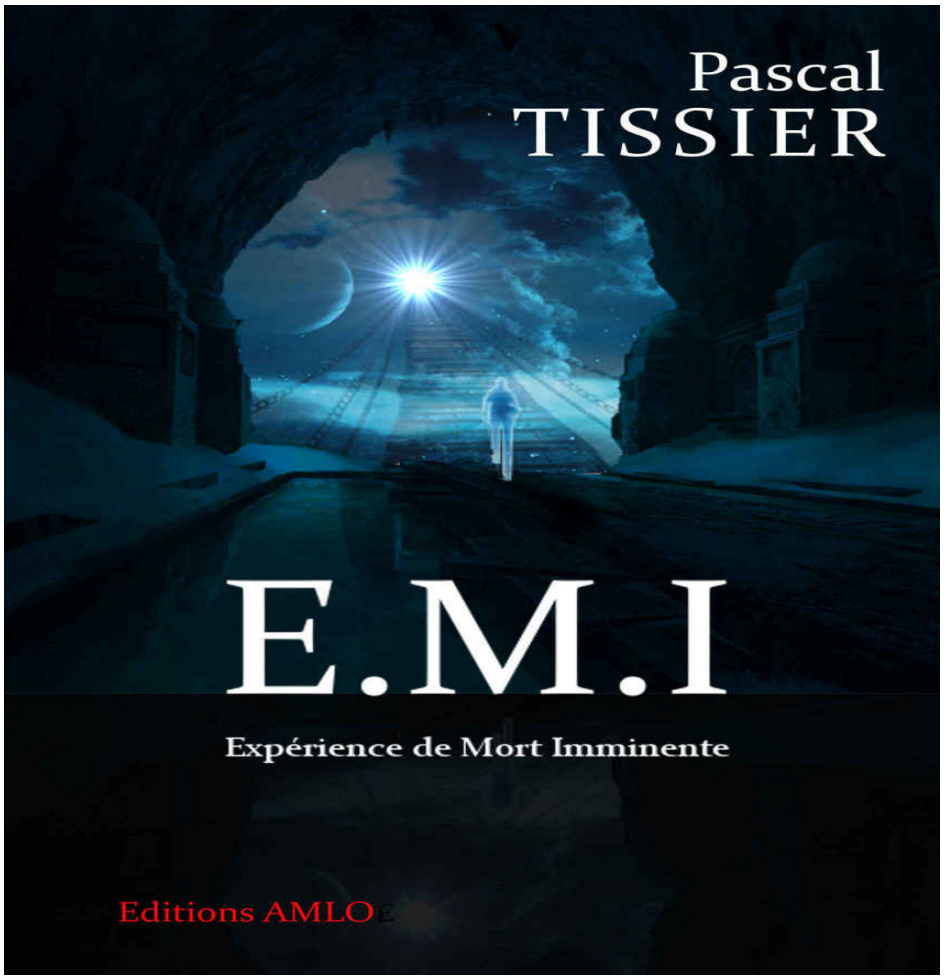
Pascal
TISSIER



E.M.I

Expérience de Mort Imminente

Editions AMLO


Pascal
TISSIER
E.M.I
Expérience de Mort Imminente
Editions AMLO

Pascal TISSIER

E.M.I

Expérience de **M**ort **I**mminente

Du même auteur :

- J'en fais le serment
- Un cri dans la forêt
- Le requin bleu
- Le pacte des innocents
- Anthinéa

1

La casquette volontairement vissée de travers, les bretelles pendouillant d'une manière ridicule pour faire comme Mithos, son rappeur préféré, aussi éphémère que pathétique, Gigi fulminait.

Le jeune boutonneux secoua énergiquement la bombe de peinture chipée deux heures plus tôt au *Brico-Dépôt* de La Rose. Il fallait qu'il réponde sans tarder aux insultes de cette racaille de Raffi de la cité du Merlan. L'apprenti grapheur n'était pas franchement à son aise en dessinant un doigt d'honneur approximatif.

Manque d'inspiration. Que pouvait-il lui dire de plus ? À l'instinct, l'index se figea sur la buse, le brouillard vert fluo imprégna les quelques centimètres carrés disponibles du mur en béton maculé à outrance.

« *Raffi est un fils de* ».

Le sang de Gigi se figea lorsque la lueur bleutée et la sirène envahirent subitement le tunnel passant sous la voie expresse. Se croyant pris en flagrant délit, le grapheur se colla le dos sur sa peinture fraîche. Les yeux ronds comme ceux d'un lièvre pris dans les phares d'une voiture. Les deux flics, dont il reconnut le passager, passèrent sans même un regard.

Son polo était foutu. Pour rien.

— Arrêtez-moi ce deux tons ! Ça me gave et ça énerve tout le monde ! gronda Bertho.

Le jeune gardien stagiaire Pichon obtempéra, mais fut surpris de cette soudaine saute d'humeur. Pour la première fois qu'il le connaissait, l'officier lui semblait tendu, comme si quelque chose le préoccupait. Son portable lui avait signalé plusieurs SMS, qu'il n'avait pas consultés. Tout comme il tardait à répondre à cet appel insistant.

Plutôt débonnaire et consensuel, le commandant Joseph Bertho, que

tout le monde appelle Jo, n'est pas un super flic, mais il a réussi à gravir à son rythme les échelons jusqu'à celui d'officier. Il n'en tire aucune gloriole, cela lui permet simplement d'imprimer sa marque dans le commissariat du 13e arrondissement de Marseille où il tente de maintenir une certaine cohésion humaine. Joseph ne croit pas que la vie de chacun soit nécessairement consignée dans un grand livre. Selon lui, les choses arrivent comme cela, par hasard. Les existences des uns et des autres se croisent et s'entrechoquent parfois cruellement, et c'est souvent lorsque tout est bien établi dans une vie que celle-ci bascule vers un destin totalement inattendu.

C'est ainsi. Chaque jour, il en est le témoin privilégié.

Respecté des truands et apprécié des honnêtes gens, Jo ne fait pourtant pas toujours l'unanimité auprès de ses collègues et de ses supérieurs. À la recherche d'un éternel consensus, il passe bien trop de temps à persuader les gens. Il est toujours en retard à ses rendez-vous, quand il ne les oublie pas. Sans doute un peu trop idéaliste, il lui reste un soupçon de foi envers le genre humain. Même si ses compatriotes ne sont pas toujours à la hauteur de ses espoirs, il sait que parmi eux, il y a toujours de grands cœurs et des âmes à sauver.

C'est pour cela que le gardien Pichon apprécie son supérieur.

— C'est peut-être urgent, Commandant.

— Hein ! Quoi ?

— Votre téléphone. On vous appelle.

Qu'est-ce que j'ai moi ce soir ? s'interrogea Joseph. Il décrocha et écouta en silence, signifiant à son interlocutrice qu'il était là, par des « Hmm ! ».

— OK ! Caroline, merci de m'avoir prévenu. Je t'embrasse.

Pichon se permit un bref coup de sirène pour traverser l'avenue de Montolivet et s'engager dans la traverse des 4 chemins.

Bertho se frictionna les joues avant de descendre du véhicule. Il devait impérativement endosser son costume de flic rassurant.

Une grosse femme tenant une fillette dans les bras s'écarta du groupe d'une dizaine de personnes vociférant au pied d'un platane.

— Ah ! Monsieur Jo ! Cette fois, y en a ras le bol, hein ! s'écria la matrone en portant sa main sur son opulente poitrine pour en maîtriser les

tressautements.

Bertho aperçut une jambe tremblotante, vêtue d'un pantalon jean prolongée par une *Nike* rutilante émergeant d'une des plus grosses branches de l'arbre. La silhouette masquée par le feuillage semblait bien frêle et juvénile. La foule en colère s'écarta respectueusement pour laisser passer ce policier qui avait l'art et la manière d'apaiser bien des tensions.

— Il va payer pour les autres, on va l'emmener aux Goudes et le rejeter à la flotte ! tenta une vieille femme qui, jusque-là, se tenait sagement en retrait.

Joseph posa une main apaisante sur l'épaule d'un homme d'une soixantaine d'années s'escrimant pour trouver une prise au tronc noueux.

— Alors Martial ! Tu as l'intention de jouer au petit singe, à ton âge ?

— Oh, pétard ! C'est vous M'sieur Jo. Cette fois on en a marre de ces petits saligauds de Roumains. Vous savez ce qu'il a fait à la pauvre Arlette.

— Assassin ! cria du haut de son balcon, un homme en colère.

— Calmez-vous. Je viens d'avoir la clinique, Arlette s'en sortira avec quelques contusions, rien de grave.

— C'est pas grâce à lui, en tous les cas ! Elle serait morte, ce serait pareil ! s'écria la grosse femme avec sa gamine dans les bras.

Lorsqu'au son de la cavalerie, le fourgon de police s'engagea dans la ruelle, le gardien Pichon fit signe à ses collègues d'arrêter ce tintamarre.

— Le commandant a l'air à cran, en ce moment, dit-il à un brigadier qui s'en étonnait.

— Bertho ? Ça m'étonnerait. Allez, écartez-moi ces gueulards, ordonna-t-il à ses subalternes.

En quelques secondes un cordon d'uniformes s'organisa autour de l'arbre et le jeune Roumain fut pour une fois satisfait de se laisser tomber dans les bras de la police. Il échappait finalement à la volée de bois vert que lui promettaient ces vieux excités, voire plus, à les entendre.

Quant aux flics, Piotr Georgescu savait ce qui l'attendait. Il allait être emmené au commissariat. Comme les fois précédentes, il prétendrait ne rien comprendre à ce qu'on lui demande. Histoire de gagner du temps sur sa garde à vue, un interprète serait désigné, à qui il jurerait qu'il voulait prendre le sac de cette vieille femme parce qu'il crevait de faim. De nouveau, il promettrait de ne plus recommencer et au vu de son jeune âge, il serait bon pour énième admonestation avant d'être remis en liberté.

Lorsque le fourgon s'éloigna sous les huées, Piotr baissa la tête pour masquer son sourire narquois.

D'un geste incisif, Martial imposa le silence.

— Faut nous comprendre, M'sieur Jo. Vous vous rendez compte si cette pauvre Arlette était morte. Tout ça pour à peine quinze euros.

— Allez, je suis persuadé qu'Arlette sera là pour la fête des voisins, et j'y serai aussi.

— Promis ?

— Juré, craché !

*

Pichon ne bouda pas son plaisir en voyant dans son rétroviseur les applaudissements de ces braves Marseillais qui quelques minutes plus tôt auraient volontiers écharpé ce petit voyou, pour l'exemple, ou tout simplement se défouler un peu. À bon compte.

Une ride d'inquiétude barrait de nouveau le front de Joseph Bertho. Il était bien incapable d'analyser ce qui le préoccupait ainsi depuis le matin. Une sourde impression que la journée allait se terminer en catastrophe.

Ce devait être ces quinze jours de vacances quasi obligatoires qui l'attendaient. Il avait tant de retard dans ses congés que le commissaire lui avait quasiment ordonné de les prendre.

— Vous auriez dû repartir avec le fourgon.

— Pourquoi ? s'étonna Pichon.

— J'ai encore quelques bricoles à voir et je ne voudrais pas vous imposer des heures sup inutiles.

Pichon prétendit que ce n'était pas grave, mais connaissant la réputation de cet officier qui ne regardait jamais sa montre, il regretta que son supérieur ne lui ait pas proposé plus tôt.

Après avoir vu son patron palabrer avec des jeunes attablés à un bar, cela faisait à présent plus d'une demi-heure que le gardien stagiaire patientait au pied d'une des barres d'immeubles du quartier de la Rose. Il feignit d'ignorer le groupe d'adolescents goguenards lui faisant des doigts d'honneur. L'un d'eux n'hésita pas à lui montrer son postérieur. Malgré un léger mistral, il transpirait d'une sueur rance dans cet habitacle surchauffé.

Pour ne pas prendre un projectile du haut des immeubles, le commandant Bertho lui avait conseillé de s'en éloigner, mais la seule place disponible était au soleil.

Pour la vingtième fois en deux minutes, Pichon jeta un œil inquiet à

sa montre. Lorsqu'on frappa à la vitre, son cœur sauta dans sa poitrine. La tension retomba aussitôt lorsqu'il reconnut la silhouette de Bertho.

— Il n'était pas là, ce p'tit couillon.

— Qu'est-ce qu'il a de spécial ce Kader, Commandant ?

— Il ne mérite pas de crécher avec ce ramassis de parasites.

Joseph croyait au potentiel et à l'intelligence de ce jeune qu'il tentait de remettre dans le droit chemin, après l'avoir interpellé alors qu'il dealait maladroitement, pour faire comme les autres. Pourtant, il le savait aux antipodes de ses congénères et craignait qu'il se prenne, lui aussi, une rafale de kalachnikov. C'était la nouvelle mode à Marseille.

Kader lui avait promis de ne plus toucher à la dope, mais Joseph préférait garder un œil sur lui. Il lui avait même trouvé un garagiste qui voulait bien le prendre comme apprenti.

— Kader n'est pas né au bon endroit, c'est tout ! conclut Bertho. Bon, quelle heure est-il ?

— Vingt heures quinze, Commandant.

— Merde déjà !

— Allez, zou, on rentre !

*

— Tiens, Bertho ! Vous êtes encore là ? Je croyais que vous étiez parti en vacances ce soir.

— Demain, commissaire. Demain. Et puis vous savez bien, je reste là pour faire un peu de bricolage. Alors si vous avez un problème, n'hésitez pas.

— N'y comptez pas. Vous avez je ne sais combien de jours à rattraper.

Joseph haussa les épaules et entra dans son bureau. Il caressa du regard ses objets fétiches, quelques photographies de bons moments de sa vie, mais surtout celle de sa fille Magali qui trônait en première place ; juste devant le clavier de son ordinateur.

Finalement, tout s'était bien passé. L'épée de Damoclès qui pesait au-dessus de sa tête ne s'était pas abattue. Pas de fusillade, pas de rouleau compresseur fou dévalant une pente et lui passant sur le corps, pas de météorite. Rien.

Toute cette angoisse irraisonnée allait s'évanouir, comme elle était apparue, comme une sournoise.

Jo reviendrait dans deux semaines, et tout sera comme maintenant.

2

Plus que deux kilomètres de cette route sinuant entre les pins et les chênes verts et Bertho apercevrait le toit de sa maison. Plus loin, dans les collines, le mythique Garlaban dominait depuis des millénaires ce petit coin de Provence, magnifié plus récemment par Marcel Pagnol.

Pour chasser les dernières idées sombres qui l'oppressaient depuis la veille, Jo entama une liste des travaux qu'il se promettait une nouvelle fois de réaliser. La bastide n'était pas bien grande et un peu vieillotte, mais elle avait fait le bonheur de plusieurs générations de Bertho. Ne voyant pas bien à qui il pourrait transmettre ce patrimoine, Joseph remettait toujours aux calendes grecques ces travaux de restauration, pas vraiment indispensables. Et puis, après son divorce, il se contentait de ce confort précaire, mais bien suffisant pour un homme seul.

Une dizaine d'années plus tôt, Helena qui ne cessait de lui reprocher son manque d'ambition, le confort spartiate de cette baraque et ses longues absences, même en dehors de ses heures de travail, l'avait quitté pour un de ses supérieurs.

Charles Borély, nouvellement promu commissaire, était subitement devenu quelqu'un d'admirable aux yeux de sa femme. Il fallait absolument inviter cet homme si gentil et si prévenant. Cette distinction lui avait providentiellement donné un charme fou. Lui au moins ne passait pas tout son temps au bureau ou sur le terrain à vouloir sauver le monde de sa triste condition. Charles n'avait probablement pas souhaité cette situation, mais la belle Helena avait su se montrer très convaincante pour le persuader de l'emmener avec lui dans sa nouvelle affectation parisienne. Fataliste, Jo avait accepté de bonne grâce ce départ. Pendant un certain temps, il avait réussi à conserver la garde de Magali, leur fille.

Jo avait pourtant dû admettre une évidence, même si sa tante Pauline palliait parfois ses absences, tout seul, il était incapable d'élever une

adolescente.

À treize ans, Magali avait rejoint sa mère, mais, au grand dam de celle-ci, elle ne manquait jamais de venir passer la plupart de ses vacances en Provence. Même si sa vie dans ce confortable appartement parisien ne lui déplaisait pas, elle sentait que ses racines étaient là, dans cette bastide un peu fatiguée, au pied du Garlaban.

Sans vraiment le décider, la liste des travaux resta en attente. Mentalement, ses doigts caressèrent les touches de sa flûte traversière.

Le solstice d'été n'était plus très loin et le soleil offrait encore une belle résistance aux ténèbres. Ce soir, en l'imaginant se coucher au loin sur la mer, il se jouerait un petit morceau du Concerto pour clarinette en La majeur, communément appelé K 622, merveilleusement repris dans le générique du film Out of Africa.

Joseph ignorait pour quelle raison, mais depuis toujours, il adorait cette mélodie qui semblait inscrite dans sa mémoire. Il l'avait apprise par cœur et s'était perfectionné. Cet instrument de musique était le seul qui lui permettait, un instant, d'oublier ses quelques désillusions, car bien entendu, lui aussi en avait. Même s'il s'efforçait de démontrer le contraire en se prétendant toujours optimiste.

Il murmurait cette mélodie lorsqu'un bolide surgit dans son rétroviseur. Malgré le manque total de visibilité, la voiture tunée pour faire plus de bruit déboita sans même ralentir, au son de basses assourdissantes. En quelques secondes le vrombissement s'éloignait déjà au détour d'un virage.

— Vas-y ! Fonce, imbécile. On ira te ramasser à la petite cuillère toi aussi, gronda Joseph, jetant aux oubliettes la sérénité de Mozart.

Pourtant, dans l'épingle à cheveux suivante, le maestro se rappela à lui. Son portable laissa échapper le doux chant du violon. Jo n'y connaissait pas grand-chose en téléphonie, mais il avait réussi avec les conseils d'une jeune collègue à télécharger K.622 pour l'attribuer aux seuls appels de sa fille. Elle, il n'était pas question de la zapper.

— Oui Magali !

— Jo !

Elle l'appelait toujours ainsi, depuis sa plus tendre enfance.

— Merci d'avoir répondu à mes SMS.

Aie ! S'il savait gérer les appels en les ignorants parfois, il n'y connaissait pas grand-chose dans ce mode de communication. D'ailleurs, ça

l'énervait passablement de voir les jeunes générations passer plus de temps à tchatcher d'un pouce agile, tout en ignorant les amis ou parents en face d'eux.

— Tes SMS… Oh pardon, c'était toi ? Tu sais bien que je ne regarde jamais ces trucs-là.

— Tu as oublié, c'est ça ?

Et allez ! Qu'avait-il encore oublié ? Avant de répondre, Jo prétexta qu'il négociait les derniers virages, ce qui lui permit de réfléchir.

— Jo ! La cérémonie, c'est demain !

— Comment ça demain ! Tu ne m'as pas dit que c'était la semaine prochaine ?

— Jo !

— Mais non ma chérie, je plaisante ! J'ai ce billet de TGV dans ma poche depuis quinze jours déjà.

— Menteur !

— Magali ! Je t'assure ! Comment pourrais-je oublier que ma fille va être intronisée dans le métier le plus maso du monde.

— Tu m'as toujours dit que c'était le plus beau.

Pris en pleine contradiction, Jo prétendit qu'il était parfois très beau, mais qu'on pataugeait souvent dans les immondices de la nature humaine.

Magali soupira bruyamment.

— Enfin, j'espère que tu as un bon classement et que ton beau-père va te pistonner pour un poste place Beauvau, tenta Joseph.

— Je n'ai surtout pas envie de bosser au ministère avec tous ces ronds de cuir et encore moins avec Charles.

Jo ne put réprimer un sourire. Il espérait secrètement que comme lui, sa fille préfèrerait le terrain, même s'il était souvent destructeur.

Lorsqu'elle lui avait avoué qu'elle voulait entrer à l'école des officiers de police de Cannes-Écluses, il n'avait été qu'à moitié surpris. Magali avait le même caractère que lui, ce qui n'était pas sans conséquence aux yeux d'Helena. Mère et fille se chamaillaient souvent, au-delà du raisonnable sur ce sujet, comme sur bien d'autres.

— Tu ne m'as même pas demandé ma place.

De l'école primaire jusqu'au collège, il était toujours le premier à connaître ses résultats scolaires. Magali était une très bonne élève, intelligente et travailleuse, ce qui ne va pas toujours de paire. Il trouva donc déplacé par la suite de lui poser la question.

— Ne me dis pas que…

— Si Jo ! hurla-t-elle dans le téléphone. Je suis majore de ma promo !

Joseph sentit des larmes de joie lui monter aux yeux. L'inquiétude de voir sa fille embrasser une carrière si atypique venait de disparaître avec cette immense fierté qu'il ressentait à présent.

Magali, sa petite Magali allait assurément devenir un bon flic, bien meilleure que lui. Si elle lui ressemblait énormément, elle était beaucoup plus rigoureuse. Moins rêveuse aussi ; l'apanage des femmes sans doute.

Joseph n'était plus qu'à une centaine de mètres de chez lui, quand il fit demi-tour devant la propriété d'un de ses voisins. Il lui fallait absolument décrocher un billet de train au plus vite.

3

Joseph lança un regard furtif dans le miroir de l'armoire provençale. En rentrant un peu le ventre, ça pourrait encore aller, mais combien de temps tiendrait-il ainsi, en quasi apnée. Il plia la veste et la posa dans sa petite valise à roulettes. La casquette galonnée posée dans un coin devrait tenir le coup. Jo n'avait pas trop le choix. Il avait promis à sa fille d'être présent en grande tenue, pour lui faire honneur. Cet uniforme d'officier ne lui servait que pour les cérémonies et les réceptions qu'il exécrait, c'est-à-dire quasiment jamais.

Mais que ne ferait-il pas, pour faire plaisir à Magali ?

S'il s'était souvent rendu à la gare Saint-Charles pour cueillir délicatement quelques malfrats, pris au piège d'une longue enquête, il n'avait jamais pris le TGV. Cela faisait d'ailleurs longtemps qu'il n'était pas remonté à la capitale. Pour quoi faire ?

« Le pôle Nord » comme le prétendaient avec ironie les Provençaux.

Pour leur faire avaler leur mensonge, ce mois de juin était des plus radieux lorsqu'il débarqua gare de Lyon. Des hordes de touristes de toutes nationalités gambadaient joyeusement en polo ou chemisiers légers, dans le hall de la gare parisienne.

Joseph Bertho avait volontairement occulté de sa mémoire les bruits et les odeurs des gares parisiennes et bien évidemment, les méandres souterrains. Dommage regretta-t-il en suivant une foule pressée et sûre d'elle.

*

Hors d'haleine Farid s'arrêta un instant au détour d'un couloir. Il jeta prudemment un œil derrière lui. Seul un petit groupe d'Asiatiques caquetait une carte du métro à la main, pas vraiment d'accord sur la direction à

prendre

Yes ! Il avait semé ces bâtards de Black-Bombers. Il ne serait pas obligé de se débarrasser de sa came. Il fallait pourtant qu'il se méfie, la menace se rapprochait vraiment et si ces types lui filaient le train, ce n'était pas par hasard. Lui et son frère n'auraient peut-être pas dû se bastonner avec l'un d'eux. Ce n'était pas qu'une simple bande rivale, il y avait autre chose. Ces mecs étaient de vrais tueurs et leurs menaces n'avaient rien de fantaisistes. Un ami de son frère s'était déjà fait buter par ces malades. Des justiciers, prétendait son cousin Rachid. Tu parles ! Des malfrats comme eux. C'est tout.

*

Les sourcils épais couleur de paille se rejoignant au-dessus de petits yeux emplis de bouffissure malsaine, rougis par la fatigue d'une nuit de veille, le contrôleur de la RATP scrutait tous les écrans vidéo de la garde de Lyon.

— Alors ? brailla la voix dans le talkie.

Le regard paniqué de Gallo s'agita comme un métronome hystérique.

— Heu ! Je le vois plus. Il a dû…

Les veines jugulaires bleutées sous la peau diaphane crénelée de taches de rousseur avaient doublé de volume. Son cœur, battant au rythme d'un sprinter à dix mètres de ligne d'arrivée, faillit exploser en reconnaissant la silhouette longiligne du Maghrébin.

— Là ! Il est là le p'tit salaud.

— J'espère que tu vas m'en dire un peu plus, nasilla la voix énervée. Abruti !

Gallo ne put s'empêcher de grimacer en regardant sur son écran les deux types en blousons noirs, malgré la chaleur. Le contrôleur ne supportait plus le dictat de ces deux prétentieux qui le menaçaient et le faisaient chanter depuis plus de trois mois. Le plus petit, une capuche de jogging lui masquant le visage, fixait la caméra, sachant pertinemment que Gallo l'observait.

— Alors ! Ça vient ?

Gallo se gratta nerveusement sa tignasse de chaume en consultant le réseau tentaculaire. Il n'était plus habitué à ce genre de surveillance par écrans interposés. Lui, son trip, s'était la traque au voyageur indélicat qui n'aurait pas le bon titre de transport. On pouvait y faire de belles rencontres

et parfois négocier, pour peu que la victime soit jeune et belle. C'est d'ailleurs pour cela que les Blacks-Bombers le tenaient et ne le lâchaient plus. Si sa femme apprenait ça, sa femme allait le tuer.

— Heu ! Attendez… Oui c'est ça. Prenez l'escalator, heu… sur votre… droite. C'est bien ça. Il devrait arriver droit sur vous. Faites vite. Il y a personne.

*

— Bon sang, je me suis encore planté ! grogna Joseph Bertho. Son rendez-vous à Canne-Écluse était dans trois heures et en principe, il avait largement le temps. En principe seulement, car à force de faire demi-tour, il finissait par ne plus savoir où il était. Le quai du Transilien menant à Montereau où il devait encore changer de ligne ne devait pas être loin, mais s'il ne se reprenait pas rapidement, il allait sûrement rater sa correspondance. Jo préférait arriver un peu en avance, pour embrasser sa fille et bien sûr, revêtir sa tenue d'apparat. Et rentrer le ventre. Autant que faire se peut.

En bon provincial complètement paumé, il slaloma entre les voyageurs sûrs de leur destination et se résigna à consulter un panneau d'affichage, sur le quai subitement désert.

Sa main lâcha la poignée de valise instable sur ses roulettes. Il la repoussa du pied lorsqu'elle tomba sur ses chaussures.

Hésitant, son index se posa sur la pastille rouge « *Vous êtes ici* » - *Merci, je le savais* - et suivit le trait jaune en direction du sud-est. La ligne bleue serait sans doute plus appropriée, songea-t-il.

— Arrête-toi ! cria une voix, loin derrière lui, vers les escalators.

La cavalcade qu'il percevait à présent ne s'arrêta pas pour autant.

L'index de Jo s'arrêta un instant sur la ligne bleue. Il tournait légèrement la tête en direction des vociférations lorsqu'il sentit sa valise fuir sur le sol.

— Putain ! hurla une voix qui s'écroulait dans un fracas.

Joseph se retourna et vit un jeune homme filiforme s'aplatir la face sur le trottoir cimenté.

S'il s'agissait d'un film, la cascade était plutôt réussie. Mais il n'y avait pas de réalisateur pour dire « Coupez ».

Les bruits de pas claquant le sol avaient ralenti leur course, mais Jo ne remarqua pas ce détail. Sa valise posée négligemment avait fait chuter ce pauvre type qui aurait pu se briser les os.

Jo se pencha pour aider le jeune homme à se relever.

— Désolé, m'sieur. Pas de mal, j'espère.

— Casse-toi bouffon ! cracha Farid qui refusait la main tendue.

Deux paires de chaussures noires, dont une était particulièrement mal entretenue, s'arrêtèrent plus calmement derrière lui.

— Bien joué man ! fit une voix.

Jo se retourna lentement vers les deux hommes qui malgré la chaleur étaient vêtus de blousons noirs avec en dessous, une veste de jogging dont ils avaient remonté la capuche. Tous les voyous du monde se ressemblaient probablement, mais pour une fois, Jo n'était pas dans son élément. Ces motards, car ça devait en être, avaient l'air plutôt serein. Sereins, mais déterminés. Le pistolet Walther P99 qu'il vit au bout du bras de l'homme, le plus petit du duo, n'avait visiblement rien de factice.

— Tire-toi mec ! lui dit l'autre.

— Hé ! Arrêtez, qu'est-ce vous faites ? tenta Joseph.

Ignorant la remarque, le petit nerveux menaça l'homme à terre.

— On t'avait pourtant prévenu mec, maintenant c'est trop tard.

Une première détonation assourdit Joseph et l'homme tressauta sur le sol.

— Non arrêtez ! gémit-il en se tenant l'abdomen.

Le canon de l'arme visait à présent la tête. Son complice assistait à la scène, l'œil goguenard.

Les orbites écarquillées, Jo n'en revenait pas. Le sang battait dans ses tempes. Ce n'était pas un rêve, ni un film. Les artères dilatées propulsaient un flot d'adrénaline refoulant au loin tous les conseils de prudence que lui susurrait une petite voix, celle de la sagesse ;

Et si Damoclès faisait ce qu'il voulait avec cette foutue épée, c'était la sienne, après tout. Et si cette sourde angoisse qu'il ressentait depuis la veille était réellement prémonitoire. Ce Damoclès que personne ne connaissait réellement était peut-être l'ami de la faucheuse. Elle n'avait pas pointé le bout de son nez à Marseille, mais qu'est-ce qui l'empêchait de le faire ici. Elle était partout chez elle, en Enfer, comme au Paradis. Elle abattait son fléau, où elle décidait. Les riches, les pauvres, les bons, les méchants. Tout le monde y passait. Quand elle l'avait décidé.

Et alors ! s'emporta une deuxième petite voix, celle de la probité ;

Même en congés, tu restes un flic. Et ce type, certes peu sympa va se faire tuer là, sous tes yeux. Ces motards ne sont pas des policiers

poursuivant un dealer ou un délinquant ayant commis, on ne sait quel méfait. Pourquoi lui tirer dessus, alors qu'il est à terre ? Même à Paris, aucun collègue ne peut se comporter ainsi.

Les neurones en ébullition communiquaient entre eux, à la vitesse de la lumière.

Tel un félin se jetant sur sa proie, Joseph empoigna le bras armé, entrainant l'agresseur dans sa chute.

Sous le regard médusé du deuxième larron aux bottines usées, les deux hommes roulèrent sur le quai, d'interminables secondes, dans un violent corps à corps.

Alertés par la déflagration, des voyageurs ou curieux s'approchaient, prudemment.

Soudain, deux nouvelles détonations et une odeur de poudre emplirent l'atmosphère, dans un nuage mortel.

4

Il était près de seize heures. La cérémonie de fin de stage des officiers de police allait enfin mettre un terme à ces dix-huit mois de formation intense. Selon leur affectation, ces lieutenants, jeunes pour la plupart, allaient s'épanouir dans une place de choix, ou se retrouver propulser dans un commissariat à la limite de la salubrité, tout du moins de la décence. L'évolution de leur carrière et de leur foi envers la nature humaine serait probablement décisive, dès cet instant.

Si Magali n'était pas vraiment inquiète sur ce qui l'attendait, professionnellement, elle l'était davantage quant à la présence tant espérée de son père. Depuis sa plus tendre enfance, et malgré le divorce de ses parents, Joseph était son modèle, son complice, son confident. C'est lui qu'elle appelait, dès qu'elle avait un doute, un chagrin d'amour ou un conflit de plus avec sa mère. Leurs conversations téléphoniques duraient parfois des heures.

Mais aujourd'hui, l'absence de ce père à la fois si proche et si lointain la marquait au fer rouge. Si elle avait embrassé cette carrière, c'était un peu pour lui. Pour lui faire honneur, pour être un bon flic comme Joseph Bertho, aussi humain.

Bon sang ! Où l'avait encore conduit ce foutu humanisme ?

Magali tenta un dernier appel.

Comme les précédents, il aboutit sur le répondeur. Elle avait déjà laissé quatre messages, plutôt agréables au début, se transformant bien vite en reproches.

Exécrable, la voix synthétique reprit la même litanie.

– *Vous êtes bien sur le répondeur de…*

Magali recula sa main pour ne plus l'entendre, puis lâcha un ultime reproche, la voix pleine de larmes.

— Jo ! Tu m'avais pourtant promis. Je suis déçue. Vraiment très déçue.

*

Dans l'amphithéâtre surchauffé, arborant leur tenue d'apparat quasi militaire, les stagiaires devenus lieutenants de police retenaient leur souffle. Le stress de ne pas obtenir l'affectation convoitée faisait à présent place à l'excessive frénésie de leurs retrouvailles après cette journée de détente. Certains en avaient profité pour contacter leur connaissance afin d'en savoir plus sur tel ou tel poste ou à l'occasion, pour se faire pistonner.

Le commissaire Hilaert, lissa de deux doigts un reliquat de chevelure qu'il s'astreignait néanmoins à lui conférer une très lointaine couleur corbeau. Il rejoignait sa place sur l'estrade, lorsqu'il reconnut dans les rangs de l'assistance, Charles Borély en grande tenue.

— Monsieur le divisionnaire ! Que nous vaut l'honneur de ta visite ?

Hilaert s'inclina en une sorte de baise-main obséquieux vers Helena.

— Madame Borély sans doute ?

Charles acquiesça silencieusement de la tête. Il appréciait modérément ce commissaire convoitant une place au ministère. Ce centre de formation était pour lui un tremplin. Il pouvait ainsi taper sur le ventre des gros pontes de la Place Beauvau.

— Tu as un protégé ici ?

Borély désigna Magali du regard.

— Ma belle-fille, Magali Bertho. La fille d'Helena.

— Ta belle-fille ? Je savais que son père était commandant à Marseille, mais j'ignorais que c'était ta belle-fille.

Il se courba un peu plus vers Helena.

— Félicitations Madame. Votre fille est un élément remarquable.

Hilaert adressa un clin d'œil complice à Borély.

— Je suppose qu'étant donné sa place, tu vas la faire venir près de toi, Place Beauvau.

— C'est exactement ce que nous lui avons conseillé répondit illico Helena.

Un tapotement sur le micro pour en vérifier le bon fonctionnement propulsa le commissaire près des officiels qui s'installaient lentement.

On se revoit après, semblait dire le petit moulinet de l'index qu'il fit en gratifiant Borely d'un large sourire.

Le silence des élèves officiers devint pesant, seuls quelques raclements

de gorges traduisaient leur angoisse.

Personne ne semblait remarquer cet homme au front large et luisant assis sereinement sur une des chaises au fond de l'estrade. Le conseiller Pelletier était arrivé sans aucune congratulation avec les autres personnalités qui semblaient oublier ce même stress qu'ils avaient ressenti, quelques années ou décennies plus tôt, alors qu'eux aussi allaient devoir choisir. L'homme au costume anthracite repositionna élégamment d'un doigt ses lunettes à fine monture métallique. Il croisa sereinement les jambes en posant son doigt sur sa lèvre inférieure, comme pour mieux se concentrer. Il fouilla du regard parmi les élèves qui se levaient respectueusement en voyant entrer le directeur de l' ENSP.

Elle était là, au quatrième rang, presque à l'extrémité, comme pour ne pas déranger. Que signifiait cette ride d'inquiétude qui lui barrait le front ? Magali Bertho était-elle indécise ? N'avait-il pas été assez convaincant lors de cette conversation surréaliste ? Pelletier observa alors les jeunes officiers ôter leur casquette en s'assaillant à leur place. Comme lui, ils allaient avoir droit à une litanie de discours et de mise en garde

Le conseiller Pelletier n'écouta que distraitement le commissaire principal, directeur de stage, rabâcher le déroulement de la cérémonie. Avant d'appeler chaque stagiaire dans l'ordre de leur classement, il crut bon, lui aussi, d'apporter son commentaire peu convaincant sur l'avenir de ces jeunes officiers ; discours déjà longuement serinés par tous les instructeurs. Tous devaient se montrer fiers d'appartenir à la quinzième promotion « Commandant Jean-Serge Nérin » ; cet officier tombé le 16 mars 2010 sous les balles des terroristes d'ETA devrait être un modèle pour eux.

Les discours touchaient à leur fin. L'assistance frémissait d'impatience.

Le classement était connu et en principe définitif. Le tableau des postes disponibles n'apportait quant à lui aucune réelle surprise, si ce n'est qu'un nom avait été ajouté en fin de liste. Il ne s'agissait pas d'une ville et encore moins d'un des innombrables sigles référencés dans la police nationale ; juste une série de lettres et d'un chiffre, sans lieux ni autre précision. Ce détail ne sembla pas émouvoir l'assemblée. Ce devait probablement être un bureau obscur dans un service peu exaltant, nécessitant la présence d'un larbin.

— Votre attention s'il vous plait ! brailla une femme officier dans le

micro un peu trop haut pour elle. À l'appel de votre nom, vous nous rejoindrez, afin qu'on vous remette votre diplôme et vous annoncerez l'affectation que vous avez choisie et rejoindrez votre place.

Le directeur du stage affectionnait particulièrement ces moments-là. Sa voix grave résonna sous les voutes de l'amphithéâtre.

— À tout seigneur, tout honneur, je vais donc commencer par le major de cette promotion. Je devrais dire La majore de cette promotion.

Il laissa s'envoler quelques secondes inutiles de suspens.

— Lieutenante Magali Bertho !

Parmi les officiels qui assistaient à la cérémonie, certains furent agréablement surpris de voir cette grande et belle jeune fille aux yeux tristes se lever pour les rejoindre. Aucun sourire ne détendait ce visage aux yeux verts, aucune fierté particulière ne se dégageait de sa démarche féline. Quelques timides applaudissements de rigueur l'accompagnèrent jusqu'à l'estrade. Malgré l'uniforme, une réelle sensualité et une fermeté, inconnues jusqu'alors, émanaient de la lieutenante Bertho.

Comme cela s'était souvent produit au cours de sa formation, Magali s'attendait à entendre susurrer quelques quolibets à son passage. Il n'en fut pratiquement rien, seul le grassouillet lieutenant Soljick, réputé pour sa lourdeur, dans tous les sens du terme, persifla :

— Bravo « Miss Je sais tout ! »

Magali planta son regard humide dans les yeux glauques de celui qu'elle avait toujours pris pour un sinistre crétin. Gêné, Soljick s'empourpra et baissa la tête. Quelque chose d'indicible avait changé dans le comportement et le charisme de celle qui se laissait si souvent brocarder sans réagir.

Magali monta d'un pas léger sur l'estrade. Son regard se dirigea alors vers l'homme au crâne luisant qui tentait de se faire oublier dans les rangs des officiels. Bien que l'habit ne fasse pas le moine, son costume anthracite à la coupe élégante et ses petites lunettes posées sur un nez aquilin lui conféraient une stature d'éminence grise.

Ils ne s'étaient jamais rencontrés, mais elle sut que c'était lui qui l'avait appelé discrètement le matin même.

Elle serra plusieurs mains qui la félicitèrent pour son excellente moyenne qui resterait dans les anales de l'École Nationale Supérieure de la Police. On avait rarement vu une élève aussi douée et aussi motivée.

— Quel est votre choix, Mademoiselle Bertho ?

Les autres stagiaires retinrent leur souffle. Elle était la seule à ne pas

avoir réellement annoncé ses intentions. Elle avait seulement dit à sa camarade de chambrée qu'elle souhaitait s'éloigner de Paris et du joug maternel. Ses camarades avaient transigé, voire marchandé entre eux pour ne pas avoir à choisir au dernier moment. Si Magali Bertho prenait une place convoitée par l'un des premiers, cela risquait de tout décaler.

Si elle ne s'était pas prononcée sur son choix, c'est qu'un malaise étrange la préoccupait depuis plusieurs jours, une sorte de pressentiment indicible et malsain.

Dans un silence assourdissant, elle chercha une dernière fois la silhouette de son père dans la foule et regarda Helena sa mère, assise près de Charles Borély. Après un léger plissement des paupières vers celui qu'elle identifiait comme son interlocuteur mystérieux, elle lança d'un ton ferme :

— SIS-2-PACA !

Un murmure de soulagement parcourut l'assistance. La plupart se moquaient bien de ce foutu sigle sorti à la dernière minute. L'ordre des places ne devrait pas être chamboulé.

Interloqués, Charles et Helena fustigèrent Magali du regard. Ne lui avaient-ils pas conseillé de choisir une place de rêve pour la majore de promotion qu'elle était ? Que signifiait SIS-2-PACA ?

— Qu'est-ce que c'est ce truc ? persifla Helena.

Pourtant bien placé près du ministère de l'Intérieur, Charles n'en avait jamais entendu parler.

— C'est forcément en Provence, mais SIS-2 ? J'avoue que...

— Ah bravo ! C'est bien la peine.

Encore un bureau sordide sans doute songea Borély. PACA signifiant Provence Alpes Côte d'Azur, cela l'éloignerait forcément un peu plus de sa mère.

Soudain, son portable, mis en position silencieux, vibra dans sa poche.

Le ministère ! Il leur avait pourtant dit de ne pas le déranger, sauf urgence bien sûr. Tandis que les noms des élèves suivants s'égrenaient, Charles Borély sortit dans le hall de l'amphithéâtre pour répondre.

En descendant de l'estrade, Magali fut tentée de rejoindre sa place, mais sa mère se leva pour l'embrasser,

— Félicitations, ma chérie ! susurra-t-elle hypocritement. Mais tu m'as l'air contrarié.

Magali haussa les épaules.

– Tu n'as quand même pas pris cette place par dépit. Tu avais pourtant le

choix.

— Ce n'est pas ça… c'est Jo.

— Tu espérais vraiment qu'il viendrait ? grinça Helena.

— Il m'avait promis, il avait même son billet de TGV.

— Si tu savais le nombre de promesses qu'il n'a pas tenues.

Les sourcils froncés, cherchant son souffle, Charles restait bouche bée à l'entrée de la salle. Magali le désigna du regard.

— Si son patron ne l'avait envoyé sur tous les coups foireux, il aurait sans doute été plus proche de sa famille.

Magali était probablement injuste, car son père n'avait pas besoin d'ordres pour passer un temps irraisonnable loin des siens, mais elle souffrait et ne voulait pas être la seule. Elle s'en excusa.

— Je dois rejoindre ma place, c'est la règle.

— Attends Magali. Pourquoi as-tu choisi le Sud ? Tu sais pourtant que Charles pouvait te faire avoir une bonne mutation place Beauvau.

La jeune fille soupira.

— Et où vas-tu habiter là-bas ?

— En attendant, je pourrai habiter la maison du Garlaban ! Papa sera ravi.

— Cette vieille baraque ?

— Tu n'as pas toujours dit ça ! C'était la maison de Mamie et c'est là que sont mes meilleurs souvenirs d'enfance.

— Je te remercie ! s'indigna Helena.

Gêné, ne sachant par où commencer Charles posa une main affectueuse sur l'épaule de Magali.

— Viens, il faut que je te parle.

Les officiels et les stagiaires, selon le cas, commençaient à s'indigner ou à s'amuser de cette scène de jalousie.

— Je n'ai pas envie de me faire remarquer davantage.

— S'il te plait, Magali, c'est très grave. C'est…

Horrifiée, Magali porta sa main à sa bouche pour étouffer son cri.

— Jo ?

5

Mais c'est quoi cet hôpital ? Même à Marseille ils ne traitent pas les patients comme ça, songea Joseph Bertho.

Quelle heure pouvait-il bien être ? Il n'avait plus de montre, plus de portable. Ces voyous avaient dû le dépouiller avant qu'il ne soit secouru. Il fallait pourtant qu'il prévienne Magali. Lui dire qu'il était désolé, mais qu'il serait sûrement en retard. Surtout ne pas lui dire la vérité. Cela l'affolerait et gâcherait sa cérémonie. Elle allait lui en vouloir, c'est certain.

Sa valise lui avait été subtilisée, elle aussi. Comment allait-il pouvoir se changer ? Il ne pouvait quand même pas se présenter comme ça.

Si seulement on venait s'occuper de lui. Et de Farid aussi. C'était finalement lui le plus à plaindre. Pourtant, personne ne se préoccupait de sa blessure au thorax. Elle était énorme et devait le faire terriblement souffrir, même s'il ne se plaignait pas.

Il faut dire que le couloir était si sombre que le personnel des urgences ne devait même pas les remarquer dans leur course folle entre les salles de soins. Ici comme ailleurs, cet hôpital manquait de bras, et de moyens aussi. Comment pouvait-on laisser ce couloir quasiment sans lumière ?

— Je crois bien qu'il va falloir que je change les ampoules moi-même, plaisanta Joseph pour décrisper son voisin.

Assis près de lui, le jeune magrébin, le polo perforé et souillé d'hémoglobine, ne l'écoutait pas. D'un œil inquiet, il lorgnait vers l'homme en blanc au fond du couloir.

Une vieille femme en chemise de nuit passa devant eux et se dirigea vers cet étrange infirmier. L'homme aux cheveux longs rassemblés en catogan l'accueillit avec un simple sourire énigmatique. D'un geste, il lui montra le chemin en désignant une lumière blanche. Sans doute une salle de soin high-tech. La petite grand-mère hésita un instant, puis se précipita vers la

lueur, presque joyeuse.

Jo se tourna vers Farid.

— Elle a de la chance, on va enfin s'occuper d'elle. J'espère qu'après ça va être notre tour.

Le jeune truand le regarda, effaré.

— Finalement tu t'en sors pas trop mal, toi aussi.

Farid haussa les épaules.

— Ah tu trouves ? T'es vraiment un bouffon, toi !

— Bonjour la reconnaissance ! Je t'ai quand même sauvé la vie, non ?

Farid secoua la tête. Ce mec est complètement à l'ouest, songea-t-il.

Le jeune homme au regard mauvais soupira d'exaspération.

— Mais… c'était qui ces types ? lui demanda Jo.

— À mon avis, lâcha-t-il après quelques hésitations, ça ne peut être que les Blacks-Bombers, ils m'ont bien eu les salauds ! Mais mes frères vont me venger !

— Ne fais pas ça, la police va s'en charger.

Farid souffla en secouant la tête.

Au bout du couloir, l'étrange infirmier filtrant l'entrée de cette salle de soin pleine de lumière avait repris sa place et les regardait avec cet étrange sourire. D'un petit signe de tête presque imperceptible, il pria le dealer de le suivre.

— J'espère qu'après, c'est mon tour.

Farid dodelina de la tête une dernière fois et se leva.

Au même moment, dans la salle de soins toute proche, un moniteur émit un sifflement continu. Un interne en blanc et deux infirmières sortirent en retirant leur masque et leurs gants.

— Décidément ! fit le médecin, c'est une vraie hécatombe aujourd'hui.

L'homme s'essuya le front en passant devant lui. Il semblait vraiment épuisé.

Compréhensif Jo n'osa pas l'interpeler.

Insidieusement, le temps se délaya et devint incohérent, indéfinissable, faisant fondre son impatience. Après tout, si on préférait s'occuper d'autres patients, c'est que son cas n'était pas aussi grave. Il y avait plus urgent et Joseph n'allait quand même pas s'en plaindre. Il palpa son torse. Malgré tout ce sang, il ne ressentait aucune douleur. Mais oui, bien sûr. Ce sang n'était pas le sien, mais celui de l'homme avec qui il s'était battu. C'est sans doute son cas qui préoccupait tant le staff médical.

À quoi ressemblait-il d'ailleurs ? Son visage lui devenait flou, presque immatériel, comme s'il n'avait existé que dans un rêve. Et si finalement tout ceci n'était qu'un cauchemar.

Une voix bien réelle cria derrière la vitre.

— Putain ! L'hémorragie est trop importante. Clampez-le bordel !

— On ne peut le descendre au bloc. Si on le bouge, il est fichu, répondit une femme.

— Nom de Dieu, on va le perdre !

Ce type est fichu, songea Joseph, et c'est peut-être moi qui l'ai tué. Il se leva pour apercevoir le blessé au travers des stores.

Impossible de voir le visage de l'homme, totalement inerte, ne respirant plus que grâce à une batterie d'appareils. Un médecin s'évertuait à endiguer l'hémorragie. Inquiète, une interne surveillait la courbe des oscillateurs en tentant de maintenir les fonctions vitales de ce moribond.

Jo fit volte-face, il avait déjà vu partir des mourants et comprit que ce cas-là était désespéré.

— Hé bien mon pauvre vieux, je suis désolé, mais je crois bien que tu es mal barré, chuchota-t-il pour ne pas être entendu.

Il rejoignait sa place lorsqu'il vit une jeune fille en pleurs assise sur son banc. Il s'approcha n'osant pas évoquer cet énorme pansement sur son crâne et son visage tuméfié, mais se dit qu'elle serait mieux allongée. Son état semblait vraiment préoccupant.

— Bonjour Delphine. Pourquoi pleures-tu ?

Jo ne fut pas surpris de connaitre son prénom.

Elle le regarda, un instant horrifiée par les impacts de balles sur son torse.

— Ce n'est rien, la rassura-t-il. Ça ne me fait pas mal.

Delphine renifla en regardant avec inquiétude ce drôle de personnage au bout du couloir.

— Je ne veux pas mourir. Ma mère et Kévin vont croire que je me suis suicidée, mais ce n'est pas vrai. C'est mon beau-père qui m'a jetée par la fenêtre. Il ne voulait pas que je parle.

— Calme-toi, les médecins, vont s'occuper de toi, ça va aller.

La jeune fille plongea son visage dans ses mains.

— Je les ai entendus. Ils disent que mon cerveau est trop atteint.

— Mais, comment peut-on dire une chose pareille ? Tu es là, tu me parles.

Delphine ne savait que croire. Et si cet inconnu avait raison ? Pourtant l'homme au fond du corridor semblait l'attendre.

— Mon Dieu, Kévin, je l'aime tant ! Vous lui direz, hein ? Dites aussi à ma mère et à mon petit frère que je les aime.

Ça ne pouvait plus durer. Débordés ou pas, les médecins n'avaient pas le droit de les laisser ainsi, surtout cette petite. Il interpella une infirmière qui passait devant eux.

— Mademoiselle s'il vous plait ? Cette jeune fille doit voir un médecin. Immédiatement ! Mademoiselle, je vous parle !

La jeune femme pressée passa son chemin sans même lui jeter un regard.

Cette fois la coupe était pleine.

D'ordinaire si patient, Jo se leva d'un bond. Il se dirigea vers le bureau de l'infirmière en chef et s'arrêta net en apercevant Magali derrière une porte vitrée. Elle était magnifique en tenue de cérémonie d'officier de police. Il ne l'avait jamais vue ainsi. Charles et Helena se tenaient près d'elle, sa mère posant une main réconfortante sur son épaule.

— Ho ! Il ne fallait pas déranger tout ce monde pour ça. Avec un peu de chance, j'aurai encore pu arriver à temps pour la remise des diplômes, s'excusa Joseph.

Malgré la vitre, il entendit distinctement sa fille.

— Bien sûr que vous aurez mon accord pour le don de ses organes, mais je veux être certaine qu'il n'y a plus rien à faire.

Compréhensif, l'homme assis en face d'elle hocha la tête.

— Je veux le voir, tout de suite ! dit Magali d'une voix blanche.

Le médecin se leva de son bureau et la pria de le suivre. Les yeux rouges, la démarche déterminée, elle l'accompagna jusqu'à la première chambre, en face du banc.

— Magali ! Ne m'en veux pas. Je voulais vraiment être là, mais… Magali ?

Tous passèrent devant lui, sans un regard. Charles et Helena patientèrent dans le couloir, tandis que Magali s'approchait de cet homme bardé de tuyaux le maintenant dans une vie précaire. Elle posa sa main dans la sienne.

— Papa ! fit-elle dans un sanglot.

— Comment ça, papa ? s'indigna Joseph. Moi, elle ne m'a jamais appelé comme ça !

Il se tourna vers son ex-femme regardant à travers la vitre.

— Helena ! Qui est ce type ?

Elle ne répondit pas. Un léger rictus de satisfaction aux coins des lèvres l'agaça au plus haut point.

— Papa, je t'en prie, sanglota Magali, j'ai besoin de toi, ne pars pas !

Joseph se sentit subitement attiré vers le banc, mais il avait disparu. Il aperçut alors Delphine rejoindre l'homme aux cheveux longs qui lui prit le bras. Tous deux lui jetèrent un dernier regard avant de s'éloigner vers la lumière blanche.

— Delphine ! Attends ! hurla Jo.

Il n'entendit que la voix de Magali murmurer à ce moribond. Soudain, il eut la sensation qu'une main invisible serrait la sienne.

— Papa je t'en supplie ! Je rentre à la maison. C'est ce que tu voulais non ?

Joseph répondit à la pression insistante et moite. Il sentit alors une violente douleur dans sa poitrine.

Les yeux pleins de larmes, Magali regarda le médecin, incrédule.

— Il m'a serré les doigts. Je vous jure, il m'a serré les doigts. Il m'entend !

— Calmez-vous, Mademoiselle !

— Il vit ! insista Magali.

— Ça me parait peu probable. Regardez son électroencéphalogramme, il est… ça alors !

6

Malgré une arthrose incurable qui lui torturait les hanches, Pauline aimait bien se promener de bon matin sur la petite route menant à la Treille. Les premières cigales cymbalisaient déjà dans les hauts pins.

L'été va être chaud songea-t-elle en jetant un regard contrit vers la maison de son neveu.

— Mon Dieu, mon pauvre Jo. Reviendra-t-il un jour vivre dans ces collines qu'il aimait tant ?

Pauline fronça les sourcils en apercevant une silhouette sortir par le portillon. Pas de doute, c'était Magali, sa petite-nièce. La vieille femme s'aida de sa canne pour forcer le pas.

— Eh bien ma belle. Tu es bien jolie ce matin. Tu remontes sur Paris ?

— Non !

— Et… Jo ?

Élégamment vêtue d'un pantalon beige et d'un chemisier parme, Magali ouvrit la portière de son coupé Peugeot.

— J'ai eu le médecin de garde ce matin. Son état est stable, mais il ne réagit toujours pas.

— Le pôvre !

— Bon ! Il faut que je file au bureau.

— Tu pars déjà au travail ? Ils auraient pu te laisser souffler, quand même.

— C'est moi qui ai voulu, Pauline. Sans Jo, cette maison me pèse trop.

*

De petites lunettes posées sur le bout de son nez joliment dessiné, Zoé Karl étudiait avec application un des éléments clés d'une procédure criminelle particulièrement complexe. D'une écriture rapide et précise elle prenait note de chaque détail qui l'interpellait. Aucune réaction ne venait

perturber ce visage tendu. L'énorme dossier posé sur le coin de son bureau attestait qu'elle en aurait pour plusieurs jours avant de cerner toutes les complexités de l'assassinat de cet agent immobilier, sans histoire.

Cela faisait près de deux ans maintenant que Daniel Gerdil avait été abattu alors qu'il venait de garer sa voiture sur le parking d'un immeuble qu'il projetait de visiter. Les enquêteurs de la Brigade Criminelle de Marseille avaient fouillé toutes les pistes possibles et imaginables, sans rien découvrir de probant.

De par son métier, Gerdil pouvait bien se créer des ennemis, même involontairement, mais il paraissait plutôt clean et semblait apprécié par ses concurrents pour sa droiture. Sa femme, qui était partie en voyage organisé en Russie, avait dû écourter ses vacances. Madame Gerdil était connue pour avoir la cuisse légère, mais son mari n'avait pas la réputation d'être un coureur de jupons. Le crime passionnel avait donc été écarté. De plus, la veuve bénéficiait d'un alibi en béton.

L'enquête s'enlisant, les avocats des héritiers n'avaient alors eu de cesse de faire pression pour que cette affaire aboutisse enfin.

L'agence Gerdil avait réalisé de très belles affaires et les enjeux financiers étaient énormes,.

De guerre lasse, la juge d'instruction en charge de cette procédure s'était confiée à un de ses amis au tribunal de Marseille. Celui-ci lui avait alors suggéré de solliciter cette nouvelle structure d'enquête qui venait de s'ouvrir d'une manière étrangement confidentielle, au dernier étage du commissariat de Noailles. Cet immense complexe dédié à la police, construit à la place de l'hôtel du même nom, avait les avantages et inconvénients d'avoir son entrée principale sur l'avenue la plus célèbre de Marseille, la Canebière.

La deuxième Section des Investigations Spéciales, plus communément appelée SIS-2-PACA, éprouvait encore quelques difficultés à trouver ses marques dans ce dédale mi-policier, mi-judiciaire. Ses effectifs très réduits n'avaient que peu de compétences territoriales et ne pouvaient émettre qu'un avis consultatif. Les quelques affaires tordues concernant la Provence Côte d'Azur qui leur avaient été confiées méritaient pourtant qu'on s'y attarde avant d'être classées « sans suite ».

Soucieux de préserver leurs prérogatives, les différents services de police provençaux voyaient d'un très mauvais œil ces pseudo criminologues prétendant venir jouer dans leur pré carré et leur donner des

conseils.

Avec ses quatre mois d'existence, la section marseillaise rencontrait les mêmes écueils pour se faire admettre, que son aînée parisienne la SIS-1-IDF, créée un an auparavant. Les quelques succès retentissants, notamment l'arrestation de ce violeur en série sévissant en Ile de France, justifiaient néanmoins l'obstination du ministère de la Justice pour tenter d'étendre le projet à l'une des régions les plus criminogènes de France.

Zoé referma le procès-verbal de synthèse et posa ses lunettes sur le bureau. Elle leva les yeux vers la petite fenêtre qui l'isolait du brouhaha de la ville.

Lorsqu'on lui avait proposé ce poste trois mois plus tôt, elle avait été emballée. Quand on vit dans un deux-pièces en Seine-Saint-Denis, une affectation en Provence ne se refuse pas et la création d'un service est toujours un challenge excitant.

Après son master en psychologie, et une formation relative au processus d'enquête judiciaire, elle avait intégré la gendarmerie nationale, seule institution à avoir recours à l'analyse comportementale. Son rêve de devenir profiler l'avait vite désenchantée. Ici, au sein de la SIS-2, son statut n'était pas moins ambigu.

La maigre équipe n'était pas réellement à la hauteur des ambitions de Martin Montana, magistrat responsable de la Section des Investigations Spéciales. Zoé Karl était la seule de sa compétence, mais cela ne la dérangeait pas outre mesure. Les deux OPJ de la police et de la gendarmerie ne faisaient que de brèves apparitions. On pouvait juste compter sur eux en cas de recherches particulières dans leur zone juridictionnelle. Seuls Lionel un expert en médecine légale et spécialiste des nouvelles technologies et Zoé faisaient preuve d'assiduité. Ils avaient chacun leur bureau donnant sur le même couloir et se passaient tour à tour ces dossiers obscurs.

Chaque fin de semaine, un briefing permettait de faire le point sur les éventuelles avancées de leurs investigations.

On frappa à la porte de son bureau. Lionel entra avec deux gobelets de cafés fumants.

— Alors ! Tu t'en sors ?

— Il y a quelque chose qui cloche, mais je ne sais pas quoi ! soupira Zoé.

— Ouais ! J'ai vu ça. Moi non plus, je n'arrive pas à voir ce qui coince.

Ils sont tous trop carrés, trop propres ! Tiens bois, ça t'éclaircira peut-être les méninges.

— Merci ! Tu bosses sur quoi en ce moment ?

— La disparition des ouvriers émigrés. Des Turcs.

— Bonjour l'ambiance !

Lionel aimait s'asseoir familièrement sur le coin du bureau de sa collègue pour converser avec elle.

— Dis donc, tu es au courant ? Il parait qu'on va avoir une nouvelle recrue. Un lieutenant de police, tout frais moulu de l'école.

— Tu parles d'un cadeau ! Comme si on avait le temps de jouer les baby-sitters, grinça Zoé.

— C'est une nana, une certaine Magali, je ne sais plus quoi.

Zoé parut sceptique.

— Encore une fille à papa qu'on n'a pas voulu mettre sur le terrain.

Lionel ne fut qu'à moitié surpris de la réaction de sa collègue. Zoé laissait parfois échapper quelques bribes de rancœur.

— D'après le boss, elle ne devrait pas arriver tout de suite. Elle doit prendre ses congés de fin de stage.

*

— Le juge Martin Montana réajusta sa chevelure précocement poivre et sel en reprenant place sur son fauteuil. Il rangea dans une chemise rouge le document qu'il s'apprêtait à signer lorsqu'on avait frappé à sa porte.

— Je dois dire qu'on ne vous attendait pas si tôt et… on n'a pas encore préparé votre bureau.

Assise sur le bout des fesses, lissant d'une main fébrile son petit sac de cuir fauve, Magali observa un instant le visage harmonieux son nouveau patron.

— Désolée, Monsieur, mais je préfère voir ce qui m'attend et ça me permet de…

— Je comprends ! J'ai appris pour votre père. J'avoue que je ne le connaissais pas. Il n'y a pas très longtemps que je suis ici. D'ailleurs, la SIS-2 est très récente et vos nouveaux collègues ne sont là que depuis quelques mois.

— J'avoue qu'on ne nous a jamais parlé de ce service à l'école. C'est plutôt… comment dire ?

— Abstrait ?

— Un peu, admit Magali qui en profita pour investir toute l'assise du fauteuil de l'autre côté du bureau.

D'après le dossier de Magali Bertho qu'on lui avait transmis, cette jeune fille au regard superbement triste avait fini première de sa promotion. Pourquoi avoir choisi cette affectation qu'elle ne connaissait pas ? Sans doute pour se rapprocher de son père, avant qu'il ne lui arrive ce malheur.

— En fait la Section des Investigations Spéciales est calquée sur celle de la SIS-1 à Paris. Elle a fait ses preuves depuis un an. Notre lourde tâche est d'essayer de résoudre les affaires qui sont en passe d'être classées sans suite. Nous sommes généralement saisis par les juges d'instruction qui ne savent plus à quel saint se vouer.

Magali acquiesça de la tête, cela correspondait à ce que lui avait exposé sommairement ce mystérieux interlocuteur le matin de la remise des diplômes.

— Mais… puis-je vous demander pourquoi vous avez choisi ce service ?

— Disons qu'une personne bien placée me l'a suggéré et… cela m'a paru intéressant. Combien sommes-nous ?

— Hélas, très peu, et nous venons d'horizons différents. Personnellement, je viens de la magistrature. Zoé Karl exerçait en tant que profiler dans la gendarmerie et Lionel Ulliac possède de belles connaissances en médecine légale, mais c'est également un touche-à-tout en matière de technologies nouvelles.

C'est tout ? semblait dire la moue perplexe de Magali.

— Un policier et un gendarme de Marseille se joignent ponctuellement à nous pour nous ouvrir certaines portes. Il faut dire qu'on ne voit pas toujours d'un très bon œil qu'on vienne fouiller là où ils ont échoué.

— Et vous obtenez des résultats ?

— Pour l'instant… hésita le juge, nous en sommes aux balbutiements, mais j'ai bon espoir qu'avec votre aide, on va enfin avancer un peu plus vite.

— Vous auriez sans doute préféré quelqu'un de plus expérimenté ?!

Martin Montana excisa un pâle sourire.

— J'apprends vite, vous savez !

— Je n'en doute pas. Allons voir vos nouveaux collègues.

7

— Entrez, je vous en prie ! fit le juge Montana en poussant Magali devant lui. Voici Zoé et Lionel. Je leur laisserai le soin de se présenter eux-mêmes. Un peu plus tard ! s'empressa-t-il de préciser.

Voyant la tenue décontractée de ses nouveaux collègues, la jeune officier fut rassurée. Elle aimait bien s'habiller avec une certaine élégance, tout en sachant dénicher les meilleurs prix. Malgré cet éternel besoin de discrétion, elle savait marier les couleurs d'une manière très harmonieuse. D'un pas élégant, elle s'avança vers le bureau de Zoé et lui tendit une main ferme.

— Enchantée ! Magali Bertho !

Zoé admira la classe, mais sentit le danger de se retrouver face à une rivale féminine. Et quelle femme !

— Bertho ? C'est connu ici, non ?

Magali sentit une ironie ambigüe dans ces propos. Voyant la canne de marche appuyée contre le mur derrière la jeune femme, elle se retint de lui dire que lorsqu'elle était dans sa maison près du Garlaban, ses voisins possédaient une oie baptisée Zoé.

Sentant l'odeur de soufre qui risquait de s'installer entre les deux femmes, Lionel déploya sa grande carcasse et lui tendit une grosse main pataude. Le jeune homme la dépassait d'une demi-tête, ce qui la réconforta. Elle se sentirait moins seule dans sa tour de contrôle.

— Salut ! Moi c'est Lionel.

— J'avais cru deviner. Bonjour Lionel !

Elle lui rendit un franc sourire qui laissa l'expert subjugué par la beauté de la nouvelle recrue.

— Voilà, moi je m'occupe de…

— Plus tard Lionel ! l'interrompit Montana. Je ne vais pas pouvoir rester, j'ai rendez-vous avec le procureur. Je voulais juste vous dire que

Magali ne sera pas détachée épisodiquement comme ses collègues. Elle est affectée ici à plein temps, comme enquêtrice. Je n'espérais pas qu'elle arrive aussi vite et je vous demande donc de lui faire une place. Je sais que vos locaux ne sont pas trop grands, mais on n'a pas le choix.

Zoé réprima difficilement un soupir. Autour d'elle, ses dossiers devenaient envahissants et elle ne voyait pas comment il lui serait possible de comprimer son espace déjà suffisamment encombré. Pourtant, elle en voulut presque à Lionel lorsqu'il proposa une partie de son réduit. Ce n'est pas qu'elle en était réellement éprise, mais elle appréciait le charme de ce grand type à la carrure de rugbyman au regard innocent et sa façon d'être aux petits soins pour elle. L'arrivée de cette superbe fille au regard envoutant risquait de changer son attitude à son égard.

Il était tout émoustillé, c'était flagrant.

Le peu d'enthousiasme de Magali la rassura un instant. Il y avait dans ses yeux verts comme une souffrance indicible.

Elle sauta sur l'occasion en suggérant de regrouper dans une même pièce les deux autres enquêteurs qui étaient rarement là en même temps et proposa d'attribuer l'un de leurs bureaux à Magali. Montana ne fut pas vraiment dupe sur les réelles motivations de Zoé, mais trouva l'idée judicieuse.

— OK, il faut vraiment que je file chez le proc ! Magali, quand vous serez installée, j'aimerais que vous vous penchiez sur les dossiers de Zoé et de Lionel. Je sais que ça vous permettra de penser à autre chose.

Zoé, qui se targuait d'avoir pu faire aboutir certaines affaires que l'on croyait définitivement insolubles, s'imagina que la jeune lieutenante Bertho avait été enrôlée dans ce service pour faire un travail d'archivage.

— Je préfère terminer la relecture de cette enquête. Après je lui montrerai comment nous procédons. En attendant, elle peut toujours jeter un œil sur les dossiers qu'on s'apprête à retourner au parquet. Lionel et moi, on n'a rien trouvé.

Montana comprit qu'il devrait probablement gérer l'égo de la spécialiste en profilage.

Bien qu'il eut préféré lui faire une place à ses côtés, Lionel se montra très coopératif pour lui aménager un poste de travail, pas trop loin du sien.

L'informatique étant à la fois son passe-temps et une de ses spécialités professionnelles, il lui configura en un rien de temps tout ce dont elle pouvait avoir besoin.

Magali ne maitrisait pas encore toutes les subtilités des connexions aux différents arcanes des réseaux internes, mais elle apprenait avec une rapidité qui subjugua son chevalier servant. Il se dit qu'elle cachait son jeu et devait forcément être une pro. En fait, il n'en était rien. Magali avait cette étonnante mémoire lui permettant d'enregistrer et sans effort particulier tout ce qu'elle entendait, voyait ou lisait. Elle pouvait ainsi emmagasiner une somme considérable de connaissances. Elle savait néanmoins faire abstraction de cette facilité d'apprendre et comme son père autrefois, elle était sans doute excessivement humaniste.

Lors des différents stages qui avaient ponctué sa formation, elle s'était reconnue en lui. Ses collègues lui reprochaient alors de faire du zèle.

— La compassion, c'est bien, mais si vous en faites trop, ça vous bouffe la vie, lui avait dit un de ses formateurs.

Magali essaya de se corriger, mais difficile quand on est la fille de Joseph Bertho.

— Qu'est-ce que tu penses du juge ? demanda Lionel à brûle-pourpoint.

— Pour l'instant, absolument rien ! Je ne le connais pas suffisamment. Pourquoi cette question ?

— Non, comme ça. J'avoue qu'avec Zoé, on a du mal à le cerner. Il est sympa, mais c'est quelqu'un de très secret. On ne sait rien de lui.

Magali avait ressenti cette espèce de mélancolie qui semblait habiter Martin Montana, et son esprit lui paraissait totalement insondable. Il se protégeait visiblement de quelque chose, mais de quoi ? Difficile également de lui donner un âge. Son allure sportive et dynamique cadrait mal avec ses tempes grisonnantes sur un visage quasi juvénile. Ses yeux gris bleu accentuaient ce manque de joie de vivre.

— Il a sans doute ses raisons et il faut les respecter.

Comprenant que cette réflexion valait probablement également pour elle, Lionel ne releva pas.

Cette jeune femme, à la beauté hors du commun, gardait volontairement ses distances. Lui qui aimait rire de tout et de rien allait encore se sentir bien seul et il devrait déployer beaucoup de charme et de patience pour tenter de l'amadouer et de lui arracher un sourire.

— Bon, je te laisse t'installer, si tu as besoin de quelque chose, je suis au bout du couloir.

Magali le remercia pour son aide. Cet espace de travail très

impersonnel méritait quelques touches féminines, mais elle ne possédait pas grand-chose et encore moins de photo de famille pour l'agrémenter. Elle reprit le dédale de couloirs et descendit au parking où elle avait garé sa 308 CC.

*

Martin Montana se demandait comment il allait gérer ce dossier supplémentaire que lui avait confié le procureur de la République. Même majore de promotion, Magali Bertho manquait forcément d'expérience et elle ne serait pas réellement opérationnelle avant plusieurs semaines. Il allait devoir la mettre en binôme avec un de ses enquêteurs, mais là encore, il lui faudrait composer avec l'égo de Zoé Karl et l'empressement de Lionel Ulliac.

Ce problème de gestion n'était finalement qu'un souci matériel qu'il parviendrait à manager. Après tout, il avait à faire à des gens intelligents.

En fait, ce qui le minait au-delà du raisonnable, c'est d'avoir accepté la proposition du conseiller Pelletier. Certes, cette mutation à Marseille le rapprochait de sa Camargue natale, mais cela l'éloignait également de Paris. Comment pouvait-il menait l'enquête personnelle qui le préoccupait tant ? Son collègue le juge Pilate ne lui communiquait plus rien de ses investigations. Avait-il capitulé ou ne souhaitait-il pas se laisser influencer par un confrère trop impliqué ?

Montana salua d'un signe de tête le planton et se dirigea vers l'ascenseur. Par chance, les portes s'ouvrirent avant même qu'il n'appuie sur le bouton pour monter sus les combles. Absorbé par ses soucis, il pénétra dans la cage de métal sans prendre garde. Il fut surpris de heurter un tube de papier dépassant de sous un bras.

— Veuillez m'excuser, je… Ah Magali, c'est vous !

Il ramassa le poster qui s'était ouvert. Alors qu'il s'apprêtait à le rouler sur lui-même, une partie de l'image lui parut familière.

— Je peux ?

Sans attendre la réponse, il déroula entièrement l'affiche.

— Ça alors ! Mais c'est le Garlaban !

— Vous connaissez ? s'enthousiasma Magali.

Un timide sourire éclaira une belle rangée de dents blanches.

— Je suis fan de randonnée pédestre et je me rends souvent dans ces collines, c'est mon refuge, pour oublier… !

Gêné, Martin baissa la tête.

— Moi, j'y habite ! Enfin, c'est chez mon père, mais…

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en silence au dernier étage, mettant fin à cette relative intimité.

Avant de rejoindre son bureau, Martin s'arrêta un instant.

— Pardonnez-moi Magali, je ne voulais pas aborder ce sujet, mais puisque vous en parlez… Comment va-t-il ?

— Ce n'est pas très brillant. Il est toujours dans cet état étrange, comme s'il était dans le coma, mais d'après les médecins, ce n'est pas ça. Ce serait une sorte de syndrome catatonique.

— De quoi ?

— Rassurez-vous Monsieur, j'ignorais moi aussi…

Le juge l'interrompit.

— Dans ce service, on s'appelle tous par notre prénom. Alors, appelez-moi Martin.

— Bien Martin ! D'après ce que j'ai compris, la catatonie serait une sorte de problème psychiatrique s'exprimant à la fois dans la sphère psychique et motrice. Je pense que Lionel pourra nous en dire plus à ce sujet.

Montana fit une moue perplexe.

— Enfin bref, il est là, mais son esprit semble ailleurs.

— Je comprends ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Je ne connaissais pas votre père, mais après ce drame, j'en ai beaucoup entendu parler. C'était, parait-il, un policier comme on n'en fait plus.

En rejoignant son bureau son poster sous le bras, Magali passa devant celui de Zoé, resté ouvert.

Elle l'interpella.

— Magali ! Excuse-moi ! J'ai été ridicule tout à l'heure.

— Pourquoi ?

— J'ai entendu ta conversation avec Martin et…

— Oui !

— Je comprends pourquoi ton nom me disait quelque chose. Moi non plus je ne le connaissais pas, ça ne fait pas assez longtemps que je suis ici, mais après ce qu'il lui est arrivé à Paris, tout le monde ne parlait plus que de Jo. C'est à qui pouvait raconter une anecdote sur lui.

Magali sourit timidement et ses yeux s'embuèrent. Cela la réconfortait

qu'on dise du bien de Joseph.

Lionel, qui avait partiellement compris le sujet de la discussion, rejoignit les deux femmes.

— Moi je l'avais déjà rencontré, dit-il. C'était un flic comme on en fait plus.

— Tu vois, s'enthousiasma Zoé en souriant, c'est devenu une compétition. Il parait même que certains truands se vantent d'avoir été interpellés par lui. C'est un héros, quoi !

— Merci ! lâcha timidement Magali en baissant la tête pour cacher son désarroi. Je monte le voir ce week-end et je lui dirai, même si…

Elle n'osa pas préciser qu'elle n'était pas certaine que son père l'entende lorsqu'elle lui faisait un peu de conversation. Pourtant un rictus ressemblant à un sourire se dessinait parfois sur son visage figé et impassible. Magali reprenait alors espoir et continuait de lui parler de ces merveilleux souvenirs, de leurs petites balades dans les collines et de leurs parties de cache-cache, où Jo riait comme un enfant facétieux.

— Mais, ils vont le garder encore longtemps à Paris ? s'inquiéta Lionel.

— Je… je ne sais pas. J'ai peur que…

Ayant horreur de montrer sa fragilité, elle préféra rejoindre son bureau sous le regard gêné de ses nouveaux collègues. Si l'espoir avait resurgi en voyant son père revenir à la vie en lui serrant la main, les médecins demeuraient très perplexes sur son état. Cela faisait maintenant près d'un mois que Joseph Bertho restait dans cette étrange absence.

Ses blessures étaient graves.

Bien qu'il cicatrisait admirablement bien, certains dégâts étaient irréversibles. Magali était prévenue, même s'il reprenait totalement connaissance, ce qui n'était pas certain, Jo serait paralysé à vie. Mais le plus inquiétant, c'est que pour l'instant, il était impossible d'évaluer les dommages sur son cerveau. À moins d'un électrochoc salutaire, cette situation pouvait durer, voire s'aggraver.

8

Montreuil-sous-Bois

Un fin crachin poissait depuis le début de soirée le boulevard Henri Barbusse. Assis sur sa Yamaha à l'abri sous l'auvent brinquebalant d'une librairie que le commerçant ne parvenait plus à remonter depuis longtemps, l'homme regarda consterné l'état de ses santiags. Tel un cow-boy descendant de sa monture, le motard se redressa et astiqua ses chaussures sur le mollet de son jean. Peu satisfait, il recommença l'opération jusqu'à obtenir une brillance acceptable. L'envie de nicotine agressa ses neurones. Pas question de fumer et de se faire repérer ou de laisser le moindre indice.

2 h 40 le nargua sa Breitling.

— Putain ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent, grommela Becket pour lui-même.

Une Audi noire passa en trombe dans l'avenue perpendiculaire, sans prendre la peine de ralentir au feu qui venait de passer au rouge et disparut dans un crissement de pneus. J'espère que ce n'est pas eux s'inquiéta l'homme aux santiags.

Lorsque son portable vibra dans sa main, il vérifia l'origine de l'appel et décrocha.

— Ouais, Steph !

— La BMW vient de descendre de mon côté, lui dit le Steph en question qui n'aimait pas que l'on prononce de nom, ni même de diminutif.

— OK ! Je rapplique !

— Non ! Descends de ton côté et rejoins-moi au premier sous-sol. Ils doivent être là.

— OK, répondit le motard en descendant les premières marches du parking souterrain.

Se méfiant des caméras de surveillance, les deux hommes avaient

remonté leur capuche de jogging lorsqu'ils se rejoignirent en silence près d'un escalier.

Steph, plus petit et plus nerveux, trainait un regard globuleux empli de haine dans les allées du parking. Nico, l'homme aux santiags, main sur la crosse de son Beretta rangé sous son blouson marchait quelques mètres derrière lui sur la pointe des pieds pour ne pas faire claquer les talons.

— Ils doivent être en dessous, chuchota Steph.

Les deux blousons noirs descendirent par la rampe d'accès, pour ne pas risquer de faire grincer la porte-coupe-feu du deuxième sous-sol. Les sens aux aguets, ils progressèrent de nouveau. Un raclement déchira le silence et les stoppa net. Les santiags s'approchèrent doucement d'un mur de séparation.

Ils sont là signifia-t-il à son complice d'un signe des doigts.

Nico venait d'apercevoir la BMW noire, rangée le long d'un box. Le coffre ouvert projetait une lumière blafarde sur un petit homme au facies sud-américain. Au bout de sa main, un 357 Magnum au canon démesuré pendait négligemment le long de sa jambe.

— C'est Manuel, murmurèrent les lèvres de Steph. Il se méfie le salaud.

Un colosse à l'impressionnante mâchoire sortit du box ouvert et s'empara d'un colis entouré de rubans adhésifs marron. Celui qui devait être un homme de main venait visiblement de prendre le dernier paquet, car celui qui faisait le guet referma le coffre.

Qu'est-ce qu'on fait interrogea Becket d'un signe de tête. La situation était périlleuse, le Sud-Américain restait sur ses gardes, prêt à faire face. Contre toute attente, le petit homme rejoignit le géant dans le box pour constater que la marchandise était soigneusement rangée derrière un tapis et des cartons, au cas où des fouineurs se « tromperaient » de garage.

Il n'y aurait pas de deuxième chance.

— Go ! souffla Steph.

Leur duo bien rodé de professionnels aguerris à ce genre de situation fut de nouveau d'une grande efficacité. En quelques rapides enjambées silencieuses, les blousons noirs se retrouvèrent de part et d'autre de l'entrée de la porte béante.

L'adrénaline bondit dans les veines de Manuel en entendant ce léger glissement près de sa voiture. Il se saisit de son revolver posé sur un vieux meuble. Les yeux injectés de sang, le canon en avant, prêt à jeter la mort.

Le Latino réfléchit une poignée de secondes avant de se ruer vers l'extérieur. Était-ce sa paranoïa maladive, ou une réelle présence toxique ?

— À ta place, je le poserais gentiment par terre fit une voix calme et invisible.

Manuel souffla.

Pas lui ! songea-t-il.

Pourtant, cette voix nasillarde. Il ne pouvait pas se tromper.

En signe d'abdication, le petit homme au visage buriné prit délicatement son 357 par le bout de la crosse et le fit glisser loin de lui sur le sol.

— OK, OK ! No problème. Yé crois qu'on va pouvoir s'entendre. No ?

Un signe du canon dépassant de la porte leur intima de lever les bras.

— Écoutez ! On partaze si vous voulez. Fifty-fifty. C'est correct ! No ?

— Plus haut, les mains nasilla la voix agaçante.

L e timbre hispanique de Manuel se fit mielleux, suant la peur et la rage.

— C'est bon ! Prenez tout ! Vous êtes les plous forts, gémit-il lorsque les deux silhouettes entrèrent dans le box.

Il n'aima pas du tout voir le nerveux des Black-Bombers visser un silencieux sur son Walther P99 Umarex.

— Attendez ne…

Un léger flop lui interdit de finir ses jérémiades. Un second plia le géant en deux. Deux autres projectiles achevèrent les deux narcotrafiquants.

D'un rictus ressemblant sourire en lame de faux, le motard aux santiags apprécia la précision de son complice. Il sortit de la poche interne de son blouson un bouquet de trois fleurs quelque peu froissées qu'il jeta sur le corps du colosse.

9

Magali se fit violence pour chasser ses idées noires et se concentrer davantage sur le procès-verbal de synthèse qu'elle tentait de comprendre depuis une demi-heure. Elle dut relire plusieurs fois les premières pages avant de pouvoir réellement s'investir dans cette affaire de meurtre d'un agent immobilier. Zoé et Lionel l'avaient déjà étudié chacun de leur côté, mais elle ne connaitrait pas leurs impressions avant le débriefing de fin de semaine. Le boss, Martin Montana l'avait prévenue qu'ils agissaient toujours ainsi pour ne pas se laisser influencer. Même si ses collègues n'avaient pas trouvé de faille, c'était son premier dossier et elle le ressentait comme un véritable défi.

Qui pouvait en vouloir à ce point à Daniel Gerdil pour l'abattre en plein jour en prenant des risques inouïs ? Certes ce village varois était quasi désert au moment des faits, mais pouvait-on se promener ainsi, sans que personne ne vous remarque ? La personnalité sulfureuse de la veuve avait longtemps interpelé les enquêteurs. Ils avaient fouillé sans relâche, la mettant même sur écoute pendant plusieurs mois après les faits.

Rien. Même si elle ne semblait pas franchement éplorée, elle ne s'était jamais trahie. Son alibi était indiscutable, mais elle aurait pu commanditer ce meurtre. Là non plus, la Brigade Criminelle n'avait trouvé aucune piste probante. Tout comme elle, son agenda était un peu trop lisse.

Lionel observa avec amusement la concentration de sa jeune collègue. Il était clair que Magali focalisait sur madame Gerdil. Lui, il avait abandonné cette piste pour se concentrer sur l'entourage professionnel du promoteur. Dans ce milieu, il est rare de faire l'unanimité. Pourtant Daniel Gerdil était considéré comme un honnête homme.

— Pas facile, hein ?

Elle ne sembla pas l'entendre. Son visage ne laissait paraitre rien d'autre qu'une infinie tristesse. Magali lui parut alors d'une beauté inabordable.

Elle semblait à la fois si fragile et si forte. Il partagerait avec elle bien des incertitudes, et il l'espérait d'agréables moments. Lionel ne voulait pas déroger à cette règle, mais c'était sa première enquête. Peut-être fallait-il l'aider à s'orienter dans les méandres procéduraux.

Elle releva enfin un instant la tête.

— Il avait l'air pourtant clean ce type. Pourquoi l'avoir tué ?

— Un homme bien sous tout rapport, sportif, honnête, courageux, mélomane à ses heures, le gendre idéal, quoi !

Magali interrompit sa lecture et fixa Lionel avec une telle intensité qu'il se demanda quelle incongruité il venait de sortir.

— Quoi ?

— Tu as bien dit mélomane à ses heures ?

— Heu… Il me semble oui. Je crois que c'est dans l'audition de son frère.

Comme elle semblait tétanisée, il l'aida à retrouver le procès-verbal relatant ce détail qui lui semblait bien insignifiant. Ce n'était quand même pas un confrère jaloux. Les musiciens sont d'ordinaire des gens plutôt pondérés.

— Heu… voilà, c'est là !

Simon Gerdil et lui avaient depuis leur tendre enfance une vraie fascination pour la musique classique. Daniel avait quant à lui une réelle prédilection pour la flûte traversière.

— Mon Dieu ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'est peut-être ça l'électrochoc.

— Électrochoc ! De quoi parles-tu ?

Sous l'effet de l'excitation, les mots se télescopèrent entre ses lèvres. Lionel comprit néanmoins que son père était lui aussi envouté par le son de cet instrument. Lorsqu'il commençait à en jouer, une douce mélodie emplissait pendant des heures la maison du Garlaban.

Une idée folle lui vint à l'esprit. Il fallait absolument que Joseph écoute sa partition préférée ; le Concerto pour clarinette en La majeur.

Magali savait que Joseph avait attribué la musique d'*Out of Africa* à ses propres appels sur son portable. Quand les violons et les cuivres s'élevaient ses yeux s'embuaient. Il était certain que ce ne pouvait être que sa fille. Et personne d'autre.

Où était le portable de Jo ? Si le personnel médical lui avait remis ses papiers et ses affaires, elle ne se souvenait pas avoir récupéré son cellulaire.

Magali replia le dossier Gerdil et appela le service réanimation du Val de Grâce. La jeune interne antillaise, qu'elle reconnut à son accent des îles, parut sceptique et pressée.

— Je ne crois pas que nous ayons son portable et là, excusez-moi, mais je suis un peu seule.

— Écoutez Alice, je sais que vous êtes débordée, mais c'est très important. Ça peut paraître ridicule, mais il faut tout essayer, non ? Pouvez-vous regarder dans ses affaires ?

Le regard dans le vide, Magali entendit le jeune médecin se diriger vers la chambre de son père. Elle fouilla quelques instants en silence, puis s'écria :

— Oui ! Je l'ai, et… oui ! Il marche encore.

— Génial ! Mettez-le près de sa tête s'il vous plait.

Le souffle court, le téléphone de service calé entre son épaule et son oreille, Magali composa avec son portable le numéro de Joseph. Elle perçut alors les mélodieux et lointains violons, porteurs d'un improbable espoir.

*

— Mais tout de même, fit Jo, je veux bien vous suivre, mais ma fille, vous y avez pensé ?

L'homme aux cheveux longs lui était à présent devenu familier. Depuis ce temps indéfinissable qu'il se trouvait dans ce couloir à la fois sombre et lumineux, et à force de palabres, il avait réussi à s'en approcher et même à discuter avec lui. Enfin, à discuter, c'est un bien grand mot. Jo était le seul à faire la conversation. Le passeur ne s'exprimait jamais de vive voix, mais il communiquait avec lui, comme par télépathie.

Ce léger sourire de circonstance lui semblait parfois exaspérant, mais pas question de se fâcher avec cet étrange personnage.

Une fois, histoire de le tester un peu, Jo l'avait légèrement houspillé et le passeur s'était refermé comme une huitre pendant plusieurs jours. Il est vrai que sa présence n'était fort heureusement pas quotidienne. Il n'était là que lorsqu'une personne hospitalisée partait pour ce grand voyage. Un peu naïvement, Jo avait mis un temps infini à comprendre la raison de sa présence ici. En fait, cet homme n'était là que pour accueillir ceux qui quittaient leur enveloppe terrestre.

Peu enclin à croire en un être suprême qui aurait créé le monde et les êtres qui le peuplaient, il ne croyait pas non plus à une autre vie après la

mort. Il était le seul à rester dans cet état de doute, sans savoir s'il devait le suivre ou pas. À voir certaines mines réjouies de personnes franchissant le dernier pas, il avait parfois eu, lui aussi, envie de pénétrer un peu plus loin et d'approcher cette lumière vive au bout du tunnel qu'il devinait sans retour.

Un je ne sais quoi l'en empêchait, mais pour combien de temps encore ?

Le passeur lui transmit par la pensée qu'il n'était pas pressé, mais qu'il devrait prendre un jour ou l'autre une décision. Il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi indécis. Soit il retournait dans le monde des vivants, soit il le suivait et on en parlait plus.

Son métier d'enquêteur lui collant à la peau, Jo ne pouvait s'empêcher de lui poser des questions. Quel est votre nom ? Quel est votre Dieu ? Et qu'est-ce qu'on y fait de l'autre côté ?

L'homme en blanc gardait son calme, mais ne répondait mentalement que d'une manière évasive avec ce même sourire insondable.

Il n'avait pas de nom, Jo pouvait l'appeler comme il le souhaitait. Par référence à son lointain enseignement catholique, il décida de l'appeler Pierre. Mais Pierre, puisqu'il faudrait désormais l'appeler ainsi, lui fit comprendre qu'il n'avait pas de religion, que toutes ces histoires n'avaient été inventées par les hommes et pour les hommes. Quant à ce qu'il y avait de l'autre côté, il le saurait le moment venu. Ce n'était ni une promesse, ni une menace.

De temps en temps, Jo jetait un œil à son enveloppe charnelle et y retournait même y faire un petit séjour lorsqu'il se retrouvait un peu trop seul dans ce couloir. Il apercevait alors le personnel soignant s'occuper de lui, mais ne parvenait pas à communiquer avec. Cela le désolait lorsqu'il s'agissait de sa fille. Il aurait tant voulu la rassurer, mais il ne trouvait plus le chemin de la communication. La canule de respiration et tous ces tuyaux qui le faisaient souffrir avaient disparu et son organisme semblait bien réagir.

Pourtant, il s'y sentait prisonnier.

Les soins étaient de moins en moins douloureux, signe d'une bonne cicatrisation.

Lorsque Magali était venue le voir pour l'informer qu'elle partait rejoindre son affectation à Marseille et qu'elle serait plusieurs jours sans lui rendre visite, il en fut à la fois heureux pour elle, mais triste de ne plus la sentir et l'écouter. Et ça, il ne pouvait pas l'exprimer. Pourtant, il avait aimé

l'entendre évoquer ses chères collines. Que de souvenirs, tout de même. Pas toujours heureux, certes, mais ce passé fringuant et insouciant lui manquait. Son présent était pitoyable et que dire de son futur ? Quel futur ? Était-ce cela la mort ?

Le passeur avait raison, il fallait vraiment qu'il se décide.

Ce matin, il l'avait aperçu au bout du couloir. Il n'était pas seul. Un ministre égyptien, venu se faire soigner dans le célèbre hôpital militaire parisien, ne reverrait jamais son pays. Et Pierre était là, pour l'accueillir, lui aussi.

Cette fois, Jo avait pris sa décision. Il ne retrouverait jamais le chemin des vivants et resterait ainsi, comme un légume. Et ça, ce n'était pas supportable. Il papota un instant avec le passeur, le temps de patienter et lui fit part de son envie de le suivre. L'homme aux longs cheveux sourit.

— C'est Delphine qui va être contente, elle a hâte de vous revoir, lui dit-il par la pensée.

— Delphine ? C'est vrai ?

Jo se souvint des confidences de cette petite avant qu'elle ne rende l'âme. Tout le monde devait penser qu'elle s'était suicidée, alors que c'était son beau-père qui l'avait défenestrée pour la faire taire.

Ce qu'elle menaçait de révéler, Joseph ne le devinait que trop bien. Mais hélas, dans sa triste situation, il ne pouvait rien y faire.

Soudain, alors qu'il s'apprêtait à franchir les derniers mètres sans retour possible, il entendit une étrange musique.

Sa musique !

Plus précisément, celle qui correspondait à un appel de sa fille. Il laissa un instant les violons l'envouter et se revit caresser les touches de sa flûte traversière dans sa maison du Garlaban.

— MAGALI ! hurla-t-il d'une voix rauque.

Une douleur atroce lui vrilla les cordes vocales martyrisées par les intubations.

Jo ouvrit les yeux. Il n'était plus dans ce couloir sombre. La jeune Guadeloupéenne au-dessus de son visage tenait son portable près de son oreille et le fixait de ses grands yeux incrédules. De son autre main tremblante, elle tenait un téléphone sans fil dans lequel elle balbutia :

— Ma… Mademoiselle. Je crois que ça y est, il revient.

— J'ai entendu, sanglota Magali Bertho.

10

Le van banalisé de la SIS-2 néanmoins équipé d'un gyrophare filait à vive allure sur la petite route menant au village de La Treille. Magali affichait maintenant un visage d'un calme olympien qui déconcertait le juge Montana.

Lorsqu'il avait appris la nouvelle, Martin Montana avait ressenti une réelle bouffée d'optimisme.

Cette incroyable « résurrection » ne le concernait pourtant pas, mais le désarroi de sa jeune collaboratrice lui rappelait cette triste période de sa vie, pas si lointaine, où le bonheur s'était enfui avec la mort de sa femme enceinte de leur fille. Martin n'oublierait jamais ce drame dont il se sentait en partie responsable. Aussi, lorsque Magali s'était précipitée dans son bureau pour lui annoncer cette bonne nouvelle, il s'était approprié cette joie et cet espoir.

— Ne perdez pas de temps ! Montez vite le voir et apportez-lui sa musique ! Je dois monter à Paris également. Nous ferons le voyage ensemble, si vous voulez bien, s'était-il enthousiasmé.

Elle avait plongé son regard dans le sien et ressentit une étrange sensation dans tout son être.

Il y avait là autre chose que de la compassion.

— Merci, Martin ! c'est vraiment…avait-elle balbutié en rougissant.

— De rien Magali. C'est tellement merveilleux ce qui vous arrive. Si vous saviez ce que je vous envie... Si…

Magali fut surprise de cette soudaine tristesse. Martin se détourna pour ranger quelques dossiers.

— Prenez le temps qu'il faudra avec votre père. Moi, je dois rencontrer quelques personnes, notamment la patronne de la Section Spéciale. C'est quelqu'un de très efficace.

Le van aborda le dernier virage.

— Arrêtez le gyro, s'il vous plait, Martin. Ça va inquiéter ma tante.

Martin s'arrêta le plus discrètement possible devant la maison de Magali et dès qu'elle fut descendue, il fit demi-tour un peu plus loin en passant devant une petite maison juchée en haut d'un escalier de quelques marches en pierre. Le rideau d'une fenêtre se souleva subrepticement sur un petit visage fripé.

En voyant sa petite nièce sortir précipitamment de chez elle pour se diriger vers ce drôle de véhicule. La vieille Pauline malmena son arthrose pour la rejoindre avant qu'elle ne se sauve.

— Qu'est-ce qui t'arrive Magali ? Tu pars ?

— Ah Pauline ! C'est Jo !

— Hé bien quoi Jo ? Ne me dit pas que…

Magali jeta son sac de voyage sur la banquette arrière et embrassa sa tante

— C'est merveilleux Pauline. Il s'est réveillé. Grâce à sa musique. Je lui apporte.

— Je file. J'ai un train dans vingt minutes.

Montana fit rugir le moteur et le van disparut en quelques secondes.

— J'ai rien compris, marmonna la vieille femme, les mains sur les hanches.

11

Joseph était aussi épuisé que si ses jambes lui avaient permis de courir un marathon. Ce retour dans son corps ne lui permettait plus d'échapper aux dures réalités de la gravité de ses blessures. Plus question d'aller faire un petit tour dans le couloir. Depuis qu'il avait pu hurler le nom de sa fille, chaque parole semblait lui arracher les cordes vocales.

Le médecin-chef, qui en apprenant son réveil était venu à son chevet, l'avait rassuré, il fallait juste les solliciter un peu de temps en temps et les laisser se reposer. Sa voix normale reviendrait en quelques jours.

— Et mes jambes ? avait-il demandé, pourquoi je ne les sens plus.

La grimace embarrassée qu'il fit en lui tapotant la main et le silence du médecin furent suffisamment éloquents. Il comprit que sa moelle épinière avait été touchée par une des balles. S'il ne le montra pas, il en fut profondément meurtri. Il s'était souvent demandé ce que pouvait ressentir une personne à qui on apprenait qu'elle serait définitivement handicapée. Maintenant, il le savait et c'était une douleur indicible.

Joseph luttait pour ne pas sombrer dans cette léthargie qui lui embrumait les neurones, lorsqu'Alice entra.

— Alors ! Vous vous sentez mieux ? lança-t-elle en s'efforçant d'être joyeuse.

Joseph haussa les épaules.

— Que vous a dit le médecin ?

— À vrai dire, pas grand-chose. Mais il y a une chose que j'ai comprise, dit-il en montrant ses jambes.

Gênée, Alice acquiesça doucement de la tête en arrangeant son lit.

— Monsieur Bertho… J'ai…

— À Marseille, tout le monde m'appelle Jo.

— Monsieur Jo, je voulais vous dire que j'ai eu votre fille au téléphone. Elle est en route. Mais vous avez le temps de vous reposer.

— Magali ! lâcha-t-il dans un souffle.

Joseph dormit profondément. Savoir que sa fille allait être là dans quelques heures lui avait un peu remonté le moral, mais il n'avait pu résister à cette torpeur qui l'engourdissait. Une succession de rêves les plus insolites avait peuplé et agité son sommeil. Soudain, son subconscient l'alerta d'une présence à ses côtés.

Était-ce encore un rêve ?

La caresse sur son avant-bras semblait bien réelle. Lorsqu'il ouvrit les yeux, sa fille était là, plus belle que jamais.

— Jo ! murmura-t-elle simplement.

— Je suis désolé Magali, je crois bien que j'ai loupé ta cérémonie.

— Ce n'est rien, c'est déjà du passé. Tout va bien maintenant.

Du passé ? Depuis combien de temps était-il là ? Lorsqu'Alice, l'interne antillaise, lui avait dit qu'il était hospitalisé depuis un mois, il avait eu du mal à la croire. D'où il venait, il n'y avait plus de notion de temps.

Ni jour, ni nuit.

— Comment te sens-tu ? s'inquiéta Magali.

— J'ai connu des jours meilleurs, mais je crois que ça va aller maintenant. Il y a longtemps que tu es là ?

— Cinq minutes, mentit-elle.

En fait, cela faisait une bonne demi-heure qu'elle le regardait s'agiter et grommeler dans son sommeil.

Il se racla la gorge plusieurs fois pour tenter de s'éclaircir la voix. Gênés, ne sachant que dire, ils parlèrent de choses et d'autres. Elle lui raconta son arrivée en Provence, ses premières heures de travail à Marseille et son idée de lui faire écouter Sa musique.

— Je t'ai apporté mon lecteur MP3 tu pourras l'écouter à volonté. Tu verras il y a plein d'autres musiques, mais je ne sais pas si ça va te plaire. Je t'ai ramené ton chargeur pour ton portable aussi. Comme ça on pourra se parler, autant que tu voudras.

Ému, Jo la remercia.

— Mais au fait, qui est cette Delphine ? Une fiancée ?

Jo la regarda, perplexe.

— Delphine ? Connais pas. Pourquoi ?

Magali lui révéla qu'il ne cessait de l'appeler dans son sommeil. Il ferma les yeux et répéta mentalement ce prénom.

— Mais oui ! Delphine ! fit-il d'une voix rauque.

— Qui est-ce ?

— C'est cette jeune fille qui est morte le même jour que… enfin tu comprends, quoi !

— Et comment le sais-tu ?

— Elle était là, avec moi sur ce banc juste devant, dans le couloir noir, quand Pierre l'a appelée.

Le visage de Magali se ferma. Les craintes du médecin semblaient s'avérer justes. Elle hocha la tête. Jo connaissait ce sourire dubitatif.

— Tu ne me crois pas, c'est ça ? Je t'assure, c'est son beau père qui l'a jetée par la fenêtre pour la faire taire. Je suis sûr qu'il abusait d'elle, ce salaud. Elle avait un petit ami, il s'appelle Kévin.

Magali hésita un instant, mais à quoi bon lui mentir, il ne méritait pas ça.

— Jo… il n'y a pas de couloir noir et encore moins de banc devant ta chambre.

— Tu… tu es sûre ?

— Je suis désolée.

Joseph devint muet. Tout ceci n'était donc qu'un rêve.

Magali regrettait d'avoir été si franche. Son père avait souffert et souffrait encore. Elle devait être plus positive, sans doute moins directe.

Elle lui raconta qu'elle allait habiter un certain temps dans la maison au pied du Garlaban, jusqu'à ce qu'il revienne, chez lui, sur la terre de ses ancêtres. Jo sourit enfin, puis se referma.

— Tu sais, je crois bien que je ne marcherai plus jamais. Je ne sens plus mes jambes et je ne peux même pas bouger un orteil.

Elle savait.

Le médecin lui avait montré le scanner de sa colonne vertébrale, sectionnée par le projectile.

— On aménagera ta maison Papa, balbutia-t-elle les larmes aux yeux.

— Depuis que je suis, ici, c'est la deuxième fois que tu m'appelles Papa.

Magali ne releva pas et Jo n'insista pas. À quoi bon lui dire qu'il l'avait vu arriver et parler à cet homme qu'il ne reconnaissait pas, avant de comprendre tardivement que c'était lui.

Quelle personne sensée pouvait admettre ces choses-là ?

Subitement, la réflexion de son père prit tout son sens dans son esprit. Elle se souvint qu'elle l'avait appelé ainsi en croyant qu'il allait mourir.

— Tu m'as entendue ?

Jo secoua la tête. Il lui révéla qu'il était là, debout dans ce couloir sombre qui n'existe pas, près d'Helena et Charles qui ne le voyaient pas.

— Mademoiselle, s'il vous plait !

L'infirmière, qui venait d'entrer, lui fit comprendre que les visites en salle de réanimation étaient strictement limitées et devaient être de courte durée. Magali embrassa Joseph lui promettant de revenir le lendemain. Elle s'arrêta un instant devant la porte, chercha machinalement un banc, puis elle regarda par la baie vitrée de sa chambre et se souvint de la présence de sa mère et de Charles à cet endroit précis. Jo les avait donc vus de l'extérieur de la chambre. Elle avait déjà entendu parler de cette théorie du tunnel de la mort. Certaines personnes prétendaient avoir aperçu ce couloir qui les guidait vers l'au-delà et pouvaient même raconter certains détails saisissants. Mais elle ne croyait guère à cette expérience de mort imminente, communément appelée EMI. Pourtant, les propos de son père l'intriguèrent. Elle croisa Alice qui l'avait aidée à le faire revenir. La jeune fille avait terminé son service et s'apprêtait à rejoindre son fiancé. Magali la remercia chaleureusement d'avoir contribué à ce retour à la vie.

— Pardonne-moi Alice, je peux te tutoyer ?

— Bien sûr, on est liées maintenant.

— Voilà, je voulais te demander, lorsque mon père a été hospitalisé… est-ce qu'une jeune fille prénommée Delphine est décédée ?

La Guadeloupéenne réfléchit un instant. Les faits remontaient à un mois maintenant, mais elle se souvint en effet que ce jour, il y avait eu un nombre important de décès au Val de Grâce. Parmi eux, une jeune fille qui s'était défenestrée et cela l'avait marquée. C'est elle-même qui avait dû annoncer le décès à ses parents et à son petit ami.

— Tu te souviens du prénom du jeune homme ? s'enquit Magali.

Alice chercha vainement dans sa mémoire.

— Kévin ?

— Oui, c'est ça ! Je me souviens de ce pauvre garçon, il était inconsolable. Mais comment le connais-tu ?

Magali resta un instant bouche bée.

Jo disait donc vrai.

Mais alors le reste devait l'être aussi.

— Je te retarde peut-être, mais as-tu déjà entendu parler de ces gens qui font une EMI ?

— Ce n'est pas courant, mais j'ai déjà vu des patients qui racontent avoir

aperçu leur corps pendant qu'on les soignait. C'est pour ça, on fait attention à ce qu'on dit, même quand ils sont dans le coma. Pour mon fiancé, ne t'inquiète pas, d'habitude, c'est moi qui l'attends.

— Merci Alice ! Peux-tu me dire où habitait cette jeune fille ?

— En principe, je n'ai pas le droit, mais tu es de la police, non ?

12

Magali patienta quelques secondes devant la porte de l'appartement situé au quatrième étage sans ascenseur de cet immeuble datant des années soixante-dix, rue du pot de fer dans le V^e^ arrondissement.

— Qui c'est ? fit une petite voix juvénile.

— Je m'appelle Bertho, je voudrais discuter avec Madame Houzet.

— Elle n'est pas encore rentrée.

— Je peux te parler ?

— Maman ne veut pas que j'ouvre, quand je suis seul.

— Elle a raison, mais je suis de la police et c'est au sujet de Delphine.

Magali regretta d'user de cet argument. Elle n'avait aucune compétence juridique pour diligenter une enquête si loin de Marseille. La porte s'entrebâilla doucement, laissant apparaitre une jolie frimousse parsemée de taches de rousseur.

— Bonjour ! Comment t'appelles-tu ?

— Matéo Houzet !

— Je peux entrer, juste une minute ?

Le garçonnet d'une douzaine d'années s'effaça, intimidé par cette jolie jeune femme qui se prétendait de la police.

— Delphine était bien ta sœur ?

Matéo dodelina de la tête.

— Ma demi-sœur ! Son père est mort quand elle était petite.

Après les premiers instants de retenue, l'enfant au nez mutin devint intarissable, sur la vie de sa famille. Il n'avait pas encore réussi à faire son deuil et parlait toujours de Delphine au présent. Même s'ils se chamaillaient parfois, il l'aimait bien.

— Tu étais là quand c'est arrivé.

— Non ! Elle était seule dans sa chambre. Papa était là, mais il n'a rien entendu. C'est les voisins qui l'ont prévenu que Delphine était tombée par

la fenêtre.

Avec tact, Magali lui demanda l'autorisation de visiter la chambre de sa sœur.

— Elle te parlait parfois de ses secrets ?

— Non, pas trop. Les filles, c'est un peu spécial quand même ! Mais je sais qu'elle écrivait tout dans son livre intime.

— Tu sais où il est ?

Matéo secoua la tête en rougissant.

— Oui ! Mais je n'ai pas réussi à l'ouvrir, j'vous jure !

*

Assise à la terrasse du bar *Le millionnaire*, Magali, en débardeur rose ne passait pas inaperçue auprès des clients habituels à l'œil glauque et des estivants, assoiffés par cette chaleur d'un mois de juillet particulièrement torride. Elle avait encore quelques heures devant elle avant de rentrer à l'hôtel. Pourquoi n'avait-elle pas prévenu sa mère de sa venue à Paris ? Probablement pour ne pas lui donner cette fausse joie qu'elle ne se plaisait pas à Marseille et qu'elle se languissait de la vie parisienne. Elle patienta quelques minutes et réussit à obtenir ce qu'elle voulait. Martin Montana lui avait laissé son numéro de portable en cas de problème, mais cela l'ennuyait de lui téléphoner à cette heure-ci. Il était probablement en famille. Le juge la rassura, elle pouvait l'appeler de jour comme de nuit, elle ne dérangerait personne. Alors, Magali lui raconta cette histoire du pseudo suicide de cette jeune fille, en lui faisant part de ses doutes, puis de ses réelles convictions.

Martin hésita lui aussi. A priori, il n'y avait aucune enquête diligentée et cela dépassait leur zone de compétences territoriales.

— Et nos collègues parisiens ? lui avait-elle demandé.

Le juge Montana avait effectivement sympathisé avec son homologue de la SIS-1, lorsqu'il était venu en formation à Paris. Une jeune femme au passé aussi chaotique que le sien.

— Notre seule preuve, s'était-il inquiété, c'est ce carnet intime. C'est un peu léger, non ? Et pardon de vous dire cela Magali, mais le témoignage de votre père risque fort d'être détourné en dérision par l'avocat de la défense, si toutefois nous allons jusque-là.

— Je sais Martin ! Il n'est pas question de faire parler les morts par l'intermédiaire de Jo. Ce serait une première, mais ce livret, je l'ai vu.

Delphine dit clairement que son beau-père abusait d'elle depuis au moins trois ans. Il l'a même menacée des pires représailles si elle en parlait à qui que ce soit. Je crois que malgré tout, elle s'en est confiée à son petit ami Kévin, mais je ne sais pas comment le joindre.

— Il faut intervenir avant que cet indice ne disparaisse, décida Montana. Je m'en occupe et je vous tiens au courant.

Il était près de vingt heures trente lorsque Magali fut avisée qu'une équipe d'enquêteurs et la directrice en personne de la Section des Investigations Spéciales se rendait au domicile de la famille Houzet. Magali qui ne s'était pas éloignée, les rejoignit et se présenta à la responsable de la SIS-1. Montana ne lui avait pas tout révélé quant à ses sources, mais la femme aux cheveux prématurément gris fut convaincue qu'il fallait intervenir au plus vite, pendant les heures légales, avant que le petit frère ne change d'avis. Matéo avait juré à Magali de ne rien révéler sur sa visite, mais la nuit risquait de porter conseil et il pouvait néanmoins parler à son père et subir des pressions.

Matéo n'avait pas attendu le lendemain pour tout avouer à sa mère. Celle-ci avait senti une gêne en lui, comme s'il avait fait une bêtise.

Lorsque la police du VI^{e} arrondissement sonna à la porte du quatrième étage, Claudy Houzet découvrait avec effarement les confessions de sa fille. Les accusations contre son mari étaient implacables, mais elle refusait d'admettre une telle abomination.

— Ce n'est pas possible, il n'a pas pu faire ça ! fit-elle sans réelle conviction.

— Où est votre mari ? demanda un enquêteur.

Claudy comprit qu'après la douleur d'avoir perdu sa fille dans de terribles circonstances, sa vie allait à présent basculer dans l'horreur.

La vraie.

Elle pleura longuement, en silence avant de leur indiquer où Florent Houzet avait l'habitude de jouer aux cartes avant de rentrer à la maison, dans un état lamentable.

Magali assista à son arrestation dans ce petit bar à deux pas de chez lui.

L'homme passablement aviné s'indigna un instant qu'on puisse s'en prendre à un honnête homme comme lui, à peine remis de ce deuil. Claudy qui avait rejoint les policiers se fraya un chemin auprès de son mari et avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit, lui mit une gifle magistrale avant de repartir, sans un mot.

*

Il était dix heures du matin lorsque Magali se présenta devant la chambre de son père. Son sang se figea en apercevant les médecins affairés autour du lit. Alice qui surveillait le respirateur artificiel l'aperçut à travers la vitre. En voyant sa mine déconfite, elle comprit son angoisse et lui fit signe de patienter. Magali attendit une minute qui lui parut durer un siècle.

— On ne t'a pas prévenue ? lui demanda Alice.

— Non ! Qu'est-ce qui se passe ?

— On manque de place ici. Comme ton père va mieux, il a été transféré en chirurgie.

13

La vieille Pauline appréciait cet orage qui venait enfin apporter un peu de fraîcheur. La chaleur écrasante de cet été torride, sans une goutte de pluie, avait fait souffrir les êtres et la végétation. Malgré ses petits arrosages fréquents, son massif de fleurs faisait pitié à voir. Inutile de parler de sa pelouse qui ressemblait à un champ de chaume craquelé.

Ce matin, malgré un ciel bas et lourd, elle se sentait toute guillerette. Ce n'est pas seulement cette averse salvatrice qui la réjouissait ainsi. Après plus de deux mois d'hospitalisation, Joseph, son neveu, était enfin de retour dans sa maison depuis trois jours.

Elle s'était excusée de ne pas être allée le voir, mais à son âge, bientôt soixante-dix-neuf ans, elle ne se sentait pas la force de prendre le train pour monter à la capitale. Cela faisait d'ailleurs des dizaines d'années qu'elle n'avait pas mis les pieds à Paris.

Pauline était heureuse, mais cela l'attristait de le voir dans ce fauteuil roulant. Lui si vaillant, qui semblait indestructible, aussi bien physiquement que moralement.

— Si c'est pas malheureux ! avait-elle dit au facteur. Ce n'est pas chez nous qu'une chose pareille arriverait.

Pauline n'était pas très objective et refusait de voir cette criminalité galopante qui sévissait en Provence comme ailleurs. Ici, dans le village de la Treille, à part les touristes qui venaient arpenter les chemins chers à Marcel Pagnol ou se recueillir sur sa tombe et celle de ses amis, il ne se passait rien de très grave.

Une seule chose était sûre, Jo était monté chez ces assassins, et il revenait handicapé à vie, avec qui plus est, le moral dans les chaussettes. Heureusement que Magali habitait maintenant avec son père, il se sentirait moins seul.

Hier, quelques collègues lui avaient rendu visite, mais que pouvaient-ils

lui dire ?

Il fallait laisser le temps faire son œuvre.

Un éclair zébra le ciel au-dessus du massif calcaire du Garlaban et le tonnerre gronda quelques secondes plus tard. Après une légère accalmie, la pluie redoubla. Pauline regarda par la fenêtre en direction de la maison de son neveu. Ce qu'elle vit sur la terrasse la stupéfia.

— Non, mais, je le crois pas. Il est devenu fou, ou quoi ?

Elle sortit sur le pas de sa porte pour être certaine de ne pas avoir la berlue.

— C'est bien ce que je pensais, ils lui ont tourneboulé la tête, là-haut !

Les mains levées vers le ciel, Joseph recevait l'averse en plein visage, mêlant ses larmes de rage à la pluie.

Il avait fait le forcing auprès du staff médical du Val de Grâce pour qu'on le laisse rentrer chez lui, prétextant que dans ses collines, il se sentirait mieux et que par conséquent, il guérirait plus vite. Malheureusement, il peinait à remonter la pente et doutait qu'il puisse un jour se faire à cette nouvelle vie. Il n'avait goût à rien, même sa flûte traversière, il s'en désintéressait. Il n'avait plus envie de musique, de lecture, de télévision.

De rien !

Pourtant, Magali avait déployé des trésors d'ingéniosité et d'énergie pour aménager sa maison à son handicap. Pas évident, en plein été de trouver des artisans disponibles, mais pour Jo, que ne ferait-on pas ? Elle avait remédié à toutes les difficultés de marches à franchir en faisant installer des rampes. Il pouvait même accéder à sa terrasse en bois, située un peu plus bas, pour contempler ses restanques parsemées de pins et de cistes cotonneux. Les oliviers que son grand-père avait plantés avaient triste mine, mais ce n'est pas maintenant qu'il pourrait s'en occuper.

Son lit était également devenu plus facile d'accès, et sa salle de bain, refaite à neuf, enfin, lui permettait de prendre une douche avec son fauteuil s'il le souhaitait. Il restait encore quelques travaux dans la cuisine, mais des meubles adaptés à une position assise avaient été commandés.

Le tonnerre gronda encore au loin et la pluie s'arrêta, enfin.

Des odeurs de pin, de terre et d'herbe humides s'exhalèrent alors dans l'air moite. Une légère brume monta du sol surchauffé. Cette sensation oubliée lui fit du bien. Depuis combien d'années n'avait-il pas été attentif à

toutes ces choses ?

Lorsqu'il travaillait au commissariat des Chartreux, il ne prenait guère le temps de s'attarder à ces détails-là. Cela faisait partie de sa vie, c'est tout. Mais cette odeur d'hôpital, il avait hâte de l'oublier.

— Jo ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Regarde-moi ça, tu es trempé !

Pauline avait profité de l'accalmie pour traverser la rue et passer par la cuisine.

— J'en avais besoin.

Sa tante comprit sa détresse. Arcboutée sur les poignées arrière du fauteuil, elle l'aida à remonter la petite rampe. En arrivant dans le salon, elle lui donna une serviette pour qu'il se sèche.

Le téléphone sonna dans l'entrée et la vieille femme se précipita vers le combiné.

— Laisse, Pauline ! gronda Joseph. Il faudra bien que je me débrouille tout seul.

Il regretta sa saute d'humeur et s'en excusa en roulant jusqu'au couloir.

— Jo !

— C'est toi Magali ?

— J'étais inquiète, je t'ai appelé plusieurs fois sur ton portable.

Il n'avait pas rechargé son cellulaire, non plus. Ça aussi, il s'en moquait maintenant. Il ne savait même plus où il l'avait rangé.

— Avec l'orage, je n'ai rien entendu.

— Je voulais savoir si tu allais bien.

— Oui, ça va ! Je suis avec Pauline, elle est venue boire un café, mentit-il en faisant un clin d'œil à sa tante.

Magali sentit dans la voix de son père qu'il n'allait pas aussi bien qu'il le prétendait.

— Finalement, je rentre manger à midi. Ça t'ennuie si je viens avec mon patron ?

— Qui c'est ? s'inquiéta Joseph.

— Martin ! Tu sais, je t'en ai déjà parlé. Il aimerait te rencontrer.

— Tiens, tiens !

Il avait déjà remarqué dans le regard de sa fille, une petite lueur lorsqu'elle évoquait le juge Montana. Visiblement, elle n'était pas totalement insensible à son charme

— Jo, c'est juste professionnel ! s'empressa-t-elle de préciser. C'est au sujet de ton agression.

Joseph soupira. Il savait que cette enquête n'avançait pas. Lui-même n'avait pu donner aucun renseignement sur ces silhouettes en blousons noirs que les caméras de surveillance avaient filmées dans le hall de la gare. Il n'avait pas de réel souvenir de ces évènements, comme s'ils avaient été effacés de sa mémoire. On lui avait également présenté les photographies de Farid, ce dealer, qu'il avait voulu défendre. Mais le résultat n'était guère plus brillant, son image était floue, comme s'il l'avait rencontré ailleurs que sur ce quai de gare. D'ailleurs, l'avait-il réellement vu. Tout avait été si vite.

— Ne t'inquiète pas pour manger, j'amène ce qu'il faut, précisa Magali pour le convaincre.

*

Elle était passée prendre une paella chez un traiteur sur la corniche Kennedy, elle savait que son père en raffolait. Avant !

Jo observa le juge. Il l'avait imaginé plus jeune, mais peut-être l'était-il davantage que ses cheveux légèrement grisonnants et ondulés le laissaient penser.

— Bonjour Monsieur Bertho ! Je suis ravi de vous connaitre. Depuis le temps que votre fille me parle de vous.

— Bonjour ! Mais appelez-moi Joseph ou Jo, comme tout le monde.

Martin n'osa pas cette familiarité, il évita habilement à ne pas avoir à le nommer, ni Monsieur, ni Jo. Pendant qu'ils faisaient connaissance, Magali s'affairait à dresser la table sur la terrasse et à préparer le repas.

Le vent ayant chassé l'orage vers l'Est, le juge apprécia la vue dégagée sur les collines et le village de la Treille.

— Vous avez un bien joli panorama.

— Martin ! Vous permettez que je vous appelle Martin ? Magali m'a dit que vous vouliez me voir pour une raison bien précise, j'ignorais qu'il s'agissait de ma terrasse.

Le juge déboucha la bouteille de vin qu'il avait apportée. Magali l'avait prévenu que son père avait une franchise parfois déconcertante et qu'après ce qu'il venait de vivre, il avait perdu sa joie de vivre et manquait parfois de diplomatie.

— C'est vrai, fit Martin, mais je ne voulais pas être brutal.

Jo se rendit compte de sa maladresse et s'excusa. Magali descendit de la

cuisine et les pria de passer à table.

— Voilà ! fit Martin en emplissant les verres. Si je me suis intéressé à votre affaire, c'est bien sûr par amitié pour votre fille, mais pas seulement.

Joseph l'observa en silence.

— J'ai bien relu la procédure que vos collègues parisiens ont bien voulu me communiquer. Je sais que vous n'avez pu fournir aucun détail sur vos agresseurs.

— Pourquoi pas seulement ? intervint Magali.

Montana n'avait pas encore révélé les véritables raisons qui l'avaient conduit à s'impliquer autant dans cette enquête

— Il y a un problème, et de taille.

Avant de poursuivre, il admira le même visage impassible de Bertho et de sa fille.

— Voilà, les analyses balistiques le prouvent, c'est bien une seule et même arme qui a tué Farid et qui vous a grièvement blessé.

— Et ? demanda Magali qui voulut interrompre ce silence qui s'installait.

Montana déglutit, douloureusement.

— Après analyse de la balistique, il s'avère que ce pistolet a déjà servi… dans une précédente affaire d'homicide.

Joseph but à petites gorgées la moitié de son verre de vin.

— Qui a été tué avec cette arme ?

Le visage sombre, Montana regarda les collines de calcaire, où il aimait se promener, pour oublier, avait-il dit à Magali.

Lentement, il tourna la tête vers Jo et sa fille. Il hésita.

— Puis-je compter sur votre discrétion ?

— Vous pouvez, Martin ! assura Joseph d'une voix ferme.

— C'est ma femme qui a été tuée.

14

Vêtu d'une veste en jean, l'homme aux santiags s'empara de la paire de jumelles à l'intérieur de break qu'il avait garé dans un chemin ombragé. Peu habitué au soleil provençal, il transpirait en grimpant le raidillon de la colline. Il se félicita intérieurement de ne pas avoir gardé son blouson de cuir comme son ami Solijan.

— Ah quand même, grommela ce dernier. Tu en as mis du temps.

Becket ne broncha pas en lui tendant les jumelles. Il s'allongea dans le fourré près de lui.

— Putain c'est bien eux. Regarde, pendant que j'appelle le boss.

Bien qu'il ne puisse pas être entendu, Solijan parla à voix basse lorsque son interlocuteur décrocha.

— Vous aviez raison, Monsieur. Montana discute avec Bertho sur sa terrasse. Sa fille est là, aussi.

— Pas de connerie cette fois !

— C'était un accident M'sieur.

*

Le juge ne s'était jamais confié à personne au sein de la SIS-2, mais avec Joseph et Magali, il se sentait en confiance et cet aveu, bien que douloureux, lui fit l'effet d'une thérapie.

Il raconta, enfin, comment son épouse, enceinte de six mois, avait été assassinée, deux ans auparavant, par des inconnus.

Comme son mari, Céline Montana était magistrate au tribunal de grande instance de Créteil.

C'était une juge besogneuse qui ne lâchait rien et malgré sa grossesse, elle avait refusé de passer la main, afin de s'occuper de dossiers moins sensibles.

Lorsqu'ils se retrouvaient le soir, ils avaient adopté la règle

incontournable de ne jamais parler de boulot à la maison, mais quelques semaines plus tôt, Martin avait senti sa femme perturbée. Au début, il s'imaginait que c'était dû à sa grossesse et il n'y avait pas trop prêté attention. Pour ne pas inquiéter son mari, Céline n'avait pas démenti cette thèse. Les jours passant, il avait deviné en elle une véritable angoisse qui l'empêchait parfois de dormir. Elle était devenue méfiante, à la limite de la paranoïa. Elle n'osait plus sortir seule, même pour faire les courses.

Il comprit un peu tard que ce malaise venait de son travail.

En pleurs, elle finit par lui avouer qu'elle avait reçu des menaces de mort qui lui paraissaient suffisamment plausibles.

Pour la rassurer, Martin avait minimisé ce risque, car sans doute était-elle plus sensible en ce moment. Lui aussi recevait souvent des signes d'intimidation de la part des malfrats qu'il faisait enfermer. La sacrosainte peur du gendarme et a fortiori du juge n'était plus qu'une vague notion pour les anciennes générations. Selon lui, même si ce n'était pas facile tous les jours, il fallait rester ferme.

Céline n'avait pas insisté.

Malgré sa force de caractère et sa position, elle se sentait seule et vulnérable.

— Prends du repos ! lui avait-il dit. La justice continuera à marcher, ou à couler, sans toi.

La blague ne la fit pas rire, mais elle finit par admettre qu'elle devait prendre de la distance avec son job et ses enquêtes.

Un jour de décembre, alors qu'il rentrait seul chez lui, Martin s'étonna de voir la porte de leur appartement entrouverte. Il était tard ce soir-là, il avait essayé de la prévenir par téléphone qu'elle ne l'attende pas pour dîner, mais il était tombé sur la messagerie. Elle était probablement chez sa voisine avec qui elle s'entendait bien.

En poussant la porte, il avait été surpris de voir un bouquet de tulipes noires sur le sol. Quelque chose butait et l'empêchait d'ouvrir entièrement. Il avait dû forcer pour entrer dans le vestibule.

Céline était là, allongée sur le carrelage, une balle en plein front.

Près d'elle, un petit bouquet de tulipes noires.

— Un travail de pro selon vos collègues de la PJ. Aucun bruit de coup de feu. Une moto a été aperçue quelques instants plus tôt avec deux hommes. Le conducteur est resté à attendre pendant que le tueur montait avec un bouquet de fleurs.

— On n’a jamais su pourquoi ? demanda Joseph.

— Au cours de la nuit suivante, un incendie a ravagé le bureau de Céline.

— C’est incroyable ça ! dit Magali, la voix blanche. Et rien, aucun indice ?

— Les caméras de surveillance du tribunal ont enregistré une moto avec deux hommes vêtus de blousons noirs. Quoi de plus normal pour des motards.

Joseph attrapa la bouteille de vin.

— Je suppose que la plaque d’immatriculation était fausse.

Martin acquiesça de la tête.

— Votre épouse n’avait pas de greffière ? demanda Magali en tendant son verre à son père.

— Elle était en congés maladie depuis plusieurs mois, et n’avait pas été remplacée. Comme beaucoup de magistrats, Céline cumulait les tâches quotidiennes. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

Joseph servit du vin à sa fille et emplit son verre. Martin revint s’asseoir et remarqua l’œil en coin de Joseph.

— Martin ! Vous me dites que c’est la même arme dans les deux cas. Mais quelque chose me dit que ce n’est pas tout.

— Comme je vous l’ai dit, j’ai bien relu la procédure de l’agression de ce Farid… et donc la vôtre.

— Et ? s’inquiéta Magali.

— Il semble qu’aucun rapprochement n’ait été fait à ce sujet, mais une tulipe noire a été retrouvée dans la gare, près de la scène de crime.

C’était la première fois que Martin brisait cette carapace dans laquelle il s’était enfermé.

Pour le protéger de cette vision d’horreur, sa hiérarchie lui avait proposé une mutation à Marseille. Il avait quelque peu hésité, mais la visite d’un certain Pelletier, conseiller de la chancellerie avait été déterminante. L’homme au crâne dégarni et aux petites lunettes rondes, avait su se monter très persuasif. La création de la SIS-2 était pour lui une chance inespérée de se reconstruire, près de sa terre natale. Mais avec le recul, Martin avait le sentiment qu’on avait voulu tout simplement l’éloigner de cette affaire dans laquelle il s’impliquait sans doute un peu trop.

Si ces révélations l’avaient soulagé, Martin ne se sentait pas moins

coupable de son aveuglement. Si seulement il avait entendu les appels au secours de sa femme, il continuerait à passer des jours heureux auprès de Céline et de leur petite fille.

Bien sûr, l'instruction de ce meurtre avait été confiée à un de ses confrères, mais il continuait en parallèle à mener sa propre enquête. La tentative d'homicide de Joseph et l'assassinat de ce trafiquant de cocaïne était à ce jour la seule avancée significative.

*

Le soir tombait sur la vallée et le ciel avait perdu de sa belle assurance. Magali et Martin étaient finalement restés plus longtemps que prévu avec Joseph et de ce fait, sa fille l'avait prévenu, elle rentrerait plus tard, ce soir.

Les yeux dans le vide, Jo ressassait et analysait ce que le juge venait de lui apprendre. Il était cloué sur ce fauteuil, mais le goût de l'enquête le reprenait.

Pourquoi cette coïncidence d'arme ? Et pourquoi cette fleur ?

Il ouvrit son ordinateur portable sur le petit bureau qu'il s'était aménagé devant la fenêtre du salon. Ses recherches sur le Net lui démontrèrent que d'autres meurtres avaient été commis par des individus en blousons noirs, mais rien ne permettait encore de faire un lien avec ces deux affaires.

Avait-on voulu le faire taire lui aussi, ou faisait-il partie des dommages collatéraux. Joseph avait beau fouiller dans les méandres de sa mémoire, il ne lui restait aucune image, aucun souvenir de ces instants qui avaient bien failli l'envoyer dans l'autre monde. S'il n'avait murmuré le nom de la petite Delphine, il aurait également oublié cet épisode de son coma. Magali lui avait dit qu'il évoquait un long tunnel noir et un banc où la jeune fille patientant à ses côtés, lui faisant ces incroyables confidences. Cela aussi devenait un souvenir furtif.

— Bon sang ! Pourquoi cette arme ? Pourquoi ces fleurs ?

Pauline frappa doucement à la porte vitrée. L'apercevant seul, elle entra.

— Ils sont déjà partis ?

— Oui ! Ils ont du travail. Magali rentrera tard.

— Ah, tu t'es remis à l'informatique. C'est bien.

— Oui, oh, rien de sérieux.

Il s'apprêtait à fermer les différentes pages ouvertes sur Google, lorsque le téléphone sonna dans l'entrée.

— Je ne m'en occupe plus, dit Pauline en levant les bras.

Joseph fit rouler son fauteuil jusque dans l'entrée et décrocha.

— Allo.

L'accent étranger d'une opératrice lui fit comprendre qu'on allait tenter de lui vendre n'importe quoi. Il n'aimait pas mépriser ces personnes travaillant souvent pour une bouchée de pain, mais connaissant la curiosité de Pauline, il s'énerva.

— Oui … - Non ça ne m'inté… - Non merci… - Non je…

À bout d'arguments, il raccrocha.

— Ils me saoulent avec leurs pubs. C'est tous les jours maintenant ! gronda-t-il en revenant dans le salon.

Surprise en flagrant délit, Pauline releva le nez de l'écran en souriant.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Bah ! Je ne ris pas. Je vois quand même que ça va mieux.

Joseph revint devant son ordinateur. L'écran affichait :

« *Créteil - Meurtre d'une juge d'instruction enceinte de six mois* »

— Tu enquêtes sur un meurtre, maintenant ?

— Non, mais ! Tu m'espionnes ?

— Pas du tout ! J'ai juste aperçu que ça parlait de crime. Tu pourrais peut-être reprendre du service comme dans ce feuilleton américain.

— L'homme de fer ? N'importe quoi. Ça n'existe qu'au cinéma ces trucs-là. Chez nous, c'est interdit et ça ne m'intéresse pas.

— Jo ! Ça ne me regarde pas, mais qu'est-ce que tu cherches, alors ?

— Rien de spécial.

Gêné, Joseph tripota la souris.

— J'aimerais tellement me souvenir de ce qui s'est passé.

— Mais cette histoire de confidences de cette petite Delphine… Si c'est vrai… Pardon, bien sûr que c'est vrai.

— Où veux-tu en venir Pauline ?

— Non ! Je me dis que pendant que tu étais dans ce… ce couloir, où je ne sais quoi…

— Eh bien ?

— Peut-être que tu as rencontré d'autres personnes.

— Peut-être ! Mais on ne le saura jamais.

— Hmm-hmm.

— Où veux-tu en venir Pauline ?

— Je me dis que si cette musique t'a fait revenir… Non, rien je suis une vieille folle ! Bon allez, je file, je vais rater mon feuilleton.

Joseph resta pensif et referma son ordinateur.

Dommage, en effet.

C'est vrai qu'il avait dû voir et entendre bien d'autres témoignages, mais à part la petite Delphine, rien.

Qu'avait-il fait de ce foutu cellulaire ? Cette musique était dessus. Quant à sa flûte traversière, il ne se sentait pas encore à même d'en jouer. Ses mains n'avaient pas retrouvé toute leur habilité.

Il se tourna dans sa bibliothèque et fouilla dans ses CD musicaux.

Pauline avait peut-être raison.

Si cette mélodie de Mozart qui l'envoutait depuis sa plus tendre enfance avait fonctionné dans un sens, ne pouvait-elle pas lui permettre de retourner dans ce couloir ? Quels étaient les risques ? Sans doute de ne pas trouver le chemin du retour.

Non ! Ça serait dingue !

Il cessa de se poser des questions et inséra le disque dans la fenêtre de son lecteur, puis il se glissa sur le sofa du salon.

Les yeux fermés, faisant le vide dans son esprit, les premières notes pénétrèrent comme une puissante drogue au plus profond de son être. Les quelques secondes de vertige s'estompèrent pour laisser place à un bien-être enivrant.

15

Joseph n'en croyait pas ses yeux et ses sens. Il était debout, sur ses deux jambes valides et ne ressentait plus aucune douleur. Il fit quelques pas dans une grande galerie de peintures. Seuls quelques leds lumineux éclairaient le sol, mais les lieux ne lui disaient absolument rien.

C'est alors qu'il aperçut le corps d'un homme allongé, face contre terre. Près de lui, une casquette de gardien de musée baignait dans une mare de sang. Plus loin, dans la pénombre, deux hommes encagoulés et gantés s'évertuaient sereinement à dérober les plus belles toiles accrochées à des suspensions murales, nullement dérangés par le concerto en La majeur qui emplissait la galerie.

— Hé ! Vous ! cria Joseph !

Les cambrioleurs ne bronchèrent pas. Jo comprit alors que comme lorsqu'il se trouvait dans ce long couloir sombre, personne ne le voyait ou ne l'entendait. Il devait être également le seul à entendre Mozart.

— Plasco ! fit l'un des deux hommes, en désignant un grand cadre représentant un portrait. On le prend aussi celui-là ?

Exaspéré, son complice soupira.

— Laisse tomber ! On en a assez.

Ils chargèrent chacun deux grands sacs de sports sur leurs épaules et celui qui s'appelait Plasco se pencha au-dessus du corps du gardien. Malgré la plaie béante à la tête, l'homme n'était pas mort et respirait difficilement. Le voleur sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche.

— Qu'est-ce que tu fais ? Lui demanda son complice. Tu ne crois pas qu'il a son compte ?

— Imbécile ! Tu as dit mon nom. S'il n'est pas mort et qu'il témoigne, on tombe tous les deux.

Joseph était là, à quelques centimètres de cet assassin, il devait faire quelque chose. Il voulut s'emparer d'un vase posé sur un guéridon afin de

désarmer l'agresseur, mais sa main immatérielle ne rencontra que le vide.

Avec effroi, il vit alors la lame du poignard pénétrer entre les deux omoplates de la victime.

Une lumière vive venant du bout du couloir inonda la pièce sans que cela n'alerte les deux cambrioleurs.

Joseph se retourna et aperçut ce long tunnel. Un homme aux cheveux long s'approcha doucement.

— Pierre ! s'écria Joseph.

— Tiens, tiens ! fit mentalement le passeur.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? Ce n'est pas votre secteur !

— Et toi ? Ça ne va pas mieux finalement.

— Si, mais grâce à la musique, j'ai réussi à revenir.

Pierre, puisque Joseph l'appelait ainsi, tendit l'oreille.

— Elle est merveilleuse, n'est-ce pas ? Je suis surpris que tu l'apprécies, suggéra-t-il par la pensée.

— Pierre ! J'ai besoin de vos services. Vous vous souvenez de l'homme qui a été tué en même temps que moi, enfin… vous comprenez ce que je veux dire. Il s'appelait Farid.

Avec cet éternel sourire énigmatique, Pierre tourna le regard vers la silhouette du gardien qui se dirigeait vers lui. Joseph sentit qu'il allait probablement disparaitre dans ce couloir avec celui qu'il était venu chercher et il ne pourrait pas le suivre, au risque de ne jamais revenir.

— Pierre ! Je vous en prie c'est important. Est-ce qu'il m'a parlé avant de vous suivre ?

Le passeur acquiesça de la tête.

— Est-ce qu'il a évoqué ces hommes qui nous ont tirés dessus dans la gare ?

— Je n'ai pas le droit d'intervenir dans le monde des vivants.

— Mais Pierre, je ne vous demande pas de témoigner ! Juste de me répéter ce qu'il a dit.

Le passeur était indécis, il avait d'autres « clients » à s'occuper, mais Joseph sentit des mots affluer dans ses pensées ; « Les Blacks-Bombers ». Était-ce Pierre qui lui avait suggéré le nom de ces assassins, ou la mémoire lui était-elle revenue ? Toute seule.

Lorsque le vigile de la galerie d'art passa devant Joseph, il lui dit.

— Je suis désolé mon vieux, je n'ai rien pu faire.

Dépité, l'homme haussa les épaules.

— Vous connaissez un certain Plasco ? lui lança-t-il, tandis qu'il s'éloignait.

— C'est… c'est mon beau-frère, bredouilla le gardien.

Les deux hommes atteignaient la courbe du couloir matérialisant l'inconnu, lorsque les dernières notes d'*Out of Africa* gémirent d'un lointain violon. Il se sentit secoué par le bras.

— Jo ? Réponds-moi, Jo ! Ça ne va pas ?

Joseph ouvrit de grands yeux stupéfaits en voyant sa fille penchée au-dessus de lui, l'air inquiet.

— Je sais qui c'est ! fit-il en saisissant l'avant-bras de Magali. Les Blacks-Bombers, et c'est Plasco son beau-frère qui a tué le gardien.

— Mais de quoi parles-tu ?

— J'ai revu Pierre, il était ici. Il m'a reconnu aussi. Il faut faire arrêter cet assassin avant qu'il se débarrasse des tableaux.

Magali avait rarement vu son père aussi excité et cela l'intriguait. Elle commençait à douter de sa santé mentale. Joseph mélangeait tout et ne parvenait pas à expliquer d'une manière rationnelle et cohérente, ce qu'il avait vu et entendu.

— Jo ! Calme-toi ! Peux-tu commencer par le début ? Parce que là, je n'y comprends absolument rien.

Aussi essoufflé que s'il avait couru un cent mètres - ce qu'il était bien incapable de faire - il voyait s'enfuir les images, comme celles d'un rêve, préférant garder leur secret.

Il ferma les yeux.

— Farid… Pierre, les Blacks-Bombers… Plasco.

Magali revint avec un verre d'eau et l'aida à se redresser.

— Bois ça !

Joseph laissa l'eau fraiche couler en lui et son cœur reprendre un rythme normal. Il essaya de redonner un sens aux mots qu'il venait de prononcer, mais tout redevenait abstrait.

— Tu as écouté ta musique, c'est ça ?

Il confirma en silence.

— Tu as fait un cauchemar !

Cette fois, il eut un doute.

— Qui est ce Pierre ?

— Je… je crois que c'est l'homme qui m'attendait dans ce couloir. Il

vient chercher les âmes qui s'en vont.

Magali ne releva pas, elle savait son père très réfractaire à toute sorte de religion.

— Et… ce Pierre, il t'a dit quelque chose ?

— Il ne parle pas, mais on l'entend.

Incrédule, elle grimaça en cachette. Il recommence à délirer pensa-t-elle.

— Mais il a quand même évoqué les Blacks-Bombers et Plasco. Qui sont ces gens ? C'est eux qui ont tué Farid ?

Joseph ferma les yeux pour remettre ses idées en ordre.

Tout se mélangeait.

Il fallait qu'il témoigne et vite.

— Je crois que Pierre m'a fait comprendre que Farid m'avait affirmé que ces blousons noirs nous avaient tirés dessus. Mais Plasco, c'est autre chose. Ça vient de se passer. Un gardien de musée ou de galerie de peinture a été assassiné. C'est son beau frère, un certain Plasco qui l'a tué. Je les ai vus, ils étaient deux avec des cagoules. Ils volaient des tableaux. Je ne sais pas s'ils sont encore là.

— Mais Jo, c'est où, là ?

Il s'apprêtait à répondre que c'était cet endroit d'où il venait, à l'instant même, mais il se rendit compte qu'il était incapable de le décrire.

Sa détresse était palpable.

— Tu te souviens des tableaux ?

Bien qu'il ait un très bon coup de crayon, il n'était pas très calé en histoire picturale. Mais s'il était un des rares peintres qu'il connaissait bien, c'était cet artiste emblématique de la Provence.

— Où sont les œuvres de Cézanne ? demanda-t-il.

Magali réfléchit un instant.

— Selon moi, ce doit être au musée Granet à Aix-en-Provence.

— Il faut envoyer une patrouille là-bas ! Vite !

Elle était désemparée.

Comment dire à ses collègues que son père avait eu des visions et qu'il fallait aller vérifier si un gardien venait d'être tué par des cambrioleurs.

— Je m'en occupe Jo.

16

Dans le véhicule banalisé, le lieutenant de police Damien consulta sa montre. 1 h 40.

L'entrée de l'immeuble qu'il avait en visuel, ainsi que la ruelle de la résidence restaient désertes. Le sous-brigadier tapotait son volant au son d'une musique imaginaire. Exaspérant.

Damien empoigna le micro de la radio.

— Toujours rien ?

Dans le fourgon Ford servant de sous-marin, deux autres policiers attendaient l'arrivée d'un break Peugeot qui selon le fichier des cartes grises appartenait au suspect.

— Que dalle ! Qu'est-ce que c'est que ce plan foireux ? grommela une voix rocailleuse de rugbyman du sud-ouest.

Le lieutenant Damien soupira. Inutile de mettre de l'huile sur le feu, mais il songea lui aussi que le sicilien devait dormir tranquillement chez lui.

La radio grésilla. Comme pour le faire mentir le fonctionnaire à la plateforme de régulation l'avisa que l'information qui les avait conduits ici était avérée. L'heure légale étant dépassée depuis longtemps pour une perquisition, il devrait sans doute planquer jusqu'à 6 heures et donc prendre leur mal en patience.

— Putain ! éructa le sous-brigadier en frappant pour de bon son volant. On devrait quand même aller voir si la caisse de ce salopard est là-dessous. Croyez pas Lieutenant ?

Peu expérimenté et presque aussi impatient que ses hommes, le jeune officier attrapa la poignée de la portière.

— La radio cracha de nouveau.

— Le véhicule du suspect arrive. Deux hommes à bord. Merde ! Il descend dans le parking souterrain.

L'adrénaline bondit dans les veines des policiers.

— Bloquez la sortie du parking et rejoignez-nous, à pied, ordonna Damien. On prend l'escalier.

Le break se gara près d'un box. Le passager descendit pour ouvrir la porte. Presque sereinement, Plasco descendit à son tour et ouvrit son coffre. Il s'empara de deux grands sacs et entra dans le garage. Plus stressé, son complice en fit de même avec les deux autres.

— Tu vois ! dit Plasco en attrapant la porte du box. Ça s'est passé comme sur des roulettes. Maintenant, tu rentres chez toi et tu fais le mort. Et surtout, tu la fermes.

— OK – OK ! J'ai compris, te fais pas de bile.

— Plus un geste !

L'ordre pourtant sans ambiguïté aurait dû tétaniser les deux hommes. Ce fut le cas pour le complice du nommé Plasco qui sentit ses jambes flageoler, mais l'assassin du gardien du musée Granet ne l'entendit pas ainsi. Faignant de lever les mains, il démarra en trombe vers la sortie du garage. Il n'avait pas fait dix mètres qu'il prenait sur le dos un quintal de muscles. Son visage s'écrasa sur le béton.

*

Zoé Karl, la spécialiste en analyse comportementale du groupe écoutait avec attention les commentaires de son collègue Lionel, assis sur le coin de son bureau.

Si elle ignorait les détails de l'arrestation spectaculaire de cet assassin qui n'avait pas hésité à tuer un des gardiens du musée, elle en connaissait les grandes lignes. Du moins, celles que relatait la presse écrite. La radio ne parlait également que de ça.

La police d'Aix-en-Provence, alertée par un informateur anonyme, avait identifié et arrêté en un temps record les deux suspects. Les toiles de maîtres d'une grande valeur avaient été retrouvées dans le garage d'un des deux hommes. L'un d'eux serait une connaissance de la victime, qui aurait travaillé quelques mois plus tôt au sein du musée.

— Ils ont même retrouvé l'arme du crime, précisa Lionel

— Et tu dis que c'est le boss qui leur a filé le tuyau, mais comment a-t-il eu l'info ? s'inquiéta Zoé.

Lionel haussa les épaules.

— J'en sais rien. C'est un collègue d'Aix qui était de permanence hier soir qui me l'a dit. En fait ce qui lui a paru étrange, c'est qu'ils n'ont été avisés du cambriolage que cinq minutes après que Martin les ait appelés pour leur dire qui était l'auteur.

Zoé hocha la tête.

— Je te l'ai dit, il est bizarre en ce moment. Hier, il a passé une partie de l'après-midi avec Magali.

Lionel se dit que sa camarade faisait encore une crise de jalousie. Pourtant, il avait bien remarqué lui aussi que le juge Montana et la nouvelle recrue s'entendaient plutôt bien. S'il appréciait la grâce et l'intelligence de sa collègue, il n'était pas envieux de Martin. Il mettait cela sur le compte des bouleversements dans la vie de Magali et surtout celle de son père. Il trouvait ça sympa. Cela donnait au patron de la SIS-2 un côté plus humain, moins froid.

Comme beaucoup d'autres, il ignorait les raisons de cette distance et ce mal de vivre qui le caractérisaient.

— Tu crois qu'elle a réussi à le décoincer ?

Zoé haussa les épaules

Les bruits de la porte de l'ascenseur et de pas dans le couloir les alertèrent de l'arrivée de Montana. Il passa les saluer. Zoé se leva et vint à sa rencontre.

— Bonjour, vous deux ! Alors Zoé ! Ça va mieux cette jambe ?

— Un peu, merci. Bonjour Martin ! Félicitations.

Le juge parut surpris.

— On ne parle que de vous, insista Zoé.

Le juge ignorait que les nouvelles avaient été aussi vite. Il en était même contrarié. Il regarda le journal posé sur le bureau.

— Non, pas dans la presse, c'est seulement dans la maison ! le rassura Zoé. On peut dire que vous avez eu du flair.

— Oui, heu… ! Magali n'est pas arrivée ?

— Elle a appelé, il y a un quart d'heure, elle attend le médecin pour son père, il n'est pas bien, intervint Lionel.

Martin rejoignit son bureau pour prendre des nouvelles des Bertho, père et fille.

Magali lui fit part de son inquiétude.

Joseph était épuisé et se remettait difficilement de ce voyage hors de son corps. Bien sûr, il avait apprécié le fait de se déplacer sans aucune gêne ni

douleur, mais cela perturbait son intellect et ses convictions. Il aurait traité de malade mental le premier qui lui aurait raconté une histoire pareille. Ce qui le déstabilisait tout autant, c'est qu'en voulant rencontrer le passeur, il avait été témoin d'un crime et qu'il n'avait rien pu faire. Il avait passé le reste de la nuit, sans dormir, assailli par le doute.

Pierre, existait-il vraiment ou n'était-ce que le fruit de son imagination ? Comment cet homme pouvait-il être partout à la fois ? Pourtant, cette rencontre avec l'assassin du gardien, il n'avait pu la rêver, puisque les faits s'étaient réellement passés comme il les avait vus.

— Que dit le docteur ? s'inquiéta Martin.

— Qu'il est anxieux. C'est une réaction post-traumatique normale, selon lui.

— Il sait pourquoi il est comme ça ?

— Non ! Jo refuse de révéler au toubib les véritables raisons de ses angoisses. Moi non plus. Je ne me vois pas lui dire que mon père fait des voyages hors de son corps et qu'il parle à des fantômes. Il nous ferait enfermer tous les deux chez les fous.

— Pourtant il avait raison, mais moi, j'ai encore des soucis pour expliquer comment j'ai eu cette info.

— Faites comme à Paris, lui conseilla Magali. Prétendez que c'est un informateur anonyme.

— C'est ce que j'ai fait, mais je vois bien qu'on me regarde bizarrement. Surtout Zoé.

— Hmm-hmm ! fit simplement Magali qui se méfiait des regards pleins de suspicions de sa collègue.

— Magali ! Cette histoire, c'est… C'est à la fois incroyable et extraordinaire !

— Comme vous dites, mais j'ai maintenant l'impression que Jo aurait préféré que ce soit un cauchemar.

Elle ne lui avoua pas que son père avait adoré pouvoir se déplacer sans son fauteuil roulant et ne plus ressentir aucune douleur.

Le juge était, lui aussi, dans l'impasse. Il ne savait que conseiller à Magali. Pourtant cette incroyable aventure, il pouvait la mettre à profit pour cette enquête qu'il n'abandonnerait jamais ; retrouver les assassins de sa femme.

Lors de son réveil, Joseph avait évoqué les Blacks-Bombers, sa fille le

lui avait dit.

Qui étaient ces blousons noirs ?

Cette pièce de puzzle était essentielle, mais insuffisante. Il lui faudrait reprendre toutes les notes de ses propres investigations. Ceux qui avaient tué Céline et Farid, ce dealer, étaient vêtus ainsi et ce n'était pas une simple coïncidence, les tulipes noires en attestaient. Il avait également lu dans une des nombreuses pièces de la procédure que des hommes en noir semaient la terreur dans certaines cités interdites à la police. Mais rien ne filtrait vraiment, les voyous préféraient régler leur compte entre eux. Quel était ce rapport avec sa femme et ces assassins ? Quel lièvre avait-elle levé, pour qu'on prenne le risque de la menacer, puis de la faire taire ? Définitivement.

17

Comme elle lui avait promis, Magali fut présente pour le débriefing hebdomadaire. Une fois n'est pas coutume, l'équipe était au complet. Même les deux OPJ de la police et de la gendarmerie avaient pu se rendre disponibles. Peut-être voulaient-ils voir la nouvelle recrue.

Martin Montana fit le point sur les affaires de plus en plus nombreuses qui aboutissaient dans son service. Tandis qu'il énumérait les dossiers, Magali sentit le regard inquisiteur de Zoé. Elle savait que son trouble pouvait être analysé et interprété par cette spécialiste en comportement. Elle décida de faire face en soutenant son regard.

Martin se rendit compte de la tension entre les deux femmes. Il ferma bruyamment le dossier qu'ils viennent d'étudier.

— Bien, passons à l'affaire Tural - Otlay.

Lionel cliqua sur son clavier d'ordinateur pour lancer une application sur le grand écran accroché au mur. Le diaporama PowerPoint fit apparaitre une succession de plan et de photos aériennes d'une villa sur les hauteurs de la ville de Bandol. Les images se figèrent sur les visages de deux hommes. Lionel se leva et se positionna devant l'écran. Il connaissait ce dossier par cœur.

— Hakan Tural et Zéky Otlay. Ces deux ouvriers turcs ont disparu le 16 août de l'année dernière. À cette époque ils travaillaient dans la propriété de monsieur Rémy Rolin demeurant à Bandol que vous avez vue tout à l'heure. Rolin est conseiller régional. Il a confirmé aux enquêteurs que les deux hommes effectuaient pour lui des travaux de terrassement et qu'ils sont partis sans terminer le chantier, ni réclamer leur dû. Il a du faire appel à d'autres ouvriers pour finir le travail.

— Personne ne les a vraiment revus ? s'inquiéta Magali.

Le gendarme Masson qui avait enquêté sur cette disparition intervint à son tour.

— Alpay Tural, le cousin du premier avec qui il partageait une chambre

a mis plus d'une semaine à prévenir la police municipale de Bandol qui a informé la B.R. de Toulon.

Zoé qui avait également buté sur ce dossier prit la parole à son tour.

— On sait qu'ils sont partis sans leur passeport et leurs petites économies. On sait également que leurs familles n'ont plus aucune nouvelle.

— Je suis persuadé qu'ils ont été éliminés, affirma Lionel.

— D'après les enquêteurs, ils auraient pu partir en urgence dans leur pays ou ailleurs après avoir fait une connerie, précisa Zoé qui avait encore quelques doutes. Ils devaient traficoter autre chose.

Martin fit une moue, sceptique.

— Sans leurs papiers et leur argent ? J'ai lu que d'après leur colocataire, c'étaient d'honnêtes travailleurs et bons pères de famille. Jamais ils n'auraient trempé dans des affaires louches.

— M'ouais ! fit Zoé avec le même scepticisme.

Magali se leva pour voir leur visage d'encore plus près.

— Peut-être ont-ils été témoins de certaines choses.

Lionel actionna la télécommande pour faire apparaitre le visage d'un homme gras, en costume - cravate.

— C'est ce que j'ai envisagé, mais le conseiller Rolin bien que peu apprécié de ses voisins ne peut être soupçonné de quoi que ce soit. En tous cas, la procédure est bien ficelée, et… je ne vois pas sur quel bout on peut tirer.

Martin cessa de prendre des notes et leva le regard vers Magali. Elle sentit qu'il pensait la même chose qu'elle. Joseph pouvait-il obtenir des renseignements sur des faits aussi lointains ? Cette expérience dans le musée d'Aix-en-Provence lui avait laissé des séquelles dangereuses pour sa santé physique et mentale. Elle fit un petit « non » de la tête, pas très convaincant.

Les yeux de Zoé ne manquèrent rien de la scène.

— Bien ! dit Martin en regardant sa montre. Je crois quand même que dès la semaine prochaine, on devrait faire un petit tour à Bandol. Merci à tous. Passez un bon week-end.

Tout le staff de la SIS-2 se leva comme un seul homme.

— Pour ceux qui le souhaitent, précisa Martin on se retrouve comme d'habitude au bar de la marine, sur le Vieux-Port.

— Je connais ! dit Magali. Mais c'est moi qui vous invite, pour arroser

mon arrivée parmi vous.

Assis autour d'une table ronde, les quatre permanents de la SIS buvaient en silence. Lionel ne cessait de consulter sa messagerie. Il envoya un SMS en soupirant d'exaspération. Il but une dernière gorgée de sa bière, mais ne put la finir.

— Je suis désolé, mais il faut que j'y aille. Merci encore Magali. Bonsoir à tous et à lundi.

Magali fut surprise de cette attitude. Cela ne lui ressemblait pas.

— Sa vie est un peu… compliquée, lui dit Martin. Il élève sa fille, seul, et ce n'est pas toujours facile les ados.

— Surtout en ce moment, précisa Zoé.

— Ah bon ! Il a d'autres soucis ?

— Toujours sa môme ! Je crois qu'elle découche. À quinze ans. Il y a de quoi s'inquiéter. Bon je file aussi. À lundi.

Magali glissa quelques billets dans la coupelle et se leva.

— Moi aussi, je vais voir si mon père ne fait pas d'autres bêtises.

Martin s'arrêta un instant sur le quai et se retourna vers Magali.

— C'est incroyable, non ?

— Quoi ?

— Votre père. Jamais je n'aurai imaginé être confronté à une chose pareille. Ça doit être terrible et tellement…

— Dangereux !

Martin acquiesça d'un cillement.

— Il n'a rien dit de plus sur ces black-bombers ?

Magali nia de la tête.

— Pourquoi ces blousons noirs ont-ils tué ma femme ? Qu'avait-elle découvert ?

Il se tourna vers les bateaux.

— Vous faites quoi ce week-end ? s'enquit Magali. Vous allez marcher dans les collines ?

Il avança doucement en direction de sa voiture.

— Je vais rendre visite à une cousine en Camargue. Cela fait deux mois qu'elle me dit de venir.

Elle lui tendit la main.

— Bonne Camargue, alors !

— Mes amitiés à Jo ! Ah… Je doute fort qu'il tente une nouvelle

expérience, mais si vous le voyez de nouveau… ailleurs, laissez-le revenir à son rythme.

Les sourcils froncés, Magali le regarda s'éloigner et partit de son côté.

*

Lorsqu'elle entra dans le salon, elle fut saisie par la musique emplissant la maison. Joseph allongé sur le divan semblait sourire à quelqu'un, puis son visage se crispa. Sur la table basse, la flûte traversière posée près de son étui démontrait qu'il avait joué ou tenté de le faire. Tandis que les dernières notes de l'orchestre gémissaient lentement, Jo murmura quelques mots. Magali approcha son oreille et crut distinguer :

— Oui Cathy, je lui dirais.

Cette mélodie qui le plongeait dans cette transe avait cessé depuis plusieurs minutes déjà, mais Jo ne se réveillait pas. Magali n'osa pas le toucher. Comme lui avait suggéré Martin, elle craignait que sa dernière intervention trop brutale soit en partie la cause du malaise qu'il avait ressenti. Il dormit profondément et paisiblement pendant une bonne heure encore.

Quand il revint à lui, la douleur ressurgit. Outre le fait qu'elles aient détruit sa moelle épinière, les balles meurtrières avaient également endommagé d'autres organes et des terminaisons nerveuses. Il se rendit compte de la présence de sa fille et se remit en grimaçant dans la position assise.

— Ça va Jo ? fit Magali en l'embrassant.

Il avait quelque peine à remettre ses idées en ordre, mais il était calme et apaisé. Cela la rassura.

— Tu as pu rejouer ? fit-elle en désignant l'instrument sur la table.

— Ce n'était pas très concluant !

— C'est pour ça que tu as remis le disque de Mozart ?

Pris en flagrant délit, alors qu'il avait promis de ne plus écouter cette musique envoutante, Joseph avoua d'un signe de tête.

— Tu as revu… Pierre ?

Il réfléchit un instant et admit en silence.

— Et… qui est cette Cathy ?

— Oh ! C'est vrai, Cathy est partie, elle aussi.

De nouveau, les images s'enfuyaient, mais en fermant les yeux, il réussit à revoir le film de cette rencontre. Magali, ne voulant pas le brusquer,

restait en attente.

— C'est la femme du brigadier Desprez !

— Je ne vois pas, fit Magali.

— Je ne la connaissais pas trop non plus, je l'ai juste rencontrée à certaines réceptions. Tu as dû entendre parler de son mari, il est au commissariat de Noailles.

Ce nom ne lui était pas totalement inconnu, mais elle n'arrivait pas à lui associer un visage.

— C'est elle qui m'a reconnu. Elle a été surprise de me trouver là, enfin, où tu sais, quoi !

Joseph raconta que cette fois, il s'était retrouvé dans les couloirs de l'hôpital de la Timone à Marseille et que de nouveau le passeur patientait au chevet d'une femme dans le coma depuis deux jours. Lorsque la vie s'était enfuie, Cathy s'était retrouvée debout, près de lui. Son visage portait encore les stigmates des violences qu'elle avait subies, quarante-huit heures plus tôt. Tandis qu'elle se dirigeait vers ce tunnel, elle avait pu lui raconter quelques détails de son calvaire.

— La pauvre femme. Ce salopard ne lui a laissé aucune chance.

— A-t-elle pu désigner son agresseur ?

Elle patienta quelques secondes qui lui parurent interminables. Les yeux clos, Joseph essayait de rattraper ces paroles qui s'enfuyaient.

— Et si je me trompe ? fit-il inquiet. Ça peut être lourd de conséquences.

18

Adossé à la rambarde noueuse du paddock, Martin contemplait le soleil couchant au-dessus d'une mer d'huile.

En cette saison, la Camargue de son enfance prenait des teintes totalement irréelles. La horde de touristes qui foulait ces lieux pittoresques, pendant les mois d'été, faisait place à présent à quelques retraités venant profiter du spectacle tranquille, mais encore plus grandiose, de cette immense plaine parsemée de marécages et cours d'eau. Un vol d'une dizaine de flamants roses passa très bas au-dessus de lui, en caquetant et se posa dans le marais situé derrière le mas.

— Ça ne te manque pas tout ça ?

Un fichu posé sur les épaules, Sarah s'était approchée doucement. Elle caressa la tête de sa jument blanche venue à sa rencontre derrière la clôture de bois. Sa cousine, à peine plus âgée que lui, était une vraie Camarguaise, fière de ses racines et du patrimoine familial qu'elle continuait à entretenir, malgré les difficultés, la dureté de la vie et du métier. Bien qu'elle prenne soin de son esthétique, quelques fils d'argent parsemaient sa longue chevelure brune rassemblée en chignon et de petites ridules aux coins des yeux, attestaient d'une vie au grand air salé et au soleil.

— Si, parfois ! lui répondit Martin sans quitter du regard la mer rougissante. En tout cas, ça me fait vraiment du bien. Et ta cuisine est toujours aussi délicieuse.

Sarah remarqua les yeux embués de son cousin. Elle connaissait et respectait sa souffrance. Martin souhaitait tant que son enfant naisse ici, sur la terre de ses ancêtres. Mais en armant le bras de ces assassins, le destin en avait décidé autrement.

Il avait prévu ce week-end en famille depuis une quinzaine de jours déjà et il espérait vraiment pouvoir se ressourcer et oublier un instant tous les tracas de la vie et de son travail envahissant. Les récentes révélations de

Joseph Bertho étaient venues semer le trouble dans son esprit.

— Tu as des soucis ? s'inquiéta Sarah. C'est Céline ? Tu ne parviens pas à l'oublier, c'est ça ?

— Le père d'une jeune collègue a été agressé avec la même arme que celle qui a tué Céline. Je suis sûr que ce sont les mêmes types, et je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi.

La mer avait totalement englouti le soleil et les rares nuages effilochés avaient viré du rose au gris. Déjà, le chant des grenouilles et des criquets emplissait le crépuscule.

— Essaie d'oublier tout ça pendant au moins deux jours. Demain, on ira faire un tour à cheval si tu veux !

Martin caressa affectueusement l'épaule de sa cousine.

— Tu as raison, je…

Son téléphone sonna dans la poche arrière de son jean. Le nom qui s'afficha sur l'écran l'inquiéta.

— Magali, rien de grave, j'espère ?

— Non, mon père va bien. Martin… heu… J'aimerais vous parler au sujet du décès de la femme du brigadier Desprez.

— Celle qui a été agressée, il y a deux jours ? J'ignorais qu'elle était morte.

— Ça vient de se produire.

Le juge comprit que Joseph n'avait pas écouté les conseils de sa fille et qu'il avait refait ce voyage insensé.

— Je ne sais pas si c'est prudent par téléphone.

Martin regarda sa cousine s'éloigner. Elle avait senti que ce week-end de douceur, juste en famille, ne tiendrait pas sa promesse.

*

Debout, les mains croisées en visière au-dessus de ses yeux, Magali admirait les collines. Elle entendit des pierres rouler dans le chemin. Elle ne se retourna pas.

— C'est toujours aussi beau ici, chuchota Martin, pour ne pas agresser le silence.

Elle se retourna, un sourire triste sur les lèvres.

Le juge laissa passer quelques secondes. Il savait Magali perturbée par la mort de cette femme. Son père ne l'était pas moins.

— Ça n'a pas été facile, mais Lionel a pu se procurer le rapport du

médecin légiste qui l'a auscultée à son arrivée à l'hôpital.

— Comment a-t-il fait ?

— Il a de nombreuses cordes à son arc, dont celle d'avoir fait médecine pendant trois ans.

— Hmm ! J'imagine que ça aide.

— Joseph avait raison. Cathy Desprez a été retrouvée mercredi à son domicile par son mari. Elle avait subi une terrible agression. Elle a été transportée dans le coma à l'hôpital de la Timone où elle est décédée hier soir sans avoir repris connaissance.

Martin ouvrit son Smartphone et montra les photographies de la victime. Le visage tuméfié attestait d'une rare violence.

— Quelle horreur !

— Le commissaire a lancé immédiatement des patrouilles dans toute la ville. Ses collègues étaient furieux. Quelques potentiels suspects ont été arrêtés, mais ils ont rapidement été relâchés.

— Et son mari ?

Martin soupira.

— Il est en arrêt maladie.

*

Lionel avait dû lui aussi sacrifier son week-end. Ce qui n'arrangeait en rien les relations avec sa fille. Il passa dans le bureau de Martin pour lui rendre compte de sa mission. Ensemble, ils se rendirent dans le bureau de débriefing. Magali et Zoé les rejoignirent.

Le juge Montana prit la parole.

— Lionel a pu assister à l'autopsie hier. Allez-y Lionel.

— Madame Desprez a été tabassée avec une violence inouïe, lui laissant peu de chance d'en réchapper. Au total, on dénombre une trentaine de coups. Au visage et dans le ventre. Il n'y a eu aucune violence sexuelle. Le plus terrible, poursuivit-il la voix grave, c'est qu'elle était enceinte de deux mois.

Magali vit Martin baisser la tête. Elle sut qu'il pensait à la mort de sa femme et du fœtus qu'elle portait.

Zoé sembla intriguée par ses révélations.

— Juste une petite question. Certes c'est horrible, mais en quoi cette affaire regarde la section spéciale ? La crim' nous a déjà refilé l'enquête ?

Martin se redressa et parut éluder la question.

— Les obsèques auront lieu demain matin au cimetière Saint-Pierre. Une dénonciation… anonyme laisse entendre que l'auteur sera présent.

— Encore ! Décidément.

— Le procureur souhaite que l'on suive cette affaire de prés. Je vous expliquerai pour quoi.

*

Une foule émue avait suivi le corbillard dans les allées du cimetière Saint-Pierre de Marseille. Les yeux hagards, le brigadier Desprez, soutenu par sa famille, se laissa guider jusqu'au cercueil de son épouse qu'on allait descendre dans ce caveau familial.

La nouvelle des résultats de l'autopsie avait décuplé la rage de ses collègues et leur volonté de retrouver le ou les meurtriers de Cathy, cette femme discrète que peu de gens connaissaient finalement.

Tout le personnel de la SIS-2 était là également. Ses petites lunettes rondes posées sur son petit nez, Zoé Karl observait attentivement l'attitude des uns et des autres. Ce n'était pas seulement par déformation professionnelle. Martin lui avait donné des directives bien précises. Une fois de plus, elle s'était demandé comment le juge Montana obtenait de tels renseignements.

Une femme policier reconnut Lionel et s'approcha de lui.

— Il faut absolument qu'on retrouve les ordures qui ont fait ça.

Lionel confirma d'un hochement de tête.

— Vous pouvez peut-être nous filer un coup de main, ajouta la jeune femme.

— Pourquoi pas ? Vous connaissiez bien Cathy ?

— On la voyait très peu. Elle était assez réservée.

Elle regarda le mari de plus en plus éploré.

— Le pauvre ! dit-elle en ravalant ses larmes.

— Qu'est-ce qu'il a la main ? lui demanda Lionel, à voix basse.

— Quand il a appris que sa femme était enceinte, il est devenu fou de rage et a défoncé une porte à coup de poing. Faut le comprendre, cela faisait des années qu'ils attendaient ça.

Les membres de la SIS restèrent jusqu'à la fin de cette poignante cérémonie. Ils jetèrent même une rose sur le cercueil descendu dans le caveau, ce qui fut apprécié par les policiers du commissariat qui

connaissaient ces drôles d'enquêteurs du dernier étage, sans réellement comprendre quel était leur rôle.

— Alors ? demanda Martin à Zoé en s'installant dans la voiture.

— Difficile à dire, dans des conditions comme celles-ci, mais c'est vrai que c'est troublant.

— Il va falloir marcher sur des œufs, renchérit Lionel qui avait pris le volant.

Assise à l'arrière, Magali acquiesça en silence.

19

— Entrez ! grommela le commissaire Sierra lorsqu'on frappa à sa porte.

Un dossier noir sous le bras Martin pénétra le premier, suivi de Magali.

— Ah ! Bonjour Montana. Je vous ai aperçu hier vous et votre équipe au cimetière. C'est sympa.

Martin se contenta d'un petit signe « C'est normal ».

— Que puis-je pour vous ? Vous voulez un bureau supplémentaire pour cette jeune personne ? demanda le commissaire en désignant Magali d'un cou de menton. Im-po-ssible. Nous sommes déjà surbookés.

— Ce n'est pas tout à fait ça commissaire. C'est au sujet de l'affaire Desprez. Vous avez du nouveau ?

— J'avoue qu'en ce moment… fit Sierra, gêné.

— Hmm-hmm ! J'ai bien peur que ce j'ai à vous dire ne vous déplaise.

Magali vit le commissaire blêmir.

— Dites toujours.

Avec le maximum de tacts dont ils étaient capables, Martin et Magali assénèrent les preuves contre le Brigadier Desprez. Sierra consulta les photos de l'autopsie qu'il connaissait déjà et les quelques clichés pris au cimetière par le gendarme Masson qui avait assisté de loin à la scène. Penché au-dessus du bureau, Martin insistait sur certains gros plans du visage du suspect et sur sa main bandée.

Sierra s'essuya le front avec un mouchoir à gros carreaux. Sa voix trembla lorsqu'il s'insurgea.

— Qu'est-ce que ça prouve ? Si on avait assassiné votre femme enceinte, vous n'auriez pas pété les plombs vous aussi ?

Meurtri, Martin se laissa retomber sur sa chaise. Un instant choquée

Magali prit la parole.

— Nous savons tous que Desprez est un bon flic. Bien sûr, ça va être compliqué, mais vous savez qu'il y a déjà eu des précédents. C'est un violent !

Le mouchoir de Sierra devenait à tordre.

— Et comment vous avez su ça, d'abord ? C'est comme l'affaire du musée Granet. Il parait que vous avez été prévenu avant tout le monde ! Vous êtes médium ou quoi ? scanda-t-il en fixant le juge Montana.

— Si j'étais médium comme vous dites, cela me permettrait sans doute de résoudre toutes les affaires tordues qui aboutissent sur mon bureau. Hélas, ce n'est pas le cas.

— Putain ! beugla Sierra.

Le juge comprit son embarras. Il se doutait qu'il y aurait une levée de boucliers des syndicats et que sans preuves matérielles ni témoignages, la tâche du commissaire n'allait pas être simple. La seule version des faits venait de la bouche même de la victime, alors qu'elle se trouvait dans ce couloir de la mort en compagnie de Joseph. Elle lui avait confié que son mari l'avait frappée plus violemment que d'habitude. Difficile de trouver plus crédible, mais impossible à produire comme preuve lors d'un jugement.

— Écoutez commissaire ! La façon dont nous avons obtenu cette information n'est pas importante. Je n'ai pas sorti cette affaire de mon chapeau. Là encore, nous avons été prévenus par un proche de la victime qui ne peut malheureusement pas témoigner. Nous travaillons sur cette enquête pour rassembler les éléments et ce dont nous sommes certains à présent, c'est que Desprez frappait régulièrement son épouse. Il lui reprochait beaucoup de choses, notamment de ne pouvoir lui donner d'enfant. Quand elle lui a dit qu'elle était enceinte, il ne l'a pas crue, car elle l'avait prétendue plusieurs fois, sans qu'elle mène sa grossesse à terme. Ce soir-là, il l'a battue comme plâtre, et vous connaissez la suite mieux que moi.

— Vous êtes certain que votre témoin ne peut pas me mettre ça par écrit ? Je lui garantis qu'il restera anonyme.

Martin lança une œillade à Magali. Elle nia imperceptiblement de la tête.

— Hélas !

— Hé bé, ça va être un beau merdier !

— Peut-être pouvons-nous vous aider ? proposa Magali.

*

Desprez avait pris quelques jours de congé pour, disait-il, supporter ce terrible deuil.

Lorsque deux véhicules de police se garèrent devant chez lui, il regarda discrètement en soulevant le rideau de la cuisine. Sans doute des collègues patrouillant dans le secteur qui venaient le réconforter, il avait d'ailleurs reconnu l'un d'eux dans le premier véhicule. Il saliva à l'idée de prendre un pot avec ses copains. Il était un peu tôt pour boire l'apéro, mais une bière l'aiderait à apaiser cette terrible soif. La cuite qu'il avait prise la veille lui vrillait encore les méninges et lui séchait le gosier.

— Salut les amis ! fit-il en ouvrant la porte.

Il fut étonné de voir le commissaire divisionnaire Sierra avec son adjoint. Il tendit le cou pour apercevoir ses collègues, mais ils étaient restés dans leur voiture, devant l'entrée de la petite cour. Desprez connaissait de vue les deux jeunes femmes se tenant sagement derrière son patron. La première avec ses petites lunettes rondes travaillait au dernier étage du commissariat. Il l'avait rencontrée plusieurs fois, lorsqu'elle se déplaçait avec une béquille. Desprez trouvait Zoé austère. Il connaissait moins Magali, cette jolie jeune fille, mais il lui était arrivé de se retourner sur son passage avec un œil salace et un sourire goguenard.

— Bonjour Desprez ! Nous pouvons vous parler ?

— Heu… oui ! répondit le brigadier, l'haleine fétide. Entrez. Ne faites pas attention au ménage. En ce moment...

Il s'effaça pour laisser entrer le quatuor et sentit tout de suite que ce n'était pas une simple visite de courtoisie.

Zoé ne le quittait pas des yeux et voyait l'angoisse monter en lui. Ne sachant que faire de ses mains, il rangea maladroitement quelques bouteilles vides et une paire de chaussettes sales qui trainaient sur le sol. Desprez n'était pas très fier d'offrir un tel spectacle de sa déchéance. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et sa maison empestait autant que lui.

— Je vous offre un café ? demanda-t-il, décontenancé.

Sierra lorgna la cafetière crasseuse et déclina la proposition.

De plus en plus fébrile il ouvrit le frigo et se servit une bière.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Sierra s'épongea le front.

— Ce que j'ai à vous dire est grave, Desprez.

Le flic déchu but d'une traite la moitié de la bouteille et se laissa tomber sur le canapé. Si l'alcool et le stress de son travail l'avaient conduit à être aussi vil que ceux qu'il appréhendait parfois, ce n'était pas qu'un sinistre idiot. Il connaissait parfaitement les rouages d'une enquête et si son patron avait tardé pour intervenir, c'est qu'il avait minutieusement accumulé les preuves contre lui.

Magali fit un petit signe au commissaire pour lui demander l'autorisation d'intervenir. Sierra lui accorda en silence.

— Monsieur Desprez, je ne vous connaissais pas, mais j'ai appris bien des choses sur vous depuis la mort de votre femme.

— C'est pas moi ! répondit-il tout à trac. Elle était allongée sur… quand…

Zoé comprit que la gêne de Desprez était révélatrice. Elle fit signe à Magali de continuer.

— Vous n'avez pas cru votre femme, quand elle vous a dit qu'elle était enceinte.

Le regard rivé au sol, ses doigts se crispant sur sa bouteille, il secoua la tête.

— Pourtant, vous le savez maintenant, elle aurait pu vous donner cet enfant que vous souhaitiez tant. Cathy ne méritait pas ça, Monsieur Desprez, c'était une brave fille !

Ses yeux s'embuèrent en fixant cette jeune femme, plus jolie, mais aussi plus intimidante que la sienne. Elle le troublait par sa franchise et la douceur de sa voix.

Sierra s'apprêtait à intervenir pour lui dire qu'il avait menti sur le déroulement des faits ; que des témoins l'avaient vu sortir de chez lui très excité et revenir une heure après en prétendant que son épouse avait été agressée par des inconnus. Mais il fut surpris d'entendre :

— Si vous saviez, comme je l'aimais quand on s'est marié. Et puis la vie… enfin…

Il secoua la tête

— Je ne voulais pas la tuer ! c'est…

Comment prétendre que c'était un accident, alors que tout démontrait le contraire ?

Ils écoutèrent en silence les confidences de cet homme que rien ne prédestinait à devenir ce monstre.

Une demi-heure plus tard, l'adjoint du commissaire ouvrit la porte pour appeler les agents restés à l'extérieur.

Avant de remonter à l'arrière de la deuxième voiture, celle du commissaire Sierra, Magali se détourna pour appeler son père. Zoé qui était déjà assise la regarda, l'air soupçonneux. Comme il faisait chaud, elle ouvrit sa vitre, mais ne comprit pas à qui elle s'adressait.

— Hélas ! Tu avais encore raison. Desprez a tout avoué.

— Les pauvres. Comment en sont-ils arrivés là ?

— À ce soir.

20

Assis sur une roche blanche, Magali et Martin contemplaient en silence le paysage grandiose. Ils s'étaient éloignés d'une vingtaine de mètres de la croix du Garlaban et de la table d'orientation où une foule de promeneurs caquetait joyeusement se moquant bien de la sérénité du lieu.

— Je suppose que votre père vous a souvent emmenée ici.

— Pas que je me souvienne.

Elle médita un instant, sur son enfance, se demandant même pourquoi elle avait toujours adoré ce père si absent.

Joseph passait plus de temps à remettre les Marseillais dans le droit chemin, qu'avec sa famille. Pourtant, chaque fois qu'il rentrait, c'était un moment de fête pour elle. Il se montrait toujours très affectueux et attentif à ses petits problèmes. Elle se souvint que très jeune, elle faisait tout pour ne pas s'endormir avant qu'il rentre. Elle n'y parvenait pas toujours, car il revenait parfois très tard, mais il n'oubliait jamais de passer la voir pour l'embrasser. Alors elle lui racontait ses petits secrets, parfois très futiles, et lui faisant semblant de lui confier ce qu'il avait fait d'extraordinaire dans sa journée. Elle se rendit compte plus tard que ce devait être aux antipodes de la vérité, car Jo restait très secret sur son travail. Mais cela avait marqué la fraicheur de son esprit et aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'avait jamais voulu faire autre chose que suivre les pas de son père.

— Je crois que Jo n'était pas un grand marcheur, dit-elle au bout de sa réflexion.

Il lui montra tous les hauts sommets de la Provence ; Sainte-Victoire, le massif de l'étoile, celui de la Sainte-Baume et bien sûr toutes les collines chères à Marcel Pagnol.

— Regardez le rapace là-haut, on dirait qu'il nous observe.

— Où ça ? fit Magali qui ne cherchait pas dans la bonne direction.

Il prit sa tête à deux mains et la tourna doucement vers le pic de

Bertagne. Ses longs cheveux bruns fouettés par le vent s'accrochèrent un instant à sa chevalière.

— Aie !

Elle lui prit la main et se décrocha. Quand elle fut libérée, il serra les doigts pour la garder encore un peu. Une douce chaleur inonda tout son être et elle posa sa tête sur son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en désignant l'oiseau du doigt.

— Un faucon crécerelle. Je pense que c'est une femelle.

Elle se redressa en souriant, ce qu'il regretta.

— Comment vous voyez ça ?

— Comme pour la majorité des rapaces, c'est la femelle la plus grande. Regardez son envergure, elle doit faire pas loin de 80 cm. Le mâle est beaucoup plus ramassé.

Magali sourit. Elle avait craint un instant qu'il sorte un argument plus humoristique ou plus osé, mais Martin était bien trop pudique pour cela.

— Vous en connaissez des choses, Monsieur le Juge. Vous êtes un spécialiste de la faune provençale.

— J'ai vécu toute mon enfance en Camargue et je me suis toujours intéressé aux oiseaux de passage, mais aussi à ceux qui restent. Ce sont ceux que je préfère.

Elle appréciait la métaphore, lorsque son cellulaire lui annonça l'arrivée d'un SMS.

— C'est mon père. Il demande si nous serons là pour déjeuner.

— Je ne voudrais pas abuser, et puis…

Magali sentit qu'il allait refuser pour préserver son indépendance et ne pas prêter le flanc à la critique. Marseille avait beau être une grande ville, comme dans un village, les rumeurs allaient bon train.

— Il a reçu sa nouvelle cuisine adaptée à son fauteuil roulant et il a vraiment envie de vous montrer ses talents culinaires. Et… je crois qu'il a des choses à vous dire.

Soudainement pressés, ils redescendirent à petites foulées vers le parking où ils s'étaient retrouvés le matin même.

La veille, au cours du débriefing, Martin avait félicité Zoé et Magali pour leur implication dans cette enquête. L'arrestation d'un collègue n'avait rien de jubilatoire, mais après tout, c'était un meurtrier presque comme les autres. À l'issue de cette réunion, ils avaient convenu discrètement de se

revoir le lendemain pour une marche dans les collines, rien qu'eux deux.

— Je vois que votre père se sert à nouveau de son téléphone, on dirait qu'il va mieux.

— Je ne sais pas s'il acceptera un jour cette situation, mais c'est vrai que moralement, il a repris le dessus.

— Et il a refait… ce petit voyage ?

Si Montana était resté incrédule quelque temps, il devait bien admettre que le témoignage des rencontres de Joseph était troublant.

— Justement ! répondit Magali en reprenant le volant de sa voiture, c'est de ça qu'il aimerait vous parler.

Il était plus de midi lorsque la vieille Pauline les accueillit sur le pas de la porte.

— Je t'attendais, dit-elle à sa petite nièce, ton père m'a invitée.

Elle salua Martin d'un air aussi malicieux qu'inquisiteur.

— Je suppose que c'est Monsieur Montana dont tu nous parles tant.

Magali la fustigea du regard en rougissant.

Joseph s'affairait avec bonheur devant sa nouvelle plaque de cuisson adaptée à sa hauteur. Lui qui auparavant était un partisan inconditionnel du four micro-onde et du vite fait, s'était trouvé une nouvelle passion. En quelques semaines, il était devenu un virtuose de la cuisine provençale et d'ailleurs.

La chaine Hi-fi diffusait une douce musique de jazz manouche. Martin huma l'air en entrant et apprécia le solo de guitare. Il aimait cette douce ambiance. Cela le changeait de son appartement, volontairement austère, sous les toits de la rue Paradis.

— Bonjour Martin, fit Joseph en faisant volte-face avec son fauteuil.

Le juge Montana le salua et pour la première fois, l'appela Jo. D'un commun accord, les deux hommes s'isolèrent sur la terrasse.

— Alors c'était bien cette balade dans nos collines ?

— Pas mal ! Magali m'a dit que vous aviez des choses à me dire.

Joseph se tourna vers le grand pin sylvestre, l'air pensif.

— On est bien ici, quand même.

Martin soupira, se retenant de lui rappeler ce qu'il lui avait dit lors de leur première rencontre. Lui non plus n'était pas venu uniquement pour parler de sa terrasse et de la belle vue. Jo se rendit compte du malaise, mais

il cherchait ses mots.

— Savez-vous quelle était l'arme utilisée par ce tueur ?

Montana ne s'attendait pas à une telle question, mais il comprit qu'il parlait de l'assassin de sa femme.

— Heu !… Je n'ai rien trouvé là-dessus. Je sais qu'elle devait être munie d'un silencieux, quand il a tiré sur elle. Par contre, il n'en avait pas lorsqu'il a tenté de vous tuer. Les témoins sont formels. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Joseph se retourna.

— Vous savez, j'ai bien évolué depuis notre dernière rencontre. Même si mes voyages hypnotiques sont parfois frustrants, il y a des choses que je maitrise à présent beaucoup mieux.

Montana ne voulut pas l'interrompre.

— Je ne vois pas encore le visage de l'homme qui a tiré, mais je revois très bien sa main quand j'ai voulu le désarmer. Cela m'avait choqué, car j'avais déjà saisi chez un voyou d'ici, un pistolet identique. C'est un Walther P99 Umarex, calibre 9mm PAK. C'est vrai qu'il n'avait pas de silencieux, mais on peut en adapter un dessus.

— Est-ce qu'à votre connaissance, c'est une arme assez fréquente ?

— Je ne suis pas un spécialiste en la matière, mais je ne crois pas. J'espère que ce détail fera avancer votre enquête. Et ça au moins, je peux témoigner sans problème.

Magali s'approcha d'eux doucement.

— Si vous voulez, le déjeuner est prêt.

Tandis que Pauline les rejoignait à petits pas, Martin demanda discrètement s'ils pouvaient continuer leur conversation.

— Je lui ai déjà parlé de cette EMI, cela ne l'a pas choquée, mais elle ignore que je fais encore quelques voyages interdits. Je crois qu'elle ne comprendrait pas cela.

Ils décidèrent donc de rester suffisamment imprécis dans leur propos.

— Magali m'a parlé de votre enquête sur la mort de cet agent immobilier, dit Joseph. Il parait que c'était un adepte de la flûte traversière lui aussi. C'est ce qui a mis la puce à l'oreille à ma fille et dans le fond, c'est un peu grâce à lui si je suis revenu. Sans ce détail, elle n'aurait sans doute pas pensé à me faire écouter cette musique. Et… où en êtes-vous dans vos investigations ?

— Je crois malheureusement qu'on va rendre ce dossier en l'état, on n'a

rien trouvé de plus.

— Pourtant, il me semble que si je pouvais me rendre sur les lieux, cela m'aiderait à comprendre et pourquoi pas, à entrer en contact avec…

— Si longtemps après ? s'étonna Martin. Cela fera quand même deux ans le 21 septembre.

— C'est drôlement bon ! fit Pauline en se resservant de ce plat asiatique qu'elle avait pourtant regardé avec méfiance.

— C'est sans doute aussi difficile à croire que le reste, poursuivit Joseph, mais il me semble que l'espace-temps n'est pas le même de l'autre côté.

— Tu es sûr que ce n'est pas dangereux ? s'inquiéta Magali.

— Bof, qu'est-ce que je risque ?

— De ne pas revenir, rien de plus ! répondit Pauline sans lever le nez de son assiette.

Ils se regardèrent tous les trois, à la fois stupéfaits et amusés.

— Tu me prends vraiment pour une vieille sénile ! Quand je suis venue te voir jeudi dernier, tu écoutais ta musique et tu parlais à quelqu'un.

Elle leva enfin les yeux et fixa son neveu.

— J'ai bien vu que tu étais retourné là-bas. Tu t'adressais à cet homme que tu appelles le passeur. Tiens ! J'aimerais bien savoir à quoi il ressemble celui-là.

Magali réalisa le danger de ne pas avoir mis Pauline dans la confidence. Si elle l'avait réveillé en sursaut, il aurait pu faire un malaise fatal. Elle l'avait compris maintenant, il fallait absolument que Jo revienne à son rythme. Heureusement, Pauline avait eu la sagesse de ne pas intervenir. Néanmoins, la réflexion de sa grand-tante suscita sa curiosité.

— C'est vrai Jo ! À quoi ressemble ce mystérieux personnage ? demanda-t-elle à son père.

Joseph ne s'était jamais réellement posé ce genre de question. Cet homme était là pour accueillir un mourant et c'est tout. Seuls son visage impassible et son sourire énigmatique lui permettaient de ne pas se tromper.

— J'aurai du mal à le décrire fidèlement. Il me semble qu'il a de longs cheveux gris, souvent attachés en catogan. À la réflexion ce visage ne m'est pas totalement inconnu, mais sans plus. Quant à sa tenue vestimentaire, il me semble qu'il porte une chemise blanche un peu bouffante avec un col Mao. Enfin, je crois.

Il fit des efforts, mais ne put donner qu'une image très imprécise,

comme celle d'un rêve.

Pauline, que rien ne semblait plus surprendre dans ce monde, s'était arrêtée de manger, comme si elle essayait de visualiser une quelconque image.

D'un naturel très pondéré, Martin gardait à l'esprit la proposition de Joseph. Il devint subitement très impatient et enthousiaste de tenter l'expérience. Toutefois, si grâce à Joseph, cette enquête inextricable aboutissait, il se demandait comment il allait faire avaler cette nouvelle histoire de témoin anonyme. Plus inquiète, Magali se résigna au stratagème que les deux hommes venaient subitement d'élaborer, à la seule condition d'être aux côtés de son père pendant qu'il tenterait cet incroyable voyage dans l'espace-temps.

Pauline qui venait d'entendre les descriptions de son neveu fit une moue déçue de la description.

— Avec ça… ! Je risque pas de le reconnaitre quand je le croiserai. Mais… toi qui as un bon coup de crayon, pourquoi tu ne le dessines pas ?

Magali lui apporta un bloc-notes, un crayon de papier et une gomme.

— Voilà ! fit Joseph après quelques minutes de silence monacal. Je ne suis pas trop sûr, mais je crois que c'est un peu près ça.

Pauline écarquilla les yeux, ses lèvres tremblèrent.

— Il… il ressemble vraiment à ça ?

— Je crois. Pourquoi ?

— Mon Dieu ! dit murmura Pauline en se signant.

21

Joseph guida son nouveau fauteuil motorisé vers la rampe d'accès du Renault Trafic. Par sécurité, Magali restait derrière, mais il tenait à cette autonomie. Le moteur électrique l'aida à monter sans difficulté à l'arrière du véhicule.

Il ne lui avait fallu que peu de temps pour vendre sa voiture sur internet et acquérir ce fourgon aménagé à son handicap. S'il ne se sentait pas encore capable de le conduire, sa fille se débrouillait très bien et les premières balades dans Marseille et sur la côte lui avaient redonné le moral.

Après s'être sanglé, il regarda par la vitre teintée.

Prenant conscience du danger, Martin l'avait appelé la veille pour lui dire qu'il n'était pas obligé de le faire et que si ça n'était pas concluant, ce n'était pas grave.

Pourtant, Joseph avait senti dans sa voix qu'il fondait autant d'espoir que lui.

Magali connaissait bien ce quartier historique de Fréjus. Lorsqu'elle avait eu en charge cette enquête, elle avait tenu à se rendre sur les lieux afin de mieux visualiser la scène. Même si les dossiers techniques étaient suffisamment précis, elle faisait toujours ainsi pour mieux comprendre les récits et les témoignages. La largeur du fourgon l'obligea à se garer à cheval sur le trottoir de la petite ruelle. Elle passa entre les sièges pour rejoindre son père.

— Tu es sûr que ça va aller ?

Joseph qui avait, lui aussi, étudié le plan et les photographies regarda l'immeuble et le parking pour s'imprégner de la scène de crime.

Rien ne semblait avoir changé depuis les faits.

Joseph relut une dernière fois la date du crime, 21 septembre. Il regarda sa montre.

— Dans quinze minutes, ça fera exactement deux ans.

— Je ne t'ai jamais vu aussi ponctuel, tenta Magali pour cacher son stress.

— C'est vrai. Aide-moi s'il te plait et refais-moi un rapide topo.

Elle l'aida à s'allonger sur la banquette. Il parvint à se détendre et ferma les yeux. Bien qu'elle connaisse le dossier par cœur, elle reprit la synthèse.

— Le 14 septembre, Daniel Gerdil est venu visiter cet immeuble qu'il projetait de racheter et de rénover. Vers 10 h 30, un témoin se souvient l'avoir vu garer son véhicule et descendre. Vers 10 h 40, un des habitants de l'immeuble prétend avoir entendu un léger claquement, comme un pétard. Les auditions de témoins démontrent qu'une femme est sortie quelques minutes avant les faits avec une enfant. Elle n'a vu personne, mais sa fille prétend avoir vu un homme étrange. On n'a aucun signalement, mais ça pourrait être notre tueur.

— Quelle heure est-il ? demanda Joseph.

— 10 h 27.

Joseph respira calmement. À présent, il maitrisait mieux ces moments-là. Il savait que le stress et l'angoisse de l'inconnu devaient s'éloigner avant d'autoriser Mozart à pénétrer dans son subconscient. Sur un signal convenu de la main, Magali appuya sur le bouton « Play » du lecteur de CD.

22

Avec une facilité qui le déconcertait toujours, Joseph avançait sur le petit parking privé. Tandis qu'il observait autour de lui, une femme accompagnée d'une enfant âgée de quatre ou cinq ans, poussa la porte de l'immeuble. L'air soucieux, elle passa devant lui sans un regard, mais la petite lâcha la main de sa mère et s'arrêta, le fixant avec de grands yeux tristes et incrédules. Son visage était d'une pâleur terrifiante et sa peau diaphane laissait apparaître le bleu de ses veines

— Tu… tu me vois ? balbutia Joseph.

La petite acquiesça de la tête.

— Un peu !

L'enfant le toisa et regarda ses jambes.

— Maman, tu as vu le monsieur, on dirait qu'il vole !

La femme prit sa fille dans ses bras en observant dans la même direction qu'elle, mais elle ne vit que la cour déserte.

— Allez, viens Chloé, on va être en retard.

L'enfant lui jeta un dernier regard et lui fit un petit signe en souriant. Joseph était surpris. C'était la première fois qu'il rencontrait un être vivant capable de voir son spectre. Il baissa la tête et vit que Chloé avait raison. Ses pieds ne touchaient pas le sol, un peu comme s'ils flottaient à quelques centimètres de l'asphalte.

— La vie est parfois cruelle, hein ?

Cette voix sans son qui s'insinuait dans son esprit, ce ne pouvait être que lui. Il se retourna.

— Ah Pierre ! Comme je suis content. Je n'étais pas sûr de vous retrouver là.

L'homme aux cheveux longs le salua d'un hochement de tête.

— Pourquoi dites-vous que la vie est cruelle ?

— La petite avait une leucémie foudroyante.

— Avait ! Elle est donc guérie ?

Avec cet éternel sourire insondable Pierre, lui transmettait ses pensées sans bouger les lèvres.

— Elle est morte il y aura deux ans le mois prochain, enfin dans votre espace-temps.

Bien qu'il l'espérait vraiment, Joseph n'en revenait pas. Il avait réussi à se transposer dans le passé, au moment le plus crucial.

— Mais alors, si Chloé ne va mourir que dans un mois, vous êtes là pour… ?

*

Magali ne perdait pas une miette du monologue de Joseph. Elle ressentait un mélange de sentiments très perturbant. L'inquiétude était aussi palpitante que la curiosité et le bonheur d'être près de son père dans un moment aussi intense. Pour être certaine de ne rien oublier ou de mal interpréter, elle avait posé le caméscope et filmait cette scène surréaliste.

*

— Joseph, tu sais que tu prends des risques à venir ainsi. Seuls les mourants y sont admis et encore, ils ne voyagent pas dans le couloir du temps.

— J'ai beaucoup lu sur ce sujet, répondit Joseph. Je sais que des milliers de gens ont déjà vécu une expérience comme celle-ci.

— C'est vrai, mais je crois bien que tu es le seul à revenir ainsi.

— Finalement, vous êtes aussi curieux que moi. Cette petite n'est pas encore morte et vous êtes assez loin de votre tunnel. Je vous manquais, c'est ça ?

Le passeur en fut franchement amusé. Ce sourire n'avait rien à voir avec cette attitude mystérieuse et détachée qu'il affichait volontairement. Joseph crut y déceler quelque chose de familier, un air de déjà vu, mais où ? Soudain, une Mercédès se gara dans la ruelle. Un homme élégamment vêtu en descendit. Il s'arrêta pour consulter son dossier et leva la tête pour contempler l'immeuble de trois étages.

Jo s'approcha pour mieux observer ses traits. Il revit la photo du dossier Gerdil.

C'était lui.

— Joseph, tu sais que tu ne peux intervenir ! fit Pierre.

— J'ai déjà eu l'occasion de m'en rendre compte. Je sais parfaitement que je ne peux pas changer l'histoire, mais je veux savoir qui est l'assassin de ce pauvre bougre.

L'attention du promoteur immobilier fut attirée par un bruit de pas féminin. Il se retourna vers une superbe femme, coiffée d'un chapeau lui dissimulant le haut du visage. D'une démarche devenue subitement incertaine, elle s'approcha tout près de lui.

— Suzie ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devrais pas être… ?

Joseph la vit plonger la main dans la poche de son tailleur. Elle regarda autour d'elle pour vérifier qu'ils étaient bien seuls, à l'abri des regards indiscrets.

— Je suis désolée, mon chéri.

*

Comme s'il craignait d'être entendu par les protagonistes, Joseph baissa la voix et Magali dut approcher son oreille pour mieux entendre.

— Mais qui est cette Suzie ? murmura-t-il.

Elle consulta ses notes.

— Bon sang, mais ça ne peut pas être elle.

Soudain, on tambourina contre le fourgon Renault.

— S'il vous plait ! Il y a quelqu'un ? tonna une voix forte.

Magali se précipita vers la portière du conducteur et vit un agent de police municipale rédigeant une contravention. Inquiète, elle se retourna vers son père et ouvrit la vitre.

— Vous êtes en stationnement gênant, M'dame ! Vous ne pouvez pas rester là !

Elle sortit sa carte d'officier de police et lui intima le silence.

— Cassez-vous bon Dieu ! On est en planque !

L'information mit quelques secondes à monter aux neurones de l'agent.

— Désolé, je ne pouvais pas savoir.

Elle referma la vitre et se précipita à l'arrière. La respiration saccadée de Joseph était éloquente. La musique venait de cesser et ce retour précipité dans son enveloppe charnelle provoquait en lui un malaise qui risquait de lui être fatal. Elle remit Mozart, mais rien n'y faisait, le charme était rompu.

*

Tel un ballon de baudruche ne pouvant monter plus haut que le plafond

du Trafic, Joseph assistait impuissant à l'agonie de son corps. Cette fois, il comprit que c'était lui, mais là non plus, il ne pouvait intervenir. La porte du temps s'étant refermée, il constata que Daniel Gerdil et sa meurtrière avaient disparu. Il chercha Pierre du regard et aperçut une silhouette s'éloigner dans le long couloir noir. Ce catogan battant sur une chemise blanche, ce ne pouvait être que lui. La lumière vive au fond du tunnel qu'il avait vue si souvent ne lui était jamais parue aussi attirante.

— Pierre ! Attendez !

Le passeur s'arrêta un instant et regarda dans sa direction. Puis, d'un pas lent, il reprit sa route.

— Pierre !

— Chut ! Ça va aller Jo. Calme-toi ! Respire, respire.

Magali lui massait la poitrine pour l'aider à souffler. Elle posa son oreille sur son cœur.

— Je t'en pris Jo ! Ne pars pas.

Elle vit à travers le pare-brise, l'agent qui prenait le large, son carnet de contravention à la main.

— Hé, vous ! fit-elle en ouvrant la porte coulissante.

L'homme se retourna en sursaut, pensant qu'il allait encore se faire enguirlander.

— Il y a un toubib dans le coin ?

— Heu… oui ! À l'angle de la rue en haut. Pourquoi ?

— Allez le chercher, vite. Mon… collègue fait un arrêt cardiaque. Tout de suite ! hurla Magali.

23

— Ça vous arrive souvent ce genre de palpitations ?

Le docteur rangeait dans sa mallette son stéthoscope et le brassard de prise de tension artérielle. Joseph demanda à sa fille de l'aider à se redresser.

— J'ai peur qu'on vous ait dérangé pour rien, Docteur. Je me sens beaucoup mieux.

— Hum ! Je vais néanmoins vous prescrire un électrocardiogramme et vous irez voir votre médecin traitant. Ce n'est quand même pas tout à fait banal ce qui vous est arrivé.

Magali remercia le docteur d'être intervenu si vite. Il était impossible de lui révéler les vraies raisons de ce malaise.

— Partons d'ici ! dit Joseph en se glissant dans son fauteuil.

— Avant, on va passer par l'hôpital.

— Pas question ! Il faut tirer cette affaire au clair, maintenant !

— Mais…

— Vite, pose-moi des questions !

— Pourquoi ?

— Avant que je n'oublie tout.

Magali roulait à présent sur l'autoroute en direction de Marseille. Elle était à la fois furieuse et soulagée. Certes, son père allait mieux, mais elle lui en voulait d'être aussi buté.

— Tu es vraiment têtu, hein !

— Magali !

— Quoi ?

Il se retint de lui dire qu'il n'y était pour rien et qu'il aurait fallu le protéger de cette intervention.

— N'y pense plus, ce n'est rien.

— Rien ? Tu t'es pas vu. J'ai cru que tu allais mourir.

— Si justement je me suis vu. Mais ce que j'ai vu sur cette place est bien plus important.

— Je t'ai entendu prononcer le nom de Suzie. Mais c'est impossible. Elle était en voyage organisé en Russie. Au moins vingt témoins l'ont confirmé.

— Je suis certain que c'était elle.

— Tu n'as pas vu cet homme qu'une enfant prétend avoir aperçu ?

— C'est sans doute difficile à croire, mais ce doit être moi que cette petite avait vu. Elle m'a parlé, mais elle est morte maintenant.

— Comment le sais-tu ?

— C'est Pierre qui me l'a dit.

Magali soupira en secouant la tête. Elle avait beau avoir une très large ouverture d'esprit, ces choses-là ne pouvaient arriver que dans les séries américaines, jamais dans la vraie vie. Elle eut soudainement un doute. Joseph Bertho avait-il toute sa raison ? Tout ceci n'était-il pas le fruit d'une imagination exubérante, accentuée par ce coma ?

Comprenant que sa fille doutait, il resta un instant prostré.

— Tu crois que je suis fou ? Tu as peut-être raison.

— C'est pas ça, Jo. C'est tellement énorme.

Joseph ferma les yeux, essayant de revoir les images de cet assassinat. Le visage et la silhouette de la criminelle apparurent en flash-back.

— Écoute-moi, Magali. Madame Gerdil portait un blouson marron avec une ceinture à boucle dorée. L'arme était dans sa poche gauche, c'est un pistolet à un coup, de petit calibre.

— Elle serait donc gauchère. As-tu remarqué autre chose ? Un signe particulier, ou je ne sais pas… ?

Il se concentra davantage.

— Pour ses cheveux, c'est assez difficile à dire, elle portait un chapeau beige. Mais elle est blonde ou châtain clair.

Il crispa ses paupières et mit ses mains devant ses yeux pour accentuer le noir

— Voilà, je vois son visage… Oui, c'est ça, elle a un grain de beauté sur la joue droite.

C'était à la fois excitant et incroyable.

— Ont-ils parlé entre eux ?

Cette fois, il revit la scène, sans se forcer.

— Il semblait étonné de la voir ici. Il la croyait vraiment ailleurs et cette

femme lui a dit ; je suis désolée mon chéri. Et puis… elle a posé le canon sur son cœur et… elle a tiré.

— Elle était seule ? demanda Magali, le souffle court.

— Je n'ai vu personne d'autre.

Volontairement mis en mode silencieux, le portable de Magali vibra sur le tableau de bord du fourgon.

— *Tout va bien ?* s'inquiéta Martin.

— On a frôlé la catastrophe, mais ça va mieux. Je vous raconterai plus tard, mais avant tout, j'ai besoin de précisions. Je crois que vous avez déjà rencontré Madame Gerdil. Pouvez-vous me la décrire ?

— Heu… je ne suis pas très physionomiste, mais attendez, je vais demander à Zoé. Elle est inégalable sur ce sujet.

Après quelques secondes de silence pendant lesquelles le juge Montana et Zoé Karl devaient se demander pourquoi Magali s'intéressait tant à cette femme, elle eut enfin la réponse. Suzie Prévost, veuve Gerdil était une très belle femme ; grande, les cheveux très clairs.

— A-t-elle un grain de beauté sur le visage ? demanda Magali.

— Heu… oui en effet, sur la joue droite, précisa Zoé.

— Est-elle droitière ou gauchère ?

— Elle est gauchère.

N'étant pas seul, Martin semblait gêné de poser cette question :

— Hum ! Votre témoin est fiable ? Parce que cette femme a un alibi imbattable.

— Oui ! Il a tout vu et d'après la description, c'est elle. A-t-on vérifié la liste des passagers du vol, vers Moscou ?

Même s'il serait encore compliqué de justifier les raisons de ces soupçons envers l'épouse de la victime, Martin savait que Joseph disait vrai. Avec une vivacité d'esprit et une lucidité déconcertante, il donna des directives d'enquête à Lionel et Zoé, ainsi qu'aux deux enquêteurs qui les secondaient. Bien qu'il n'y ait plus d'urgence, il fallait néanmoins ne plus perdre une seconde.

— Prenez soin de votre… témoin, avait-il conclu avant de raccrocher.

Son angoisse ne parvenait pas à se dissiper totalement, mais tout en roulant vers Aubagne, Magali ne pouvait s'empêcher de sourire. Elle en était persuadée maintenant, cette enquête ne serait pas classée sans suite.

*

En apercevant le fourgon faire marche arrière devant la maison de son neveu, Pauline sortit de chez elle. Si elle avait feint de rester discrète, lors de la mise en place du stratagème, elle n'en avait pas perdu une miette. Joseph et Magali qui connaissaient sa curiosité, sourirent en la voyant s'approcher doucement.

— Alors cette balade à Fréjus t'a fait du bien ? - Elle observa leur mine déconfite - Oh vous n'avez pas l'air bien tous les deux.

Magali referma les portières du fourgon.

— Je vais nous faire un thé. Tu en veux, Pauline ?

Joseph regarde les gros nuages noirs.

— Hmm ! Vent d'Est ! Il va pleuvoir cette nuit, ça va faire du bien.

Le dos voûté, la vieille femme pressa le pas pour lui ouvrir la porte menant à la terrasse. Joseph s'amusa un instant du visage contrarié de sa tante.

— Alors ? bougonna-t-elle.

— Alors quoi ?

— Bah ! Tu l'as vu, ou pas ?

— Qui ça ? Pierre !

— Comment ça Pierre ? Pourquoi tu l'appelles comme ça ? Il ressemble à Saint-Pierre ?

— Pauline ! Tu sais bien que je ne crois pas à toutes ces balivernes !

Magali les rejoignit avec le plateau de thé. Elle vit sa grand-tante s'éloigner en psalmodiant :

— C'est pas Dieu possible !

— Bah ! Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Va savoir ! Je lui ai dit que j'avais vu Pierre, c'est tout.

Magali s'étonna elle aussi qu'il l'appelle ainsi.

Il avoua ne pas savoir pourquoi il lui avait attribué ce prénom qui semblait lui convenir. Sa fille lui suggéra qu'il ressemblait probablement à Saint-Pierre portant un trousseau de clés, mais Joseph prétendit qu'il avait plutôt l'apparence de quelqu'un de notre civilisation.

24

Assis sur le bord de son bureau, Martin Montana hésita un instant avant de poursuivre.

— Ce que j'ai à vous dire risque de vous déstabiliser et bousculer tous vos repères pour le restant de vos jours.

Après mûre réflexion, il avait pris la décision de tout révéler à Zoé et Lionel. Il leur devait cette vérité, trop lourde à porter.

Ses deux collaborateurs avaient vécu avec lui la création chaotique et la montée en puissance de la Section des Investigations Spéciales provençale et il avait besoin de toute leur confiance. Ils étaient l'âme de cette structure qui devait encore faire ses preuves. Lorsque Martin leur avait demandé de promettre solennellement de ne rien révéler de ce qu'ils allaient entendre ce matin, Zoé s'était insurgée, affirmant qu'ils étaient déjà assermentés.

— Je sais, leur avait-il dit avant de poursuivre, mais ce que vous allez entendre n'a absolument rien à voir avec votre métier. Vous n'allez probablement pas me croire et vous allez exiger des preuves.

À la fois inquiets et pressés de savoir quelles étaient ces révélations, Zoé et Lionel avaient juré de faire bloc et de soutenir leur patron, quitte à mentir, comme il le faisait lui-même depuis plusieurs semaines.

— Pourquoi Magali n'est-elle pas là ? Cela ne la concerne pas ? s'inquiéta Lionel.

Le juge regarda par la fenêtre en silence, puis fit volte-face.

— Au contraire, elle l'est au premier degré, elle nous rejoindra tout à l'heure. Vous vous souvenez de l'affaire du musée Granet à Aix-en-Provence et plus récemment de la mort de Cathy Desprez ?

Assis sagement sur leur siège, ils acquiescèrent tous deux en silence.

— Avant cela, mais vous n'êtes sans doute pas au courant, il y avait eu une affaire d'inceste suivi du meurtre d'une jeune fille à Paris.

Ils confirmèrent qu'ils ne connaissaient pas cette histoire.

— J'ai dû prétendre que j'avais été informé par une personne souhaitant rester anonyme. Vous serez maintenant obligés de faire comme moi, car c'est effectivement un témoin d'un genre particulier.

Montana avait pourtant ressassé une bonne partie de la nuit, la manière dont il allait leur avouer l'incroyable vérité, mais les mots ne venaient pas comme il les avait imaginés. Il savait que Zoé analysait et interprétait chacun de ses faits et gestes et cela le perturbait. Lorsqu'il entendit la porte de l'ascenseur s'ouvrir à l'étage et le petit bruit caractéristique du moteur électrique d'un fauteuil roulant, il changea de stratégie. Il ouvrit la porte de son bureau et fit entrer Magali et son père.

— Je vous présente Joseph Bertho !

Zoé et Lionel se levèrent en même temps pour le saluer. Ils sentirent que la clé du mystère ne pouvait venir que de cet homme désormais handicapé à vie.

Avant d'en arriver à ces confidences, Martin et les Bertho père et fille avaient eu une longue discussion, assez animée, dans la maison au pied du Garlaban.

Pour Magali, il n'était plus question que son père prenne le moindre risque. Ce dernier voyage hors du temps et de son corps dont elle avait été témoin avait failli lui être fatal. Joseph lui ayant reproché à demi-mot qu'ils auraient dû le protéger mieux que ça, elle en culpabilisait davantage.

— Si j'ai bien compris, avait dit le patron de la SIS-2, on doit tout faire pour que Joseph sorte doucement de ce coma volontaire. On peut trouver une solution à ça.

— Inutile ! Cela ne se reproduira plus, lui avait répondu Magali.

— Comment en être certain ? demanda Montana.

Elle regarda son père avec désarroi.

— Tu ne le feras plus, hein Jo ? Promets-le !

— Je ne promets que les choses que je suis capable de tenir.

Elle comprit alors que Martin avait raison. Il fallait imaginer une parade à cette dérive. Seuls, ils n'y parviendraient pas.

Lionel, qui avait fait de brillantes études de médecine avant d'être attiré par le domaine des enquêtes judiciaires prétendument insolubles, fut le moins surpris. Il connaissait le phénomène des expériences de mort imminente, même si ce qu'il venait d'entendre relevait plus de la science-

fiction. Pourtant, tous les arguments et exemples qu'ils venaient de citer ne pouvaient pas s'inventer.

— C'est dingue ! dit-il dit tout simplement en admirant respectueusement Magali et son père.

Quant à Zoé, elle regardait Joseph avec ce mélange de respect et de compassion. Elle n'avait jamais envisagé une telle énormité et s'était même demandé si elle n'était pas dans un rêve.

Mais non, tout était bien réel.

Elle s'en voulait presque de ne pas avoir décelé dans le comportement de Martin et Magali qu'ils lui cachaient quelque chose d'aussi lourd à porter.

— Voilà ! fit le juge Montana. Vous savez tout. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous entraîner dans cette aventure.

— Moi, je trouve ça génial ! dit Lionel. Ce qui m'ennuie, c'est que Joseph ait pris autant de risques. Il y a pourtant la possibilité d'éviter ça.

Joseph regarda avec amusement ce grand échalas ne sachant que faire de ses longs bras. D'emblée, il lui avait paru sympathique.

— Tu m'intéresses, toi ! Explique.

Le spécialiste en nouvelles technologies et en médecine légale sentit monter l'adrénaline en lui.

— Tout d'abord, sachez que je ne veux pas être témoin de ça, si on ne prend pas le maximum de précautions. Vous l'avez compris, c'est hyper dangereux.

— Ah, tu vois ! réagit Magali.

— Attends, poursuivit Lionel. Le mécanisme d'entrée en transe est pour le moins étrange, mais j'ai cru comprendre que lorsqu'il part dans ce voyage un peu particulier, ton père doit absolument revenir à son rythme. C'est l'évidence même.

Il prit une feuille de papier sur le bureau de Montana et dessina le fourgon.

— Déjà, l'idée du Trafic aménagé est géniale.

— Merci ! dit Joseph.

— Mais on peut améliorer le système.

Magali soupira. Elle espérait le soutien de son collègue pour les convaincre d'arrêter cela, et lui, il voulait apporter des solutions. En quelques coups de crayon, il traça une sorte de caisson autour de la banquette.

— Voilà ! Il faut que ton père soit d'une part isolé au maximum de l'environnement extérieur par des cloisons insonorisées.

— Et d'autre part ? demanda Joseph.

— Si c'est cette musique qui te transcende, il faut que tu l'écoutes avec un très bon casque audio équipé d'un micro pour qu'on puisse enregistrer les moindres paroles. Ça, je peux m'en occuper.

Zoé qui ne voulut pas être en reste apporta sa pierre à l'édifice en ajoutant que cela n'empêcherait pas de monter une garde à l'extérieur du fourgon pour éviter ce qui s'était passé à Fréjus.

Martin fit un clin d'œil complice à Joseph.

— Je vous l'avais dit, ils sont formidables.

Seule Magali n'arrivait pas à se départir de ce visage inquiet. Elle avait eu trop peur.

— Si tu veux, ajouta Lionel, je peux rester près de ton père tout le temps de son coma volontaire. J'aurai avec moi tout ce qu'il faut, au cas où.

— Ah ! Vous voyez ! À vous écouter, c'est sans danger, mais on ne sait jamais.

Joseph prit la main de sa fille dans la sienne.

— Tu as raison ma chérie, on ne sait jamais. Même pour les choses les plus anodines, le risque zéro n'existe pas. Regarde où j'en suis à présent. Mais en sortant, je peux me faire tuer en passant sur un passage piéton bien protégé.

Magali haussa les épaules.

— Tu ne peux pas t'imaginer comme c'est bon de se déplacer sans souffrir, et de ne plus être le cul dans ce maudit fauteuil.

Pour la première fois, sa voix s'étrangla.

— Même si ce n'est qu'une illusion.

Elle s'approcha davantage et prit sa main qu'elle porta à ses lèvres.

— Si tu savais comme j'ai eu peur.

— Je sais ! Je t'ai vue de là-haut. Mais grâce à tes amis, cela ne devrait plus se reproduire. Et puis, il faut absolument que je sache qui m'a tiré dessus.

Martin regarda sa montre. Il était heureux. Finalement, Zoé et Lionel avaient admis l'inadmissible, mais de surcroit, ils s'étaient montrés enthousiastes et coopérants. Il n'en oubliait pas pour autant cette enquête concernant l'assassinat du promoteur immobilier. Joseph se rendit compte qu'il voulait aborder ce sujet.

— Et pour Gerdil, on a du nouveau ? demanda-t-il.

Zoé sortit son carnet de notes qui ne la quittait jamais.

— Vous aviez raison, Suzie Prévost, veuve Gerdil a une sœur jumelle qui lui ressemble énormément. Elle a très bien pu lui prêter son passeport et l'envoyer en voyage en Russie à sa place. Je n'ai pas pu obtenir de photo d'elles. Le mieux serait de les convoquer, toutes les deux.

Joseph fit une moue perplexe.

— Elles vont se parler et mettre au point une défense plausible. Je crois qu'il faudrait intervenir rapidement chez cette femme. Si je vous accompagne, je pourrai vous dire si c'est elle que j'ai vue.

Le sourire revint enfin sur le visage de Magali. Son père retrouvait ses réflexes de vieux flic expérimenté.

— Il faut bluffer, poursuivit Joseph. Trouver un moyen pour qu'elle nous montre son blouson marron. Si elle ne l'a pas jeté, il doit y avoir des résidus de tir dans la poche gauche. Dites-lui qu'un témoin à tout vu et entendu. Avant de le tuer à bout touchant, elle lui a dit ; je suis désolée mon chéri. Ça ne s'oublie pas !

*

Le Renault Trafic se rangea sur le bord du trottoir. En cette saison, il était assez facile de se garer sur cette grande avenue bordée d'immeubles et d'hôtels donnant sur une plage de sable blond.

Lionel descendit le premier. Il ouvrit les portes arrière du fourgon et fit glisser la rampe d'accès. Ils n'étaient que trois pour rendre visite à Madame Gerdil.

Joseph admira le magnifique bâtiment ressemblant à la proue d'un navire de croisière.

Magali consulta le dossier de repérage et leva les yeux.

— Elle habite au dernier étage, où il y a les palmiers et les fleurs rouges.

La veuve éplorée occupait donc un des plus beaux appartements du front de mer.

— Si on a vu juste, dit Joseph, elle aura une moins belle vue par la fenêtre de sa cellule.

Lionel appela Montana par téléphone. Le juge était resté avec Zoé pour interroger dans le même laps de temps la sœur de Suzie Gerdil. Si la ressemblance avec sa jumelle était troublante, quelques détails pouvaient néanmoins les différencier.

— Vous dites qu'elle est droitière et qu'elle n'a pas de grain de beauté sur la joue ?

Martin confirma ce point de détail. Avant d'abattre ses cartes, il attendait que Joseph confirme si la femme qu'il avait vue était bien celle qu'il soupçonnait.

— Nous y sommes dans trente secondes, dit Lionel.

— OK ! Je reste en ligne.

L'ascenseur les déposa en douceur au quatrième étage, dans un hall luxueux. Lorsque la porte s'ouvrit, Joseph sentit cette jouissive angoisse des premiers instants, mais la blonde pulpeuse qui le toisa d'un air condescendant lui parut tout de suite antipathique. Madame veuve Gerdil se demandait qui pouvait bien être cet homme handicapé accompagnant ce couple.

— C'est pourquoi ?

Joseph ferma les yeux. Cette voix, cette allure racée et hautaine, mais surtout cette petite mouche sur la joue droite, c'était bien elle. Il confirma tout simplement d'un signe de tête. Dans la réalité, les faits s'étaient produits deux ans plus tôt, mais lui n'en avait été le témoin qu'une semaine auparavant et il en ressentit un profond dégout.

— Je vous attends en bas ! dit-il en faisant pivoter son fauteuil roulant vers l'ascenseur.

Magali comprit son écœurement. Elle sortit sa carte d'officier de police.

— Nous aimerions entrer pour vous parler, Madame.

— C'est à quel sujet ?

Il avait fallu peu de temps à Magali pour démonter le stratagème des jumelles. Comme le lui avait conseillé son père et telle une joueuse de poker, elle avait bluffé, prétendant que sa sœur avait avoué avoir pris sa place dans ce voyage en Russie. Suzie Gerdil ne comprit jamais comment elle avait été démasquée et qui avait pu savoir qu'elle portait un blouson marron à ceinture dorée lorsqu'elle avait assassiné son mari. Ce ne pouvait être que cet homme en fauteuil roulant qu'elle ne revit jamais.

25

Joseph n'était pas un adepte de la chasse. Il comprenait difficilement qu'on puisse lâcher du gibier dans la nature pour le simple plaisir de le tuer dès le lendemain ou quelques jours plus tard. Pourtant ce matin-là, les coups de feu sporadiques qui résonnaient dans les collines lui firent envier ces hommes qui se promenaient en compagnie de leur chien sous un fin crachin d'automne. Il les imaginait, pestant contre ce mauvais temps qui gâchait leur plaisir, inconscient de leur bonheur simple de pouvoir marcher sous la pluie.

André, un vieux chasseur que Joseph connaissait depuis toujours passa avec son chien sur la route.

— Salut Jo ! Qu'est-ce que tu fous sous la pluie ?

— Bonjour André. Encore en train d'emmerder les petits oiseaux ?

— Penses-tu, je promène mon chien et mon fusil. De toute façon, j'y vois plus rien. Et la Pauline, elle va mieux ?

— C'est pas très brillant ! Elle ne quitte plus son lit.

L'homme leva un bras, fataliste, et poursuivit son chemin.

La fraicheur et l'humidité le firent frissonner. Joseph quitta l'abri du toit où il s'était réfugié près du mur de sa maison pour rentrer au chaud.

C'est vrai que depuis près d'une semaine, sa tante ne se sentait pas très bien et ne quittait pratiquement plus son lit. L'escalier menant à son perron l'empêchait de lui rendre visite. Pourtant, il avait un besoin urgent de l'interroger.

Pourquoi avait-elle eu cette réaction en voyant le portrait du passeur et en apprenant qu'il l'appelait Pierre ?

Jo contempla le dessin au crayon qu'il s'efforçait d'affiner chaque jour. Ce visage, il en était certain à présent, était fidèle à celui de Pierre. Il ne l'avait revu qu'en rêve et se languissait de refaire un petit tour, de l'autre côté du réel, mais il avait une promesse à tenir. Sa fille l'avait menacé de ne

plus rien lui révéler de ses enquêtes, s'il s'aventurait à partir seul dans ce monde. S'il en connaissait à présent le danger, Joseph était certain de pouvoir revoir ces Blacks-Bombers qui lui avaient tiré dessus et assassiné la femme du juge Montana.

On frappa à la porte.

— C'est moi ! fit Angélina en entrant.

Il avait oublié que c'était le jour où venait l'aide à domicile.

— Boudu ! Quel sale temps, hein, Monsieur Jo ! Dites, je sors de chez Madame Pauline. Elle pas bien vaillante quand même. Je lui ai parlé de l'hôpital, mais elle m'a envoyé balader.

— Elle vous parle ?

— Disons plutôt qu'elle grogne.

Bon allez, je vais donner un coup de serpillère, parce que toutes ces traces de roues. Qu'est-ce que vous en dites ?

Joseph haussa les épaules et posa son dessin sur la table de salon.

La femme qui faisait également le ménage chez sa tante avait été recrutée par Magali pour une matinée, tous les deux jours. Angélina, la quarantaine bien tassée avait une gouaille digne d'une marchande de poissons sur le vieux port de Marseille. C'était la deuxième fois qu'elle venait ainsi et Joseph appréciait modérément qu'on vienne s'immiscer dans ses affaires. Pourtant, il devait être lucide, bon nombre de tâches lui étaient devenues difficiles, voire impossibles, et Magali ne vivait pas avec lui pour servir de bonne. Son travail l'accaparait de plus en plus et elle rentrait parfois très tard le soir. Elle disait enquêter sur la disparition suspecte de deux ouvriers turcs. Selon elle, ils avaient été vus pour la dernière fois chez un conseiller régional varois.

Rémy Rolin prétendait que lorsqu'il avait appris qu'il s'agissait d'ouvriers en situation irrégulière, il les avait congédiés.

La thèse tenait la route, puisque personne ne les avait revus sur les hauteurs de Bandol. Mais leur compagnon de chambre en était convaincu, ils ne seraient jamais partis sans leurs affaires et leur passeport. Un des deux hommes avait un téléphone portable qui ne répondait plus depuis ce jour-là. Joseph mourrait d'envie de faire un petit tour au-dessus de Bandol avec son Trafic, mais Magali désirait dénouer cette énigme par des méthodes plus conventionnelles. Il faut dire que grâce à sa pugnacité, elle avait résolu de belles affaires. Notamment, cette enquête d'enlèvement d'un nourrisson dans une famille aisée. Magali avait pu démontrer que c'était la

nourrice qui avait tué accidentellement le bébé, faisant croire par la suite à un rapt violent.

Tout en sifflotant maladroitement un air d'opérette, Angélina passait la serpillère sur le carrelage.

— Pardon Monsieur Jo, il faudrait vous pousser un peu pour que... ho, mais qui c'est ce bel homme ? Il me semble que je le connais !

Laissant choir son balai et s'essuyant les mains sur son tablier, elle se laissa tomber sur le fauteuil du salon, celui où Joseph s'asseyait lorsqu'il était valide. Elle s'empara du portrait du passeur.

— Mettez-vous à l'aise si vous voulez ! fit Joseph avec un brin d'ironie.

L'aide ménagère apprécia la finesse du dessin.

— Hé bé ! Vous êtes doué, hé ! Mais qui c'est ?

— Bof ! Un homme que je rencontre de temps en temps. Je ne connais pas son vrai nom.

— Il doit être du coin, je suis sûre que j'ai déjà vu cette tête quelque part moi aussi. Et il n'y a pas longtemps. Bon allez, vous m'amusez avec vos dessins, mais j'ai du boulot moi.

Angélina reprit son balai-brosse et continua son ménage tout en massacrant « La belle de Cadix ». Ébahi, Joseph regarda le portrait de Pierre de plus près. Comment cette femme avait-elle pu rencontrer le passeur dans la région ? Il devait pourtant occuper cette fonction depuis des lustres.

— Angélina ?

Elle cessa de siffler et l'interrogea d'un coup de menton.

– Avez-vous déjà fait un coma ou un malaise ?

La femme se signa.

— Oh pétard ! Parlez pas de malheur, va ! En voilà une drôle d'idée !

L'aide ménagère poursuivit sa ronde prétendument musicale.

— Té ! Voilà le facteur ! Vous voulez que j'aille vous chercher le courrier, Monsieur Jo ?

Joseph n'eut pas le temps de répondre. La pluie ayant cessé, Angélina papota avec le préposé des postes qui n'avait qu'une hâte ; finir sa tournée.

— Té Monsieur Jo, voilà votre journal.

Afin de lui couper le sifflet, il avait mis un disque de jazz moderne, qu'elle n'appréciait visiblement pas. Il feuilleta son quotidien dans un silence relatif. Les nouvelles locales relataient toujours les mêmes violences dans la cité phocéenne. Il allait consulter les pages sportives lorsque le titre

d'un article attira son attention :

— Des tulipes noires en guise de signature.

Il poursuivit sa lecture mentalement.

« Ce narcotrafiquant, bien connu des services de police avait disparu depuis plusieurs mois de la région parisienne où il sévissait. Deux motards circulant sur une grosse cylindrée l'attendaient alors qu'il sortait d'un restaurant sur la corniche Kennedy. Les tueurs, probablement une bande rivale n'appréciant pas la concurrence, ont signé leur méfait en jetant sur son corps trois tulipes noires. »

Angélina passant derrière son fauteuil jeta un regard par-dessus son épaule.

— Ah oui, j'ai entendu ça à la radio. Ça n'arrête pas en ce moment. Ce type serait dans un état désespéré, comme ils disent. Enfin, au moins, ils lui ont offert des fleurs à celui-là.

Agacé, Joseph referma son journal.

— Enfin je vous dis ça, mais vous connaissez ça mieux que moi, hein, Monsieur Jo.

Il attendit qu'elle s'éloigne pour faire sa chambre et rouvrit son journal. Puis il décida d'appeler sa fille. Peut-être était-elle au courant.

— *Je ne suis pas joignable pour l'instant, merci de…*

Joseph raccrocha et se concentra sur l'article.

« La brigade criminelle n'a pas pu entendre Pablo Montes, celui-ci serait entre la vie et la mort à l'hôpital de la Timone. »

Une vibration de son portable lui signala l'arrivée d'un SMS.

« *Jo je suis en réunion et après j'ai une visite importante – rien de grave j'espère ?* »

Il répondit :

« *J'avais oublié - excuse-moi* ».

Angélina sortit de la cuisine habillée pour partir.

— Voilà Monsieur Jo ! Je file.

— Merci Angélina.

Joseph hésita un instant, et verrouilla la porte. Il éteignit son portable et se dirigea vers sa chaine Hifi.

*

— Qu'est ce que vous avez à me regarder comme ça ?

L'homme qui posait la question aussi violemment était d'une stature imposante. Le sourcil épais au-dessus d'un œil sombre lui faisait ressembler à une caricature d'un Sud-Américain. Son accent portugais confirmait ses probables origines.

— Bonjour Pablo ! Il y a longtemps que vous êtes là ? répondit Jo.

Assis sur un banc à l'entrée d'un couloir sombre, Pablo donnait l'air de n'en avoir aucune idée. Il regardait avec inquiétude la silhouette qui se rapprochait doucement, et ça, il l'avait compris, c'était pour lui.

— C'est les Blacks-Bombers qui vous ont fait ça ? fit Jo en désignant les impacts de balles dans le torse.

— Vous connaissez ces enfants de salauds ?

— C'est également eux qui m'ont mis là où nous sommes.

— J'en avais entendu parler, mais je n'y croyais pas. D'habitude, ils flinguent en région parisienne, pas à Marseille.

— Mais qui sont-ils ? insista Joseph.

Dans la salle de soins intensifs voisine, le sifflement qui rythmait les pulsations cardiaques du moribond devint continu. Pablo se leva et regarda Joseph.

— Toi, tu as la même tête que ces guignols. S'ils t'ont flingué, c'est que tu en croquais ou que tu te mettais en travers de leur route. On dirait que tu as mal choisi ton camp.

Que voulait dire cet homme qui s'éloignait dans ce long couloir vers la lumière éblouissante ?

— Attends Pierre ! Ne l'emmène pas tout de suite ! Il faut que je lui parle.

Pablo fit volte-face l'air mauvais.

— Pourquoi appelles-tu mon père comme ça ? Il s'appelle Ernesto.

Joseph n'y comprenait plus rien, il s'enfonça davantage dans le tunnel noir. Le passeur se retourna, l'œil aussi sombre que celui de l'homme qu'il était venu chercher.

— Es-tu sûr de vouloir aller aussi loin ?

26

Les dernières notes de la sonate de Mozart s'étaient enfuies depuis une vingtaine de minutes, lorsque Joseph reprit pied avec la réalité. Avant de rejoindre son fauteuil, il tenta de revoir les visages de Pablo et du passeur, afin de comprendre le sens de leurs paroles.

Qui était cet Ernesto ?

Ce prénom lui était totalement inconnu. Mais était-ce le même personnage, les images se brouillaient à présent. Jo regrettait de ne pas avoir fait comme le suggérait Lionel. S'il avait eu la bonne idée d'enregistrer sa conversation, sans doute aurait-il pu écouter ses propres commentaires. Ce qui l'intrigua davantage, c'étaient les allusions de Pablo. Il semblait accuser quelqu'un d'autre qu'une bande rivale, une sorte de justiciers. La relecture de l'article de presse lui confirma que les tueurs qui avaient tiré sur ce trafiquant de drogue avaient agi d'une manière très professionnelle. Pourquoi signaient-ils leur acte avec des tulipes noires ? La femme du juge Montana aurait-elle été assassinée parce qu'elle avait découvert une énormité ?

Il ôta son casque audio et resta allongé quelques instants dans le noir. S'il n'avait pas respecté sa promesse de ne plus tenter seul cette expérience, il avait néanmoins pris toutes les précautions pour ne pas être dérangé. Son téléphone était débranché, la porte était verrouillée.

Les yeux fermés, il voulut revoir les secondes fatidiques qui avaient bouleversé sa vie. Il concentra son attention sur le bras armé. Surtout ne pas se laisser influencer par des a priori. L'image en gros plan prit enfin un peu de recul. La silhouette se fit plus nette. Malgré la chaleur de ce mois de juin, les agresseurs de Farid portaient une capuche. Ils avaient couru et transpiraient avec leur blouson de cuir noir. Le tireur refusait encore de se découvrir, mais son complice le regardant avec un sourire moqueur lui apparut soudain.

— Tire-toi mec ! lui avait dit ce géant aux yeux clairs.

Sa petite barbe blonde imprégnait doucement, mais durablement son esprit.

Bien mieux qu'aurait pu le faire un spécialiste des portraits-robots, il dessina le visage du complice du tueur. Lorsqu'il doutait sur un détail, il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir cet homme au faciès atypique. Après un dernier coup de crayon, il posa son carnet sur la table du salon et recula son fauteuil. Joseph en était convaincu à présent, cet individu faisait bien partie du trio des Blacks-Bombers. Comme il aimerait revoir aussi nettement le tireur. Il savait que c'était inutile de retourner dans cette gare. Même en remontant le temps, ce n'est pas là que l'attendait le passeur, mais à l'hôpital où il avait été transporté avec Farid. Toutefois, une idée germa dans son esprit.

*

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit au dernier étage, Martin précéda son visiteur. Il avait prévenu son équipe que le conseiller Pelletier de la chancellerie venait de Paris en tournée d'inspection, mais aussi pour les féliciter de leurs belles réussites. Magali reconnut l'homme au crâne dégarni, portant de petites lunettes. Elle n'avait jamais su son nom, mais elle en était persuadée, c'est ce personnage influent qui l'avait appelée le jour du choix des affectations, pour lui recommander d'opter pour la SIS-2.

— Je vous en prie Monsieur Pelletier ! Je ne vous présente pas Mademoiselle Karl et Monsieur Ulliac qui étaient déjà là lors de l'inauguration du service.

Le conseiller Pelletier salua brièvement Zoé et Lionel. En arrivant devant Magali, il s'arrêta.

— Mademoiselle Magali Bertho qui nous a rejoints depuis peu et qui obtient déjà de très bons résultats.

— Bonjour Mademoiselle Bertho.

— Bonjour Monsieur.

— Comment va votre père ?

— Heu ! Aussi bien que possible dans ces cas-là, mais… vous le connaissez ?

— Je n'ai pas toujours été à la chancellerie. J'ai fait mes premières armes comme juge d'instruction, ici même. Et j'ai bien connu le jeune officier de police Joseph Bertho.

Magali se demanda si c'était pour cette raison que Pelletier lui avait suggéré de venir à Marseille plutôt qu'à Paris comme lui demandaient avec insistance sa mère et son beau-père.

Montana s'isola près d'une heure dans son bureau avec celui qui était également à l'origine de son affectation à la tête de la deuxième Section des Investigations Spéciales. Martin appréciait peu cet homme et il s'était toujours interrogé sur ses véritables motivations pour le faire nommer ici, à Marseille.

Certes, cela le rapprochait de sa Camargue natale, mais était-ce la seule raison ?

Martin résista difficilement à cette envie folle d'aborder le sujet de l'assassinat de la petite juge Céline Montana. Une sorte de prudence lui intima de laisser croire qu'il avait fait son deuil. Pelletier l'interrogea sur ses méthodes. Les résultats de la SIS-2 dépassaient tous les espoirs et rendaient jalouse la section parisienne.

— Mutez-moi à Paris ! Je verrais ce que je peux faire, tenta Montana.

Pelletier eut ce petit sourire carnassier qui lui déplaisait tant.

— La patronne de la première section ne démérite en rien ! Elle n'a sans doute pas une aussi bonne équipe que vous, c'est tout. Au fait, que pensez-vous de votre nouvelle recrue ?

— C'est vrai que j'ai des collaborateurs formidables. Mademoiselle Bertho s'est très bien intégrée à notre mode de travail.

Il allait poursuivre les éloges sur ses enquêteurs, lorsque son ordinateur lui signala l'arrivée d'un message électronique. Machinalement, il jeta un œil sur son écran. Son interlocuteur ne l'avait jamais contacté par cette voie et cela l'inquiéta.

Après avoir lu les commentaires, il cliqua sur l'image en pièce jointe. Le dessin au crayon était d'une rare finesse. Outre la musique, Joseph était réellement doué pour cet art. Le visage qui s'affichait l'interpela, mais où et dans quelles circonstances l'avait-il déjà vu ?

— Qui est-ce ? demanda Pelletier.

— Je l'ignore ! Un témoin anonyme prétend qu'il pourrait s'agir d'un des agresseurs dans l'une de nos enquêtes.

— Hmm ! Encore vos fameux témoins anonymes.

Perturbé par cette apparition, le conseiller s'approcha de l'écran.

— Bof ! Je reçois tellement de dénonciations fantaisistes de ce genre, mentit Martin en fermant le message.

*

— Je croyais qu'il voulait nous parler ! s'indigna Lionel.

— Quel goujat ! renchérit Zoé.

Martin prétendit que Pelletier avait reçu un appel urgent de la chancellerie et qu'il avait dû repartir sans pouvoir prendre le temps de les saluer. Était-ce sa façon d'éluder sa question ou cette image qui avait contrarié son supérieur au point qu'il abrège aussi précipitamment son inspection ?

Magali aperçut alors le portrait que le juge avait imprimé et reconnut le style pictural de son père.

— J'ignore qui est cet homme, mais je sais que j'ai déjà vu ce regard de fou, fit Martin en exhibant le dessin de Joseph. Les trois enquêteurs firent la même moue dubitative.

— Peut-être un de vos anciens clients ? suggéra Zoé.

Peu convaincu, Montana acquiesça, de la tête ; « *Pourquoi pas* ».

Il rejoignit son bureau et chercha longtemps et vainement où il avait pu voir ses yeux clairs et perturbants.

Magali ne put résister à l'envie d'appeler son père.

— Jo ! Je viens de voir le portrait d'un des tueurs ! J'espère que tu n'as pas recommencé tout seul ?

Joseph s'insurgea. Ce type il ne pouvait pas le rencontrer lors de ses voyages, puisqu'il n'était pas dans l'environnement du passeur. Sur ce sujet, il n'eut pas à mentir. Sa mémoire revenait lentement, mais sûrement et il ne désespérait pas de revoir l'ensemble du trio. Néanmoins, il se garda bien d'évoquer sa visite qui le déstabilisait tant. Ce Brésilien qui venait de succomber à ses blessures prétendait que Pierre était son père et qu'il ne s'appelait pas ainsi, mais Ernesto. Il fallait absolument qu'il le revoie.

— Magali ! Puisque tu m'en parles. Je crois que je suis près du but et…

— Oui ?

— J'ai besoin de toi et de Lionel.

Il sentit qu'elle hésitait.

— Je pensais à la disparition des ouvriers turcs, je crois que je peux vraiment t'aider.

Elle soupira.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

— Jo! Tu sais très bien ce qu'on risque.

— À moins bien sûr que tu aies des éléments nouveaux.

Elle devait bien l'admettre, son enquête était définitivement au point mort.

— Je vais en parler à Martin.

27

Lionel qui était déjà venu en repérage rangea le fourgon sur les hauteurs de Bandol. La luxueuse villa du conseiller régional Rémy Rolin surplombait le petit port et l'île de Bendor, propriété de la famille Ricard.

Assis à l'arrière, Joseph admira les vieux gréements aux voiles pourpres régatant en direction de Sanary. La voile était un sport auquel il n'avait jamais eu le temps ni l'envie de s'adonner. À présent, il enviait ces marins jouant avec le vent.

Afin de bien s'imprégner des lieux et de la date probable de la disparition de ces deux immigrés, il se concentra une dernière fois sur la procédure. Parviendrait-il comme dans le meurtre du promoteur immobilier à arriver au moment fatidique ?

On n'avait aucune certitude que ces hommes étaient morts et s'ils l'étaient, encore fallait-il qu'ils aient péri ici.

Meurtre ou accident ?

— C'est ici dit Lionel en se garant.

Joseph admira la vue.

— Hmm. Pas mal. Tu le sens comment ce Rolin ?

— Je ne le connais qu'en photo.

Magali se glissa près de son père à l'arrière du fourgon.

— J'ai visionné plusieurs reportages sur lui. Suivant les circonstances, il peut être charmant ou complètement odieux. Notamment avec les femmes.

— Ne perdons pas de temps, dit Joseph en s'allongeant dans le caisson aménagé par Lionel. Joseph focalisa toute son attention sur celui qu'il voulait continuer à appeler Pierre. Lui seul pouvait le guider.

Magali voulut prolonger cet instant.

— Je me demande ce qui est le plus urgent ? Résoudre cette affaire ou revoir Pierre ?

— En fait, il s'appelle Ernesto !

— Comment le sais-tu ? Il te l'a dit ?

Joseph ne répondit pas. Il mit son casque audio.

Pétrifiée par l'inquiétude, Magali préféra sortir du Trafic pour rejoindre Martin et Zoé afin de parer à toutes visites impromptues.

— Ça me stresse de trop.

Martin hésitait entre empressement et inquiétude.

— Comment va-t-il faire sans aucun élément ?

Magali haussa les épaules

— Il dit qu'en se focalisant sur le jour de leur disparition, il peut y arriver.

À l'intérieur du Trafic, Lionel prépara le magnétophone. Les yeux fermés, Jo respira lentement. Puis, il fit un petit signe de la main. Les douces notes du premier violon pénétrèrent alors au plus profond de sa conscience.

*

— Nom de Dieu, Max ! Tu ne pouvais pas me dire qu'ils étaient là ? Espèce de crétin !

— Mais M'sieur Rolin, ça fait trois jours qu'ils travaillent ici. Avec tout le bruit qu'ils faisaient, je croyais que vous les aviez entendus.

Se sachant invisible à leurs yeux, Joseph s'approcha des deux hommes. Celui qui devait être le conseiller régional tenait à la main une batte de baseball souillée de sang. Ruisselant de transpiration et de haine, il toisa son subordonné, maîtrisant difficilement l'envie de lui faire subir le même sort que les deux pauvres bougres, agonisant près de la tranchée qu'ils creusaient.

— Je vais m'assurer que les gamines n'ont rien vu, fit celui qui devait être le souffre-douleur du politicien.

— Non ! Je m'en occupe. Toi, fais-moi disparaitre ces types.

— Mais comment ?

— Enterre-les, imbécile !

— Mais… ils respirent encore, je crois !

Pour s'assurer de son silence, Rolin jeta son arme vers les deux mourants.

— Eh alors, finit-les ?

— Tu es sûr que tu veux voir ça ?

Joseph sursauta.

— Pierre ! Vous m'avez fait peur.

Le passeur semblait avoir perdu son sourire énigmatique.

— Il ne va quand même pas les enterrer vivants ? s'indigna Joseph. Pierre ! Faites quelque chose !

Aussi impuissant que le passeur, Joseph s'approcha de la piscine couverte et aperçut l'élu régional en compagnie de quatre jeunes naïades. Le visage contrarié, Rolin repoussait mollement les jeunes filles qui s'évertuaient de le distraire. Elles étaient payées pour ça. Il se laissa faire.

Profitant de l'absence de sa femme, Rolin s'offrait un après-midi très récréatif avec quatre jeunes prostituées, mineures asiatiques, en situation irrégulière.

— Quel salaud ! gronda Joseph en retournant sur la fosse.

Max, l'homme de main venait de faire glisser les deux ouvriers inconscients. Il poussa du pied l'arme du crime qui tomba entre les deux moribonds. Par lâcheté, il n'avait pas osé les achever, mais tremblant de peur et de dégoût il les ensevelissait, recouvrant leurs dépouilles d'une terre sale, ne leur laissant aucune chance de dénoncer les turpitudes dont ils avaient été les probables témoins involontaires. De grosses larmes amères coulaient sur ses joues.

Après quelques secondes interminables, tels des zombis sortant de leurs tombes, les deux Turcs suivirent le passeur en baissant la tête. Ils jetèrent un dernier regard vers la piscine intérieure où leur bourreau rageait qu'on lui ait gâché ainsi son plaisir. D'un œil mauvais, il lorgnait les jeunes filles nues se lutinant maladroitement pour susciter un désir qui ne viendrait pas.

— Pierre ! Attendez s'il vous plait.

L'homme au catogan grisonnant s'arrêta un instant à l'entrée du couloir.

Presque timidement, Joseph s'approcha.

— Vous êtes bien Pierre, n'est-ce pas ? … Ernesto ?

Le passeur eut ce petit sourire mélancolique puis il disparut en même temps que les dernières notes s'évanouissaient dans les écouteurs.

*

Magali se rongeait les ongles près d'une haie de lauriers roses lorsque Lionel l'appela.

— Jo est revenu !

Assis sur la banquette Joseph réprimait une terrible envie de vomir.

— Les salauds ! Ils n'étaient même pas morts. Ils les ont enterrés vivants.

— Qui a fait ça ?

— Rolin les a massacrés à coups de batte de baseball et un certain Max les a enterrés. Il faut intervenir. Peut-être que…

— Jo ! C'était il y a plus d'un an.

— Bon Dieu ! Je ne m'y ferai jamais.

Magali, je ne peux pas témoigner, mais je sais précisément où ils les ont ensevelis.

Le dégoût se lisait sur son visage livide.

— Magali, je ne peux pas témoigner, mais je sais précisément où ils les ont ensevelis.

Il raconta en détail les lieux et les faits. À présent, il ne restait plus aucune trace de la tranchée. Un massif de rosiers plongeait ses racines sur deux cadavres et Magali se demandait sous quel prétexte elle allait pouvoir faire creuser à cet endroit précis.

— Il faut retrouver ce Max, il m'avait l'air plus fragile psychologiquement, suggéra Joseph. Il parlera, lui.

Magali consulta ses notes.

— Impossible, il s'est pendu. Après ce que tu viens de nous dire, il n'est pas exclu que son patron l'ait aidé.

Lionel s'installa derrière le volant avec un large sourire.

— Ne restons pas là, je sais comment on va faire.

*

Cela faisait des semaines que Lionel construisait ce petit bijou dont il avait commandé les différents éléments sur Internet. Il avait déjà eu l'occasion de tester ce drone à cinq hélices. Il était d'une excellente stabilité, mais c'était la première fois qu'il pourrait s'en servir officiellement. La caméra thermique qu'il avait fixée dessus fonctionnait à merveille sur des êtres vivants, mais qu'en serait-il sur des cadavres en état de putréfaction avancée. De nombreuses études attestaient que des corps enterrés depuis peu avaient pu être localisés, car la décomposition produisait une intense chaleur, mais là, il faudrait probablement bluffer.

28

Frisant l'apoplexie, le conseiller régional avait vu sa propriété envahie par une dizaine d'enquêteurs. Il y avait les quatre membres permanents de la SIS. Le gendarme Masson était également venu avec ses collègues de Toulon.

Pelletier qui avait appelé son avocat à la rescousse s'insurgea. Il devint même menaçant envers le terrassier réquisitionné pour l'occasion. Sa femme en robe de chambre assistait à la scène, sans réellement comprendre ce qui se passait.

— C'est ridicule, enfin ! dit Maitre Gaudinot. Le conseiller Rolin a déjà eu l'occasion de s'expliquer sur ces ouvriers. Dès qu'il a su qu'ils étaient en situation irrégulière, il les a remerciés.

— Ce n'est pas tout à fait, ce qu'a déclaré Monsieur Rolin. Intervint Magali. Il semble que…

— Oui bon ! On s'en fout ce que j'ai dit il y a plus d'un an.

Gêné, l'avocat tenta de calmer son client. Mais Rolin s'emporta de plus belle.

— Qu'est ce qu'ils croient ces marioles ? Que j'en ai fait des brochettes !

Gaudinot s'approcha du juge Montana.

— Heu… Je suppose que vous avez des éléments nouveaux.

Martin confirma de la tête.

— Monsieur Rolin ! Je comprends votre agacement.

— Tu parles ?!

— Seulement, nous avons reçu un témoignage et nous n'avons pas le droit de ne pas vérifier. Néanmoins, je vous promets que si c'est un canular, vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— Que comptez-vous faire ? s'inquiéta l'avocat en désignant le drone

d’un doigt.

— C’est très simple Maitre Gaudinot. Nous allons vérifier un petit détail avec cet engin. Ce ne devrait pas être long.

— Bon finissons-en, et faites vite s’il vous plait, Monsieur Rolin et moi-même sommes pressés.

Martin fit un petit signe de tête à Lionel et le drone décolla doucement dans un vrombissement électrique. L’appareil survola quelques instants l’ensemble de la pelouse, puis il se stabilisa au-dessus du massif de rosiers en fleur. Lionel et Magali surveillaient attentivement l’écran de contrôle, mais cette légère tache rougeâtre serait certainement passée inaperçue, si Joseph ne leur avait décrit précisément le sinistre tombeau.

Magali planta un fanion à l’aplomb du drone et Martin put observer la gêne sur le visage du conseiller.

Telle une menace, l’appareil poursuivit pendant quelques minutes encore son survol et se posa aux pieds de Lionel.

— Je suis désolé, mais nous allons devoir creuser à cet endroit.

Martin fit signe aux terrassiers qui s’approchèrent avec des pelles.

— Hé vous ! Touchez pas à mes rosiers !

Le gendarme Masson et ses collègues s’approchèrent tout près du conseiller régional.

— Qu’est-ce que c’est que ce témoin de dernière minute ? demanda Gaudinot.

— Un certain Max ! répondit Martin. L’ex-employé de Monsieur.

— N’importe quoi ! éructa Rolin. Vous avez des preuves ?

Magali jeta un œil à l’épouse du conseiller, restée à l’écart.

— Devons-nous parler des quatre prostituées mineures que vous lutiniez dans votre piscine.

— Mineures ? J’en savais rien, moi !

Un des terrassiers appelle Lionel.

— Monsieur ! Vous pouvez, venir voir s’il vous plait ?

Lionel s’approcha. Il se retourna vers Martin et lui fit un signe de tête qui ne souffrait d’aucune ambigüité. Joseph avait raison.

Les menottes se ferment sur les poignets de Rolin.

— Quel abruti ce Max. Même mort, il continue à m’emmerder celui-là.

29

Un chapeau feutre élégamment posé sur sa tête, les yeux fermés, Joseph caressait doucement les clés de sa flûte traversière. La plaque d'embouche collée à sa lèvre inférieure recevait le souffle léger. La musique qui s'échappait de l'instrument ne figurait sur aucune partition, mais l'improvisation reflétait une profonde mélancolie qui résonna longtemps dans les collines embrumées. Lorsque son portable lui signala l'arrivée d'un SMS, Jo l'ignora. Il devinait pertinemment les quelques mots que Magali pouvait lui avoir transmis.

« *C'est fait, on les a retrouvés*. »

Depuis la veille, sa tante Pauline venait d'être hospitalisée pour insuffisance cardiaque et il était franchement inquiet à son sujet. Avant qu'elle ne monte dans l'ambulance, il avait pu s'approcher d'elle. Le teint blême, elle lui avait murmuré :

— Jo, il faut que je te parle de ton père. Ce n'est pas ce que tu crois.

Qu'est-ce que ça veut dire, ce n'est pas ce que tu crois ?

Il y a bien longtemps qu'il ne croyait plus à rien le concernant. Si tant est qu'il ait espéré quelque chose de lui un jour. Alors, pourquoi évoquer cet inconnu maintenant ? Depuis sa plus tendre enfance, il refusait systématiquement qu'on lui parle de son géniteur qui avait fui le domicile conjugal le lendemain de sa naissance. Comme si l'arrivée de ce petit être lui était insupportable. C'était en tout cas la version de sa mère et personne ne l'avait démentie, même Pauline.

À la réflexion, bien qu'il ait toujours refusé de l'admettre, l'absence de ce père l'avait meurtri à jamais.

*

Le fourré dans lequel s'étaient cachés Becket et Solijan portait encore les traces de leur planque. Quelques branchages brisés offraient une vue

imprenable sur la maison de Joseph Bertho. L'homme rangea ses petites jumelles sous son blouson de cuir noir. Il sortit son téléphone et appela.

— Il est sur sa terrasse.

— Tu es sûr que c'est lui ?

— Il a un chapeau, mais il est en fauteuil roulant et joue de la flute.

— OK, c'est bien lui.

— Ah ! Il rentre dans la maison.

— Ça va, tu peux décrocher, on s'en charge.

30

Cela faisait près d'une heure que la jeune femme s'évertuait à faire un semblant de ménage chez Joseph Bertho. Sa maladresse déconcertante lui portait sur les nerfs, mais Angélina souffrant d'une douloureuse lombalgie, elle lui avait proposé sa fille pour la remplacer.

— Vous comprenez M'sieur Joseph, lui avait-elle dit au téléphone, ça fait deux ans qu'elle cherche du boulot, la pauvre. C'est une vraie galère pour les jeunes, maintenant.

Jo, toujours prêt à aider les causes perdues, avait vite compris que Judith ne risquait pas d'avoir inventé l'eau tiède, mais il s'était engagé à lui donner sa chance.

Âgée de vingt-cinq ans et plutôt replète, la fille d'Angélina avait, bon sang ne saurait mentir, le même vocabulaire imagé que sa mère, mais le savoir-faire et la vivacité en moins. Peu habituée à l'effort, Judith montra vite des signes de lassitude.

— Hé bé, M'sieur Jo, ça vous fait quand même une sacrée baraque, hein !

— Bof ! fit Joseph en levant à peine le nez du dossier que lui avait remis confidentiellement le juge Montana. Il ne faisait pas partie de la SIS-2, mais outre ses voyages hors du réel, il aimait apporter son concours et son expérience du terrain.

Cette affaire, il en avait entendu parler, alors qu'il était encore en service au commissariat des Chartreux. Les enquêteurs avaient conclu à un suicide et cela l'avait fait un peu sourire. Mais à cette époque, il ne connaissait pas la procédure, alors comme beaucoup d'autres de ses collègues, il s'était dit « après tout, pourquoi pas ».

Judith continuait à souffler sous l'effort qu'elle s'évertuait à rendre bruyant, pour qu'il soit plus crédible.

— Je fais cinq minutes de pose, ça ne vous dérange pas ?

Joignant le geste à la parole, elle se laissa tomber nonchalamment dans le canapé en cuir et prit une revue qu'elle feuilleta.

Les cinq minutes étant dépassées depuis un bon quart d'heure, Joseph sentit la moutarde lui monter au nez.

— Je pense que vous vous êtes fait une bonne idée du confort de mon fauteuil.

— Ouais, c'est bon, on y va. On n'est pas au bagne quand même ?

Piquée au vif, la jeune femme se leva et reprit son chiffon à poussière, ne sachant qu'en faire. Elle essuya pour la énième fois le vase de céramique.

— Oh la la ! MON fauteuil, qu'est-ce que ça peut vous foutre, vous ne pouvez plus l'utiliser VOTRE fauteuil, marmonna-t-elle.

S'il avait pu se lever, Joseph lui aurait sûrement botté les fesses et l'aurait mise à la porte. Mais il n'était pas en position de force.

— Qu'est-ce que tu en sais d'abord. Ça ne m'étonne pas que tu ne trouves pas de boulot, espèce d'effrontée.

Le ton n'avait plus rien d'engageant, mais Judith n'était pas habituée à céder.

— Quel rabat-joie !

— Angélina m'a dit que tu étais une fille sérieuse, elle s'est plantée sur toute la ligne.

— Ah ouais ? Moi, elle m'a dit que vous étiez sympa. Ce n'est pas vrai ! Vous n'êtes qu'un vieil emmerdeur.

Joseph ne sut pas ce qui le blessait le plus, vieux ou emmerdeur ? Le cocktail des deux sans doute.

— Ta mère a raison, mais mon capital sympathie s'arrête au moment même où j'ai en face de moi une sale petite morveuse qui se croit tout permis. Alors, fous-moi le camp d'ici et ne revient plus jamais.

Que dire face à un homme dans un fauteuil roulant qui lui assénait ses quatre vérités ? À court d'arguments, Judith plongea son visage dans ses mains.

Elle renifla bruyamment en enfilant son manteau. Joseph regrettait de s'être laissé emporter ainsi. Cette fille avait l'âge de la sienne, mais elle n'a pas eu la chance ni les capacités intellectuelles de faire des études. Sa vie ne serait probablement qu'une succession de galères.

— Judith ! Attends !

Elle claqua la porte. Les yeux pleins de larmes, elle s'arrêta sur le perron, espérant que Joseph ferait le premier pas. Lorsqu'elle entendit ce

petit toussotement gêné derrière elle, Judith n'osa pas se retourner.

— Ma mère va me tuer !

— Pourquoi ?

— Cette fois, je n'aurai pas tenu deux heures. Je suis vraiment une grosse gourde, hein !

— Je n'ai pas été très fin non plus. Donnons-nous encore une chance.

La jeune femme n'avait jamais mis autant d'ardeur dans l'accomplissement d'une tâche. Lorsque midi sonna, elle s'excusa encore de son attitude et de ne pas avoir fini son travail.

— Reste manger si tu veux ! Tu finiras cet après-midi.

Judith hésitait.

— Ne crains rien, je te paierai.

— C'est pas ça M'sieur Jo ! Ma mère va dire que j'ai lambiné et que…

— Et que rien du tout. J'ai eu besoin de toi pour faire de gros travaux et puis c'est tout !

Celui qu'elle qualifiait de noms peu sympathiques avait finalement un cœur en or. Elle l'embrassa sur les deux joues et fit de son mieux pour ne pas faire brûler les steaks.

Tout en mangeant, ils papotèrent sur leur vie. Celle de Joseph était bien plus remplie, mais il fit peu état de son ancien métier. Il lui parla de ses passions, le dessin, la musique, et lui joua même une jolie adaptation très enlevée du printemps de Vivaldi. Judith était aux anges. Elle semblait vivre les plus beaux instants de sa triste condition.

À quatorze heures, comme tous les vendredis, un véhicule sanitaire vint chercher Joseph pour l'emmener à sa séance de rééducation. Le chauffeur préférait utiliser sa propre chaise roulante, plus facile à ranger dans son coffre.

La jeune femme mit du cœur à l'ouvrage pour rendre la maison rutilante. Finalement, elle se sentait bien ici et elle faisait déjà des projets d'avenir. Si Jo était content d'elle et si sa mère acceptait, elle pourrait devenir son aide ménagère attitrée.

— Je vais chez le kiné. Quand tu as fini, tu sais où mettre la clé !

— D'accord M'sieur Jo ! Merci !

Lorsqu'elle eut fini son travail, Judith mit son blouson et caressa le véhicule électrique du bout des doigts. Le joystick l'intrigua. À bien y réfléchir, elle n'avait jamais vu un tel appareil d'aussi près. Pour rien au

monde, elle n'enviait Joseph, mais elle ne put réprimer l'envie de connaitre, rien qu'un instant, cette sensation.

Pour faire plus vrai, Judith posa le chapeau-feutre sur sa tête et s'installa dans le fauteuil. D'abord hésitante, à petits coups de manettes, elle s'approcha de la table du salon. Joseph était parti un peu précipitamment et n'avait pas eu le temps de ranger son instrument de musique dans son étui. À le voir faire et à l'entendre, ça avait l'air tellement simple, mais elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour appréhender la flûte dans le bon sens. En soufflant dedans, aucune mélodie digne de ce nom ne sortit. Alors elle mima vocalement le printemps de Vivaldi que Jo avait joué quelques instants plus tôt.

*

Le break Volvo se gara dans le petit chemin, comme la première fois.

— Putain de bouchon ! J'espère qu'il n'est pas trop tard, gronda l'homme au regard fou.

Il ouvrit le coffre et en sortit une housse.

Le conducteur descendit à son tour et se dirigea vers la maison des Bertho. Leur informateur avait raison, les volets de la maison de la vieille Pauline étaient fermés. Il prit néanmoins un air détaché en marchant le long du chemin.

La lumière venant de la maison d'en face lui indiquait qu'il avait encore une chance.

Un accident de camion sur l'autoroute les avait contraints de prendre des routes de campagne où tout le monde s'était engouffré.

Becket leva un pouce en direction de la courbe de la route. Solijan le rejoignit au pas de charge.

— Ne tardons plus maintenant.

Ils s'approchèrent de la porte vitrée et la silhouette qu'ils aperçurent les rassura.

Cette mission serait cette fois d'une simplicité biblique.

31

Après quelques longueurs de piscine pour lui tonifier la partie mobile de son corps, le kinésithérapeute lui brancha toute une batterie d'électrodes afin de contracter ses muscles inertes. Joseph n'aimait pas ces séances de physiothérapie, mais elles étaient nécessaires et il profita de cette inactivité pour poursuivre la lecture de la synthèse des évènements.

Cet hôtelier anglais avait été retrouvé l'été dernier au pied d'un pic rocheux appelé le Bec de l'Aigle dans la baie de La Ciotat. Un couple de plongeurs avait fait cette macabre découverte en début d'après-midi, gâchant ainsi leurs derniers jours de vacances.

L'homme était attaché avec du ruban adhésif et deux grosses pierres maintenues entre ses jambes et son torse servaient de lest. Sa position indiquait qu'il n'avait pu se jeter de la falaise, trop éloignée, et aucune embarcation n'avait été découverte à proximité. Les gendarmes maritimes, appelés sur place, avaient fait le nécessaire pour prélever les eaux en surface et en profondeur afin de déterminer si la noyade avait bien eu lieu à cet endroit précis, mais en ramenant le corps sur le port, un commissaire de police d'Aix-en-Provence les attendait et leur signifiait qu'ils étaient dessaisis de cette enquête au profit de son service qui recherchait cet homme depuis trois jours déjà.

Monsieur Andrew Markey, un sujet britannique, résidait depuis près de deux ans au pied de Sainte Victoire. Selon son épouse et son associé, ses désillusions professionnelles l'auraient rendu dépressif et suicidaire. Avant de disparaître, il avait laissé un écrit sur son bureau signifiant qu'il voulait mettre fin à ses jours.

Depuis, sa femme et son collaborateur multipliaient les démarches pour le retrouver.

Joseph rechercha dans le rapport le résultat de l'analyse de l'eau, mais visiblement aucune investigation n'avait été faite dans ce sens. Pour les

enquêteurs aixois, même si les circonstances semblaient étranges, le suicide ne faisait aucun doute. L'argument selon lequel un homme bien décidé à en finir peut déployer des trésors d'ingéniosité était plausible. Cela s'était vu à maintes reprises et Joseph avait déjà été confronté à ce genre de comportement. Mais pour la fille de l'industriel, cela n'avait aucun sens. Certes, son père était déprimé, mais pas au point d'attenter à ses jours.

Ce qui le rendait aussi malheureux, ce n'étaient pas ses déboires professionnels. Au contraire, son petit hôtel classieux marchait plutôt bien, mais son associé français avait les dents longues. Usant de son charme Florent Polin réussit à séduire Madame Markey.

Lorsqu'Andrew découvrit sa déconvenue et demanda des explications, il se fit copieusement rabrouer par les deux amants.

Pétrifié par la douleur, il avait attendu plusieurs jours avant de se confier à sa fille, restée à Londres où elle terminait ses études d'avocate. Les menaces à peine voilées de sa femme et de Polin lui faisaient craindre le pire et la mort dans l'âme, il s'en était remis à la seule personne en qui il avait encore confiance.

Mademoiselle Markey peinait à croire que sa mère ait pu attenter à la vie de son mari, mais son attitude désinvolte après l'inhumation de son père, lui avait laissé un goût terriblement amer. Il était à présent difficile de faire procéder à des analyses plus poussées, mais connaissant les rouages judiciaires, elle avait entendu parler de ce nouveau service qui s'occupait des affaires classées ou en passe de l'être. C'est elle-même qui avait contacté Martin.

Pour le juge, le problème était de taille. Le suicide ne faisait pas de doute et l'enquête était effectivement close. Sans élément nouveau, il ne voyait pas comment il pouvait faire rouvrir un dossier d'instruction. Malgré tout, il avait réussi à se procurer la procédure en songeant à son atout secret.

À la fin de sa séance hebdomadaire, Joseph connaissait tous les éléments de cette affaire. Le sentiment d'inachevé le mit mal à l'aise.

Le crime insoupçonné était probablement le premier des crimes parfaits. N'était-il pas tombé, lui aussi, parfois dans le piège de la facilité ou de la routine ? Dans ce genre de fonction, les urgences s'enchainent à une cadence parfois effrénée et font nécessairement passer à la trappe les éléments pourtant essentiels d'une enquête. Même le médecin légiste avait visiblement fait preuve d'approximation, puisque dans son rapport médicolégal, rien ne démontrait qu'Andrew Markey était mort noyé. Il

s'était contenté du service minimum.

Joseph Bertho n'était pas dupe, si Montana lui avait demandé son avis, c'est qu'il restait judiciairement peu de recours. Si un petit voyage auprès du passeur s'avérait incontournable, une ambiguïté s'imposait. On ne savait où et quand était mort l'Anglais. Sans plus de précision, comment convaincre Pierre de l'aider dans cette affaire ?

Le kiné mit fin à sa torture.

— OK Jo ! C'est bon pour aujourd'hui. Ça te fait du bien ?

— J'ai horreur de ce truc.

— Je sais, Jo ! Mais c'est nécessaire.

— Le chauffeur du taxi ambulance fut là à l'heure. En douce, il lorgna sur le dossier que Joseph continuait d'étudier. Un détail avait attiré son attention.

— On dirait bien que vous avez repris du service, Monsieur Jo ?

— Hein ? Ah non. J'essaie seulement de garder mes neurones actifs.

— Et votre tante, elle va mieux ?

— Pas vraiment. Elle est en soins intensifs

— Mais qu'est-ce qu'elle a, au juste ?

— Pneumonie, qu'ils disent.

— Hmm ! À son âge, c'est pas très bon.

— Tu crois ?

— Enfin ! À partir du moment qu'elle est bien prise en charge.

En remontant vers le village de la treille, il fut surpris d'apercevoir dans son rétroviseur une armada de gyrophares. À la sortie d'un virage, il se rangea prudemment sur le bas-côté.

— Ils ont l'air bien pressé vos collègues M'sieur Jo.

— Mais, ils vont vers la Treille. Suivez-les. Vite !

Une sourde angoisse l'envahit soudain. Celle-ci se confirma lorsqu'il aperçut les lueurs bleues au-dessus de sa maison. L'imprudente Judith avait-elle mis le feu avant de partir ? Cette hypothèse s'évacua d'elle-même en arrivant devant le cordon de police qui barrait la route. Aucune fumée ne s'échappait du toit intact.

— Vous ne pouvez pas passer par ici, Monsieur. Faites demi-tour ! fit l'agent de faction.

Joseph ouvrit sa vitre.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est chez moi !

*

Tout avait été si vite, que Joseph en avait encore le tournis. S'il lui était souvent arrivé de participer à des actions nécessitant une vitesse d'exécution, il n'aimait pas la précipitation. Il était plutôt un adepte de la réflexion et de la persuasion, ce qui lui valait souvent d'être brocardé par ses collègues et d'avoir été quitté par sa femme, Helena. Mais cette fois, il n'était pas maître de la situation.

Lorsque Magali apprit que son père venait d'arriver, elle sortit de la maison en courant, suivie de près par toute l'équipe de la SIS-2. En apprenant le drame, ils s'étaient tous déplacés pour soutenir leur collègue. La surprise avait été de taille en constatant que ce n'est pas son père qui venait d'être assassiné dans son fauteuil roulant, mais une jeune femme qu'elle ne connaissait pas.

Comprenant que le tueur avait commis une méprise en tirant par la fenêtre, Martin se dit qu'il n'avait sans doute pas pris le temps de vérifier qu'il s'agissait de la bonne personne. La victime avait été atteinte d'une seule balle à l'arrière du crâne et s'était affalée sur la table de salon. Le juge décida alors de soustraire Joseph à la vue des témoins. Selon lui, il fallait évidemment le protéger, mais également laisser penser qu'il était mort, ce qui selon lui, serait la meilleure des protections. La tulipe noire découverte devant la porte vitrée donnant sur la terrasse ne laissait aucun doute quant à l'origine de cet assassinat.

*

Le Mercedes Vito banalisé roulait maintenant à vive allure en direction de la Camargue.

— C'est ridicule ! s'insurgea Joseph. Des dizaines de personnes ont vu que ce n'était pas moi.

Tout en conduisant le Vito, Martin tenta de le rassurer.

— Ce sont des gendarmes. Lionel et Zoé sont en train de les persuader de se taire.

— Vous croyez encore à ça, vous ? Et puis enfin, réfléchissez ! La mère de Judith va s'inquiéter, et quand elle va comprendre que c'est sa fille qui a été tuée à ma place, vous allez voir que tout Marseille va être au courant en moins de cinq minutes.

Assise près de lui, Magali se cramponnait à son bras. Une fois de plus, elle avait eu si peur de le perdre.

— Tu as sans doute raison, mais c'est à toi qu'ils en veulent maintenant. Et il faut te mettre à l'abri. Ces tueurs sont peut-être encore dans le coin.

— Et ils vont rapidement comprendre qu'ils se sont trompés de cible ajouta Martin.

— Et où va-t-on ?

— Martin te l'a dit, Jo. On va chez sa cousine.

— Vous verrez, Sarah est quelqu'un de vraiment bien.

— Elle est au courant, au moins ?

— Tout est prêt, elle nous attend.

32

Une fine brume planait au-dessus des marais, les recouvrant d'une chape de silence inquiétant.

— Lorsqu'il y a un peu de vent, c'est magnifique en cette saison, fit Sarah en tendant une tasse de thé fumant.

La cousine de Martin n'avait posé aucune question lorsqu'il lui avait demandé d'héberger un ami, dans la plus grande discrétion. Au moins, le juge savait qu'ici, il n'y aurait pas de fuite. Après les présentations d'usage, il avait quand même mis en garde la Camarguaise. Pour une raison encore indéterminée, des hommes étaient prêts à tout pour faire taire à jamais ce témoin très particulier.

Pour être agréable à son hôtesse Joseph but quelques gorgées de thé noir, mais il n'avait plus goût à rien. Toutes ses pensées allaient vers la jeune Judith, assassinée à sa place, parce que l'espace d'un instant, elle avait voulu connaitre les sensations de fragilité qu'il pouvait ressentir. Il n'arrivait plus à se concentrer sur l'origine de ce meurtre. Ses yeux ne voyaient plus que le crâne explosé de cette jeune aussi paumée que lui, mais pour d'autres raisons. Il savait que cette image, qu'il ne faisait que se représenter mentalement, le hanterait jusqu'à ce qu'il puisse retourner à l'instant précis où le passeur était venu chercher Judith. Combien de temps devrait-il attendre dans cette prison idyllique ? Il se sentait perdu loin de cet environnement qu'il avait fini par apprivoiser. Son fauteuil électrique était resté sur la scène de crime, son chapeau était fichu et sa flûte traversière s'était brisée en tombant.

Comment pourrait-il entrer en contact avec Pierre ? Sa musique fétiche était inaccessible, même son téléphone portable lui avait été enlevé, Magali lui ayant confirmé ce qu'il savait déjà, des professionnels pourraient très aisément retrouver sa trace.

Le soleil venait de plonger dans la mer lorsqu'il accepta d'entrer dans le

mas au toit recouvert de chaume. La petite chienne au pédigrée incertain qui ne l'avait pas quitté depuis son arrivée interrogea sa maîtresse du regard. Elle n'était en principe pas autorisée à franchir le seuil, sauf en de rares exceptions. Et ce soir la situation le permettait. L'animal avait senti la détresse de cet homme qu'elle ne connaissait pas.

— Pardonnez-moi Sarah ! Vous devez me trouver rustre, mais je vis actuellement une situation insupportable.

— Ne vous excusez pas Joseph. La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille.

Il faisait bon dans la grande salle aux poutres apparentes. Joseph fit rouler son fauteuil jusqu'à la table en bois noueux et Sarah s'empara d'une soupière en fonte posée sur le coin d'un poêle où brulaient des sarments de vigne.

— Vous vivez seule ici ?

— Mon mari est parti depuis une dizaine d'années. J'avais eu la mauvaise idée d'épouser un citadin avec une gueule d'ange. Vivre dans une manade l'a amusé un certain temps, mais c'est difficile quand on n'est pas né ici. Il est reparti sur Marseille.

Du bout des lèvres, elle goûta son potage un peu trop chaud en silence, puis elle poursuivit.

— J'ai un fils aussi. Il fait ses études à Bordeaux. Il veut suivre la voie de Martin qu'il admire. Autant dire qu'après moi, ici…

Le désarroi et l'amertume étaient palpables.

Joseph regarda discrètement ce joli visage légèrement sculpté par le soleil et l'air salin. Il avait du mal à l'imaginer à cheval poursuivant des taureaux dans des pâturages. Pourtant, c'est ce qu'elle faisait depuis sa plus tendre enfance. Malgré la rudesse de son travail, elle avait gardé la grâce et la finesse d'une Arlésienne, telle qu'on en voit dans les images d'autrefois.

À la fin du dîner, elle fut surprise de s'être épanchée aussi longuement sur sa vie. Joseph n'avait posé que peu de questions, mais cet homme dans ce fauteuil et ce joli regard sombre et mélancolique, bordés de longs cils noirs, lui inspirait une confiance qu'elle ne se souvenait pas avoir déjà ressentie.

La chienne posa son museau sur la jambe de Joseph pour quémander une caresse.

— C'est la première fois que je la vois agir comme ça. Quelque chose la trouble chez vous.

— Elle doit sentir que je suis un peu bancale.

Sarah ne put s'empêcher de sourire.

— Martin vous a dit-il quand il comptait revenir ?

— Ils viendront dans la soirée. Avec Magali, je pense. Ils s'entendent bien tous les deux.

Il était tard lorsque Martin et Magali les rejoignirent. Pour être certains de ne pas être suivis, ils avaient multiplié les détours.

Joseph avait enfin pu retrouver ses quelques affaires de toilette et des vêtements de rechange. Combien de temps devrait-il rester ici, loin de son Garlaban ? La Camargue faisait partie d'une des nombreuses facettes de la Provence, mais il ne se sentait pas dans son élément dans ce paysage où les seuls reliefs étaient ces camelles de sel, hautes comme des terrils blancs.

La nuit était entamée depuis fort longtemps quand il avait pu trouver un semblant de sommeil, peuplé de cauchemars et de rêves étranges. Il s'était revu à la place de Judith, incapable de rencontrer le passeur et ce couloir de la mort qui ne semblaient pas vouloir de lui. Même sa tante Pauline était venue le perturber en lui parlant de son père.

Étrangement, la petite chienne avait monté la garde devant la porte de sa chambre. Sarah restait impressionnée par ce comportement, comme si l'animal captait lui aussi l'aura atypique de Joseph.

Lors du petit déjeuner, Magali reçut un appel de sa mère.

— Oui Maman.

— Ma pauvre chérie, je viens d'apprendre pour… C'est horrible ! Comment vas-tu ?

— Je vais bien maman et Jo aussi. Ce n'est pas lui qui a été tué, c'est sa femme de ménage.

— Ha – Heu… Mais je croyais que…

— Tout va bien, je t'assure.

— Il ne faut pas que tu restes dans cette baraque. Tu le sais, Charles peut te faire affecter au ministère, enfin où tu veux, mais pas dans ce pays de brigands.

— Je sais maman. Mais… comment l'as-tu appris ? Les médias n'en ont pas encore parlé.

— Heu ! C'est Charles. Il a dû recevoir un rapport. J'espère que ton père et toi, vous êtes en sécurité ?

Magali fit un clin d'œil à Joseph et Martin.

— Ne t'inquiète pas pour nous. Nous sommes chez un ami à Marseille. Allez, je te laisse, je ne suis pas seule.

Elle n'en dit rien, mais Magali fut contrariée par l'attitude déplacée de sa mère.

Joseph baissa la tête. S'il lui était déjà arrivé d'être pris au dépourvu, il ne s'était jamais senti aussi désemparé. Cette situation ne pouvait plus durer ainsi. Il devait reprendre le contrôle de la situation, ne plus être comme un enfant surprotégé.

— Il faut que je parle à ma tante et après, je vais rentrer chez moi ! lâcha-t-il calmement.

Martin comprit son désarroi.

— C'est trop tôt, Jo ! L'Identité Judiciaire doit poursuivre ses investigations. Ensuite, nous devons vraiment découvrir qui vous en veut à ce point et pourquoi.

— Il me semble que la fleur que vous avez trouvée ne fait aucun doute, non !

— Ça ne nous dit pas pourtant qui ils sont et pourquoi toi, intervint Magali. Mais… qu'est-ce qui se passe avec Pauline, Jo ?

— Avant de partir pour l'hôpital, elle voulut me dire quelque chose d'important, et j'ai peur que… elle souhaitait me dire quelque chose au sujet de mon père.

— C'est bien la première fois. Moi, elle a toujours refusé de m'en parler. Tu sais pourquoi ?

— Aucune idée ! Tu le sais, je ne l'ai pas connu et il ne m'a jamais manqué, alors pourquoi maintenant.

— Elle veut peut-être soulager sa conscience, avant de... Pardon !

Martin restait pensif.

— Ce qui m'ennuie, c'est cette tentative d'homicide. À la gare de Paris, ce n'était qu'un accident. Alors pourquoi devenez-vous une cible ?

— Ils doivent craindre qu'il retrouve la mémoire suggéra Magali. Ou… qu'il l'ait déjà retrouvée.

Martin ouvrit de grands yeux. Bizarrement, cette agression intervenait juste après que Joseph lui ait transmis par mail le portrait d'un des tueurs signant leur meurtre d'une tulipe noire. À part son équipe, seul le conseiller

Pelletier avait vu ce dessin. Son départ précipité juste après avoir découvert ce visage lui semblait à présent un signal inquiétant. Certes, il n'avait jamais vraiment apprécié cet homme, mais c'était inconcevable. Pourquoi quelqu'un de la chancellerie tremperait-il dans une affaire aussi glauque ? Qui d'autres pouvait avoir accès à ce fichier et était-ce la bonne piste ? La veille au soir, il avait chargé Lionel d'inspecter son ordinateur.

— Le portrait du tueur ! souffla-t-il à voix basse vers Magali.

Elle comprit où il venait en venir.

— Jo, tu te souviens du juge Pelletier.

— Henri Pelletier ? Bien sûr ! Mais c'est loin tout ça.

— En tout cas, lui se souvient très bien de toi.

— Comment était-il ? demanda Martin

— Ce type était d'une droiture et d'une intégrité exceptionnelle, mais il était dur parfois, autant avec nous qu'avec les voyous. On l'appelait le shérif. Mais que vient-il faire là-dedans ?

— Il est à l'origine de la SIS et il m'a parlé de toi lors de sa visite. Il savait ce qui t'était arrivé.

— Ah bon ! Je ne suis pas surpris qu'il soit monté aussi haut, mais j'ignorais qu'il était à l'origine des sections spéciales.

En voyant la mine triste de ses convives, Sarah comprit qu'il fallait détendre l'atmosphère.

— J'ai une dizaine de têtes de bétail à changer de pâture ! Ça vous dirait de me donner un coup de main ?

Joseph en resta bouche bée. Avait-elle conscience de son handicap ?

— Moi, mais…

— Bien sûr. Vous n'allez pas nous attendre ici quand même.

Comprenant l'invitation la chienne gémit près de Joseph.

33

Il était près de midi lorsque le pick-up se gara devant le mas. Magali et son père avaient suivi Martin et sa cousine, transformés en gardians, juchés sur des chevaux camarguais, armés de longs bâtons se terminant par un court trident émoussé.

Alors, pendant quelques heures, Joseph avait pu oublier artificiellement sa condition de fugitif, et presque celle de handicapé.

Il avait admiré ces taureaux noirs s'échappant pour ne pas quitter les marais. Quelques bottes de fourrage placées à l'arrière du véhicule les avaient définitivement convaincus de le suivre pour être conduits dans un pré plus au sec pour y passer l'hiver. Au retour, Sarah avait cédé sa monture blanche à Magali et pris le volant du 4X4. Elle lui fit découvrir le charme de ces grands espaces peuplés d'une faune parfois insoupçonnée.

— Ça vous a plu ? fit-elle en ouvrant sa portière.

Elle l'aida à descendre et à s'asseoir dans le fauteuil roulant.

— Vous m'avez épaté ! admit Joseph.

Elle passa devant, le laissant diriger lui-même l'engin qu'il avait dû emprunter à l'ambulancier.

— Venez m'aider, on va faire à manger !

Sur le seuil de sa porte, elle ôta ses bottes et son chapeau et redevint la Sarah, plus femme, plus sensuelle.

Son sourire engageant laissa Joseph sans voix.

— Alors ! Vous venez ?

Elle accrochait son blouson à la patère derrière la porte, lorsque le téléphone tinta dans le vestibule.

— Martin ! Non, mais il ne devrait pas tarder. C'est de la part de qui ? … Lionel !

Montana avait laissé son portable dans son appartement marseillais et lui avait confié le numéro de sa cousine pour le joindre en cas d'urgence.

Joseph fit signe à Sarah de lui passer la communication.

— Salut Lionel.

— Bonjour Joseph. Tu vas mieux ?

— On fait aller, merci. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu sais sans doute que Martin craignait que son ordinateur soit piraté.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Lionel n'hésita que peu de temps avant de lui confier que l'ordinateur de Martin était infecté par « un cheval de Troie » et que tous ses messages électroniques pouvaient être lus. Joseph comprit alors que l'image du tueur qu'il avait transmise à la SIS-2 avait été vue, mais par quel regard indiscret ?

— On peut connaitre l'origine de cet espion ?

— J'ai pu remonter jusqu'à l'adresse IP, fit Lionel.

— Et ?

— Je n'y comprends rien… il semble que ça vient du ministère, mais j'ignore de quel service.

Lionel réalisa soudainement que ce n'est pas à son patron qu'il rendait compte.

— S'il te plait Joseph, je préfèrerais lui en parler moi-même.

— Il est parti à cheval et je ne sais pas quand il va rentrer. Le mieux serait que tu viennes et tu pourrais en profiter pour amener le fourgon.

— Le fourgon ? Martin est d'accord ?

— On en a parlé, mentit Joseph, il faut qu'on sache qui est derrière tout ça, et il n'y a pas trente-six solutions.

Il avait à peine raccroché que le bruit des sabots se faisait entendre dans la cour.

Par la fenêtre, Joseph vit Martin aider Magali à descendre de sa monture. Ses mains restèrent plus que nécessaire sur les hanches de sa fille et leur sourire trahissait un certain bonheur d'être ensemble. S'il s'était un instant inquiété sur leur retard pour rejoindre le mas, il comprit alors qu'il se passait quelque chose entre ces deux-là.

Martin fut contrarié d'apprendre que son ordinateur avait été piraté, mais il n'en fut pas surpris.

Qui au ministère pouvait avoir intérêt à agir ainsi ? Pelletier ! Comment et pourquoi cet émissaire de la chancellerie pouvait se trouver mêler à ces meurtres obscurs.

Voyant son front plissé Joseph comprit à quoi ou plutôt à qui il songeait.

— Mais, c'est ridicule. Pourquoi Pelletier ferait une chose pareille ?

— Je ne dis pas que c'est lui, mais si comme le dit Lionel, l'adresse IP de l'ordinateur-espion est affectée au ministère de l'Intérieur, c'est qu'il y a un problème. Et l'attitude de ce type me parait…

— Ambigüe ! compléta Magali

Joseph restait ébahi et interrogeait Martin du regard.

— C'est vrai que lorsqu'il a découvert le portrait d'un des tueurs, sa réaction m'a semblé étrange. Comme si une mouche l'avait piqué.

Magali qui n'appréciait pas cet homme confirma en dodelinant de la tête.

— Je suis persuadée que c'est lui qui m'a appelée le matin du choix des affectations. Je dois dire qu'il a su se montrer très persuasif.

— Sans doute parce que tu étais la meilleure. Mais dans ce cas pour quoi ?

— Moi aussi, dit Martin. Il m'a fortement incité à venir à Marseille. Comme s'il voulait m'éloigner de Paris. Comme s'il voulait…

— Vous savoir loin du juge qui enquêtait sur la mort de votre femme ? proposa Joseph. Ça me parait énorme. Je ne l'imagine pas se transformer en… je ne sais pas quoi.

— Il faut absolument éclaircir cette affaire, avant qu'elle ne vire au drame.

Lorsqu'il entendit le Trafic entrer dans la cour, Martin jeta un regard suspicieux à Joseph et comprit qu'il avait réussi à manœuvrer pour convaincre Lionel. Magali ne fut pas dupe elle non plus, mais pour la première fois, elle dut admettre que c'était inévitable. Il fallait absolument savoir qui étaient ces tueurs, avant qu'ils ne recommencent.

34

Lionel consulta son Smartphone une énième fois. Sa fille ne répondait toujours pas à ses messages.

Allongé dans son fourgon aménagé, Joseph tentait de faire le vide, espérant un souffle d'inspiration.

— Vas-y !

— Pourquoi cette affaire ? s'inquiéta Lionel.

— Je ne peux rencontrer le passeur que lorsqu'il vient chercher quelqu'un, et la mort de cet hôtelier me perturbe. Il y a quelque chose qui cloche. Refais-moi un rapide topo s'il te plait.

— Comme tu voudras. Andrew Markey originaire de Londres s'est installé au pied de Sainte-Victoire, il y a une dizaine d'années. Le mois dernier, madame Markey a déclaré la disparition de son mari au commissariat d'Aix-en-Provence. Selon elle, il était très dépressif et menaçait de mettre fin à ses jours. Les recherches entreprises n'ont rien donné. Deux semaines plus tard, des plongeurs ont retrouvé son corps au pied du Bec de l'Aigle à La Ciotat, à une trentaine de mètres du rivage, les jambes lestées par une grosse pierre maintenue avec du ruban adhésif. Les gendarmes maritimes doutent que Markey ait pu se jeter de la falaise et ils n'ont pas trouvé d'embarcation qui lui aurait permis de se jeter à l'eau. Ils ont été dessaisis de cette affaire au profit des policiers d'Aix qui enquêtaient sur cette disparition. Et… ils ont conclu à un suicide. Sa fille issue d'un premier mariage est persuadée que son père ne s'est pas suicidé. Elle prétend qu'il a découvert que sa femme le trompait avec Polin, leur comptable. Il était en colère, mais pas suicidaire. C'est elle qui a contacté Martin.

Joseph soupira. Il connaissait cette affaire par cœur, mais espérait que le fait d'être allongé dans les bonnes conditions, il parviendrait à chasser toutes ses pensées parasites. Judith, Markey, tout se mélangeait.

Il secoua la tête.

— On ne peut pas remettre ça à demain ? s'inquiéta Lionel en regardant sa montre.

Joseph se redressa sur sa couchette.

— Tu as peut-être raison.

Ce qui le perturbait également, c'est que contrairement à certains de ses voyages, il n'était pas sur les lieux de l'agression. Même si cela lui était arrivé de rencontrer le passeur dans d'autres circonstances. Le meurtre du gardien du musée Granet en était un exemple.

S'il voulait que ça marche, sans doute faudrait-il qu'il se concentre sur le sort de Judith. Ainsi, il se retrouverait à ses côtés au moment fatidique où elle avait perdu la vie.

— Bon OK ! fit Lionel. Il faut que je file. Mais pas de blague, hein ! Je t'appelle demain.

De nouveau, la brume enveloppait les marais et le mas de Sarah, imposant un silence feutré. Doucement, la fraîcheur s'installait dans le fourgon aménagé. Enveloppé dans un plaid, Joseph n'avait pas froid. Pour se changer les idées et ralentir les battements de son cœur, il songea à Judith. Il revit ses maladresses pour faire le ménage. C'est vrai qu'ils s'étaient copieusement engueulés, mais il était content qu'ils aient pu se réconcilier avant de partir.

Tout en tapotant le dossier Markey, son esprit vagabonda vers sa fille.

Magali et Martin étaient remontés ensemble sur Marseille. Joseph avait remarqué qu'elle cachait difficilement une inquiétude, mais il ne lui avait rien demandé.

Sarah, son hôtesse qu'il trouvait de plus en plus charmante, savait qu'il ne fallait pas le déranger lorsqu'il était dans son fourgon. Après avoir respiré profondément et lentement à la manière d'un adepte du yoga, il glissa son casque et appuya sur le bouton de la télécommande. L'orchestre envoutant englua alors toutes ses pensées et il se sentit bien.

*

Joseph regarda autour de lui. Il était effectivement sur le seuil d'une porte-fenêtre entrouverte près d'une chambre en rez-de-jardin, mais cette somptueuse villa avec vue imprenable sur la montagne Sainte-Victoire n'avait rien à voir avec sa maison plus modeste au pied du Garlaban.

Pourquoi n'était-il pas chez lui ?

Il se retourna et aperçut, une femme noire se cramponnant à un rideau, pleurant doucement. Pour étouffer ses gémissements, elle mordait un mouchoir. Ce qu'elle observait discrètement sur la terrasse près de la piscine la terrorisait.

Joseph chercha Pierre du regard, mais il ne vit qu'un individu agenouillé, appuyant de toutes ses forces sur un coussin posé sur le visage d'un homme allongé au sol. Les longs bras de la victime giflaient l'air. Une de ses mains agrippa le cou de son agresseur. Une femme encourageait le meurtrier en essayant de maintenir les pieds de la victime, ce qui ne l'empêcha pas de prendre un coup de genou dans le menton.

Joseph comprit que la lecture du rapport par Lionel l'avait conduit malgré tout au domicile de Markey. Alors qu'il espérait rencontrer l'assassin de Judith, il assistait au meurtre de l'Anglais. Une chose était certaine, sa fille avait raison, Andrew ne s'était pas suicidé et il n'avait visiblement pas envie de mourir.

Jo se retourna vers celle qui devait être la femme de ménage. Inutile de lui demander quoi que ce soit, elle ne l'entendrait pas et elle ne pouvait pas changer le cours de l'histoire. Ces agressions dont il était le témoin sans pouvoir intervenir le révoltaient. Alors il concentra ses pensées pour tenter de communiquer avec elle. Contre tout espoir, la femme sursauta en regardant dans sa direction, comme si elle le ressentait sans vraiment le voir.

— Prenez une photo ! suggéra-t-il.

— Qui me… ?! Alexandre ! C'est toi ?

— VITE !

Lorsqu'il la vit sortir son téléphone cellulaire pour prendre un cliché, il ressentit une profonde satisfaction de victoire.

Terrorisée par ce qu'elle venait de voir et d'entendre, la ménagère disparut aussitôt.

— Tu es fier de toi, je suppose.

Cette voix intérieure qu'il venait de ressentir le fit se retourner.

— Ah, Pierre ! Vous êtes là. Je voulais vous demander pour cette jeune femme qui a été tuée chez moi… vous savez, Judith !

Pierre ne répondit pas. Sa forme devint vaporeuse en s'approchant de la piscine.

— Le salaud, il m'a griffé ! gronda Florent Polin.

L'associé et amant de Madame Markey se relevait en massant son cou gratifié d'une profonde estafilade. De rage, il donna un coup de pied dans le torse de sa victime désormais inerte.

— C'est bon ! fit Madame Markey. Je crois qu'il a son compte.

Elle se pencha vers le corps de son mari.

— Merde, il respire encore.

Joseph qui s'était approché à la suite de Pierre vit alors les amants diaboliques pousser Andrew Markey dans la Piscine. Polin lui maintint la tête sous l'eau suffisamment longtemps pour qu'il n'ait plus aucun doute.

La silhouette de l'Anglais regarda le passeur et parut surpris de le reconnaitre.

— Come on ! fit une voix féminine que Joseph ne reconnut pas.

— Pierre ne partez pas. Pierre, c'est important.

Le couple fantomatique s'éloignait dans le tunnel en même temps que s'éteignaient les derniers violons de Mozart.

Lorsqu'il sortit de sa torpeur une vingtaine de minutes plus tard, il était à la fois satisfait et déçu. La personnalité du passeur s'avérait à chaque fois plus énigmatique. S'il avait la preuve qu'Andrew ne s'était pas suicidé, il n'avait pas avancé d'un pouce concernant les meurtriers à la tulipe noire. Il se laissa glisser de sa couchette et descendit la rampe du fourgon avec son fauteuil roulant. La petite chienne qui patientait sur la terrasse s'approcha à la fois heureuse et inquiète.

Il se dirigeait vers le mas, lorsque les phares d'une voiture percèrent la nuit. Au bruit, il reconnut le coupé Peugeot de Magali.

Elle avait le regard triste quand elle s'approcha de lui.

Accompagnée de la petite chienne, elle poussa le fauteuil de son père vers la maison de Sarah.

— Magali, écoute-moi. La petite Markey avait raison. C'est Polin et sa belle-mère qui l'ont tué.

Magali ne répondit pas. Elle cherchait ses mots.

— Magali, tu entends ce que je te dis ? Polin a été griffé au cou, il faut…

— Jo ! Je reviens de l'hôpital… et j'ai une mauvaise nouvelle. Tante Pauline…

— Quoi, Pauline ? Elle est… ?

— Non, mais les médecins, m'ont dit qu'elle n'en a plus pour longtemps.

35

Entouré et protégé par Lionel, Magali et le gendarme Masson en tenue civile, Joseph manœuvrait son fauteuil électrique enfin retrouvé.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit au quatrième étage de l'hôpital de la Timone, seuls, Joseph et Magali entrèrent dans la chambre. Les deux hommes discrètement armés restèrent en protection dans le couloir.

Joseph regarda sa pauvre tante allongée sur son lit. Cela lui fit de la peine de la voir dans cet état. Elle qui était si vaillante, si dynamique. Des aiguilles de perfusion maltraitaient sa peau parcheminée. Les multiples piqures qu'elle avait subies lui laissaient une multitude d'hématomes sur les bras et les mains. En le reconnaissant, les yeux à demi éteints de la vieille femme s'animèrent. Elle grimaça ce qui voulait être un sourire.

— Oh ! … Jo ! Enfin, souffla-t-elle.

— Je voulais venir plus tôt, mais j'ai eu des soucis à la maison.

— Ce n'est pas grave, mais je ne sais pas si…

Il prit la main tremblante qu'elle lui tendait.

— Jo !

— Oui Pauline.

— Ton père… Je t'ai écrit…

Elle avait tenu bon, jusqu'à ce moment qu'elle espérait tant, et maintenant qu'il était là, ses forces l'abandonnaient. Chaque respiration était une souffrance.

— Jo !

— Oui Pauline.

— Regarde dans le tiroir… Je t'ai laissé…

— Quoi ? … Pauline !

— Pauline ! Qu'est-ce que tu m'as écrit ? Où… ?

Magali posa une main sur l'épaule de son père.

*

Le van de la section des investigations spéciales filait sur la rocade de bord de mer.

Le regard embrumé, Joseph voyait défiler son passé. Pauline était le dernier maillon de ses ancêtres. Après elle, ce serait lui, le doyen.

Il l'avait négligée comme si elle était éternelle. Finalement que connaissait-il de la saga Bertho ? Elle seule aurait pu lui parler de sa famille, de ses aïeux, … de son père.

« Je t'ai écrit » avait-elle dit. Où était cette lettre ? Il avait fouillé le tiroir de sa table de chevet. Il n'y avait rien. L'avait-elle fait avant d'être hospitalisée ?

Avec l'âge et les épreuves de la vie, il avait cessé de haïr ce père, mais apprendre quelque chose de lui, si longtemps après, servirait-il à quelque chose ? Pour lui, il était trop tard, mais s'il voulait transmettre l'histoire de sa famille à sa descendance, il fallait peut-être qu'il accepte qu'on lui en parle.

Joseph n'était pas le seul à s'être construit sans un père près de lui, pour guider ses pas. À la réflexion, il ne savait même pas à quoi il ressemblait.

Folle de jalousie, sa mère n'avait gardé aucune photo, aucun souvenir de ce mari qui l'avait trahie. Christine avait élevé seule ce garçon, lui reprochant parfois, dans des moments de colère, les mêmes défauts que son père. Ce n'est qu'après vingt ans de solitude, qu'elle avait accepté la présence d'un autre homme à ses côtés.

Joseph était adulte et il n'avait plus besoin d'elle. Alors, elle était partie vivre dans les Hautes-Alpes, chez ce montagnard, qu'elle avait rencontré lors d'un voyage organisé à Rome.

Pendant près de dix ans, Christine avait vécu loin de sa Provence natale, mais elle avait apprécié cette nouvelle vie et ces montagnes, bien plus hautes que le Garlaban. Lors d'une randonnée dans le Queyras, une vilaine chute l'avait emportée le lendemain de son anniversaire. Elle venait d'avoir cinquante-cinq ans.

À l'avant du Vito, Magali conversait avec Martin.

— Il est près de moi, je vous le passe.

Avalé par ses pensées, Joseph ne l'entendait pas.

— Jo ? – Jo ! Martin voudrait te parler.

— Bonjour Martin. – Merci. - Les médecins sont très pessimistes. - Je leur ai demandé de ne pas s'acharner.

Il écouta le juge lui dire combien il avait apprécié l'espièglerie et le pragmatisme de sa tante. Soudain Martin prononça le mot « enquête », ce qui déclencha d'autres souvenirs dans son esprit.

— Dites ! Il faut absolument qu'on se voie pour l'affaire Markey. Vous rentrez quand de Paris ? - Ah Magali vous a dit. - Je sais, mais plus on tarde et moins on… - Très bien, merci Martin. – Oui, je vous la passe.

Le regard de Joseph pétillait de nouveau lorsqu'il rendit le portable à sa fille. Elle écouta ses recommandations.

— Très bien, Martin ! Nous vous tiendrons au courant.

Elle raccrocha.

— On a carte blanche. Martin s'occupe du proc.

*

Comme il l'avait promis, le juge Montana s'était montré persuasif. Le procureur de la République de Marseille se posait toujours autant de questions sur les renseignements que pouvait obtenir le patron de la SIS, mais force était de constater que ce nouveau service obtenait de bons résultats. L'affaire Markey n'en était pas une, puisque le suicide ne faisait a priori aucun doute. Pourtant, Montana doutait quand même.

Il fit ouvrir une information pour recherche des causes de la mort et désigna un juge d'instruction.

Trois jours plus tard, Martin, bloqué à Paris pour un séminaire, assista à une vidéoconférence avec son équipe. Lionel et Magali revenaient de l'exhumation et de l'autopsie de l'Anglais. Pour elle, c'était une première. Plutôt marquante.

— Alors cette autopsie ? demanda Martin.

Magali fit la grimace.

— Je crois que mes narines sont marquées à vie.

— Plus d'un mois après, j'imagine.

Lionel se cala devant la caméra.

— Comme je le pensais, il n'y a pas eu de première autopsie.

Montana connaissait ces règles de procédure. À la demande de la famille ou des enquêteurs, le procureur n'avait demandé qu'un examen approfondi.

Lionel précisa qu'il avait fait faire un prélèvement des ongles. Quant aux poumons, ils étaient déjà putréfiés, tout comme le foie et les reins.

— Pour la recherche de diatomée, c'est foutu, alors ? s'inquiéta Zoé.

La police scientifique passionnait Magali. Sans cette affectation à la SIS,

elle aurait sans doute opté pour une cellule de l'Identification Judiciaire.

— Nous avons fait prélever la moelle osseuse des fémurs. Il parait que ça nous laisse une petite chance.

— Si longtemps après ? demanda Martin.

Le vrai spécialiste, c'était Lionel.

— En cas de noyade, les cellules pulmonaires explosent et l'eau se répand très vite dans tout l'organisme. Lorsque les tissus mous sont détruits, on peut trouver ces microalgues dans la moelle osseuse.

— Quand aura-t-on les résultats ?

Lionel fit une moue perplexe.

— Pour l'analyse des ongles, j'espère les avoir demain. Mais pour les diatomées, ça risque d'être un peu plus long.

— Je ne serai pas de retour avant la fin de la semaine. Je vous laisse gérer, mais continuez à me tenir au courant. Bonne chance.

Magali avait hâte de raconter tout cela à son père.

36

Lionel et Zoé se présentèrent au bureau de Polin.

— Monsieur Polin, nous aimerions vous parler d'Andrew Markey, dit Zoé en présentant sa carte professionnelle.

— Je croyais que cette affaire était classée ?

— Des éléments nouveaux nous laissent penser que vous vous êtes fortement querellés avec Monsieur Markey. D'ailleurs, il semble que vous présentez encore certains stigmates.

Elle désigna les cicatrices de griffures dans le son cou.

— Ça ! Non c'est rien, c'est…

D'autorité, Lionel posa sa grande carcasse sur le bord d'un bureau.

— Monsieur Polin. Nous allons devoir procéder à un prélèvement en vue d'une analyse génétique.

— Pour quoi faire ?

— L'autopsie a permis de trouver des fragments de peau sous les ongles d'Andrew Markey. Nous devons vérifier s'il ne s'agit pas de la vôtre.

Polin blêmit puis afficha un petit sourire.

— Bon c'est vrai !

Lionel et Zoé se regardèrent. Allait-il avouer comme cela, aussi vite ? C'était plutôt inespéré.

Coopératif Polin poursuivit.

— Andrew était devenu complètement dépressif. Il voulait tout casser. J'ai essayé de le raisonner, mais il m'a serré à la gorge et m'a griffé.

— Et, vous vous êtes battus, tenta Zoé.

— Non ! Chantal est intervenue à temps. Après, il s'est sauvé en courant, en pleine crise de nerfs. On pensait qu'il allait se calmer et revenir, mais vous connaissez la suite. Je ne lui en veux pas…

Ben voyons. Manquerait plus que ça.

— Est-il vrai que vous aviez une liaison avec Chantal Markey ? asséna

Zoé.

— C'est ce que Andrew s'est imaginé. En fait, il était devenu complètement parano, le pauvre.

Pendant ce temps, en l'absence de Martin, Magali s'était fait accompagner par son père.

L'hôtel pompeusement nommé « *The paradise* » nichait dans un écrin au pied de la montagne Sainte-Victoire. Tandis que sa fille prenait l'interrogatoire en main, Joseph fit le tour du propriétaire. Dans la piscine, une jeune fille se baignait, ignorant tout du drame qui s'était joué ici quelques semaines plus tôt. Il chercha la femme de ménage antillaise, mais elle n'était pas là.

Quand il regagna le petit bureau, il vit que Magali était entrée dans le vif du sujet.

— Florent Polin et moi ? s'offusqua Chantal Markey. Je sais que mon pauvre Andrew s'était mis ça dans la tête, mais il était complètement parano, le pauvre. Il soupçonnait tout le monde et de n'importe quoi.

— Dites-moi ? Nous aimerions interroger votre employée.

— Laquelle ?

— L'Antillaise asséna Joseph de sa voix grave.

La veuve Markey avait visiblement tout prévu, mais pas cela. Que venait faire cette femme dans cette histoire ? Elle n'hésita que peu de temps.

— Aucune idée. Elle est partie sans demander son reste.

— Vous devez bien avoir une adresse, demanda Magali.

— Je n'ai pas eu le temps de la déclarer. Apparemment le travail a dû lui faire peur. Vous savez ces gens-là, ajouta-t-elle avec une obséquiosité exaspérante.

Elle regarda par la porte vitrée et aperçut un véhicule se garer sur le parking.

— Ah ! Je suis désolée, mais je vais devoir m'occuper de ces personnes. Rappelez-moi ou revenez un peu plus tard. Merci !

— On n'a pas été bons maugréa Magali en marchant près du fauteuil de son père. En plus elle nous jette.

Vexée, elle appela Lionel qui lui fit part de sa même déconvenue.

— Ils se foutent de nous, tous les deux ! pesta Magali en prenant le

volant du Trafic. Ils ont bien monté leur stratagème.

— Ils ont largement eu le temps.

Magali jeta un œil dans le rétroviseur vers son père.

— Il faut absolument retrouver la femme de ménage.

37

— Bonjour Madame Serbin !

La femme qui venait d'ouvrir la porte à Magali l'observa silencieusement quelques secondes d'un air inquiet, puis son regard se tourna vers cet homme en fauteuil roulant. Elle ne les avait jamais vus, mais quelque chose en elle lui dit que ce jour qu'elle redoutait tant venait d'arriver.

— C'est bien moi, soupira-t-elle, sans s'occuper de la carte de police que Magali venait de sortir.

Elle les fit entrer.

L'appartement de Mireille Serbin, situé au septième étage d'un immeuble des années soixante-dix dans les quartiers populaires d'Aix-en-Provence regorgeait de souvenirs de sa Guadeloupe natale.

Elle regarda la photographie de son défunt mari accrochée au mur, comme pour lui demander de l'aide.

Mireille l'avait suivi trente ans plus tôt, lorsqu'il avait été affecté comme préposé de la poste en banlieue marseillaise. Alexandre Serbin était décédé depuis une dizaine d'années d'un infarctus, mais depuis elle niait son absence en entretenant un dialogue constant avec cette photo. Elle était convaincue qu'il lui répondait et lui dictait sa conduite. Qui d'autre que son Alexandre aurait pu lui ordonner de prendre les photos de cet assassinat ?

— Je vous écoute ! fit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil situé sous l'image protectrice.

Magali défit son manteau.

— Nous avons eu du mal à vous retrouver, Madame Serbin.

— Pourquoi me cherchez-vous ?

Joseph fit rouler son fauteuil électrique et regarda l'opulente Guadeloupéenne dans les yeux.

— Quelque chose me dit que vous le savez déjà, Mireille. Vous

permettez que je vous appelle Mireille ?

C'est vrai qu'elle redoutait autant qu'elle espérait ce moment où on viendrait enfin lui demander de témoigner. Elle se plaisait à croire en ses dons de médium. Comme pour beaucoup d'Antillais, la religion chrétienne qu'elle pratiquait avec ferveur était empreinte de rites et de croyances issues de ses lointains ancêtres, peu compatibles avec les préceptes de l'église.

— Peu importe ce que je sais, lui répondit-elle en soutenant son regard. Qui vous a dit que je pouvais vous aider ?

— En tout cas, pas votre ancienne patronne, lui dit Magali. Elle a tout fait pour qu'on ne vous retrouve pas. C'est grâce au facteur avec qui vous aviez sympathisé que nous avons pu remonter jusqu'à vous. Vous n'étiez pas déclarée ?

— J'ai travaillé pendant trois ans pour ce pauvre monsieur Markey. J'ai toutes mes fiches de paie.

— On s'en doutait un peu.

— Vous l'aimez bien votre patron, vous pouvez nous en dire un peu plus.

Elle nia avec force de la tête.

— Je ne sais rien, je vous dis ! Laissez-moi tranquille.

Joseph s'approcha d'elle.

— Vous n'avez rien à craindre Mireille. Nous savons que Chantal Markey et Florent Polin ont fait, mais il nous faut juste votre aide pour le prouver.

Sa lèvre tremblait d'émotion en implorant le secours de son défunt mari.

— J'ai rien vu. Je n'étais pas là.

— Madame Serbin, dit Magali. Nous avons fait exhumer Monsieur Markey et les analyses démontrent qu'il n'est pas mort noyé là où nous l'avons trouvé.

— Je ne sais rien, je vous dis.

Joseph leva les yeux vers la photo au-dessus de la tête de la femme de ménage. Puis il opina du chef, comme s'il communiquait avec l'image d'Alexandre Serbin.

Bouche bée, elle le regarda, puis elle balbutia.

— Vous… vous aussi, vous l'entendez ?

Il n'aimait pas user de subterfuges aussi grossiers, mais cette femme semblait tellement imprégnée de mysticisme que c'était les seuls arguments

qu’elle pourrait admettre.

— Vous avez tout vu Mireille, il parait même que vous avez des preuves.

Il regarda avec insistance le Smartphone posé sur la table du salon.

La Guadeloupéenne se signa plusieurs fois et marmonna en créole. Puis elle acquiesça.

— J’avais trop peur qu’ils me tuent moi aussi, c’est pour ça que je n’ai rien dit.

Avec nonchalance et résignation, elle s’empara de son cellulaire et ouvrit le dossier photographies.

38

Joseph regardait défiler le paysage, par la vitre du Mercédès Vito. Les platanes perdaient leurs dernières feuilles chassées par le vent.

— Je l'avais bien dit, j'ai trop tardé.

Magali ne répondit pas. Elle était triste et désappointée.

Ils n'avaient même pas pu savourer leur réussite. Pendant qu'ils assistaient à l'arrestation de Florent Polin et de sa maitresse, Joseph avait reçu un appel de l'hôpital.

Pauline venait de quitter ce monde.

C'est vrai que craignant pour la vie de son père, Magali avait repoussé cette visite à l'hôpital et qu'elle n'avait cédé que devant son insistance. Et maintenant, il était trop tard. Pauline était partie avec son secret. Pour l'instant, Magali estimait qu'il était encore trop tôt pour retourner dans la maison du village de La Treille. Les tueurs pouvaient toujours être aux aguets. Mais il faudrait bien y aller, car Joseph voudrait assurément assister aux obsèques de sa tante.

— Lionel, passe par la corniche Kennedy, s'il te plait ! souffla Joseph d'une voix atone.

Il avait besoin de revoir cette mer et cette côte qui avaient fait partie de son quotidien. Jamais il ne s'était lassé de ce spectacle sur les îles du Frioul et du château d'If. Quelques voiliers profitaient de cette jolie brise pour régater dans la baie phocéenne d'un bleu profond. Ils rejoignirent le vieux port. Les derniers travaux qui avaient perturbé la circulation déjà chaotique à l'excès offraient enfin une magnifique esplanade face à la Canebière.

Lionel les déposa à l'entrée du parking souterrain du commissariat de Noailles.

En arrivant au dernier étage, siège de la SIS-2, le juge Montana vint à leur rencontre. Il se dit attristé d'apprendre la mort de Pauline. Il garda longuement la main de Magali dans la sienne. Joseph fut intrigué par une

voix d'enfant venant du bureau de Zoé.

— C'est une affaire très particulière, dont nous avons hérité, confia Martin.

Il les fit entrer dans son bureau pour leur en parler plus discrètement.

— C'est Arthur, un garçon de huit ans, que la DDASS a placé dans une famille d'accueil depuis quatre ans déjà. On ne sait pas d'où il vient. Il est resté longtemps muet et ne semblait pas comprendre le Français. Les Barthélémy qui l'ont recueilli ont patiemment réussi, avec l'aide d'un orthophoniste, à lui inculquer notre langue, mais il n'a jamais rien évoqué de son passé.

— Il est amnésique peut-être ! fit Magali.

— C'est sans doute la conséquence de la blessure qu'il avait au crâne lorsqu'on l'a découvert dans un wagon de marchandises à Miramas.

Joseph qui avait d'autres préoccupations en tête n'avait écouté que distraitement, mais il fut interpellé par cette anecdote.

— Je me souviens de cette histoire ! Les journaux en ont longtemps parlé à l'époque. Ce sont les gendarmes qui traitaient cette affaire et je pensais que depuis, cette énigme avait été élucidée.

— Donc, il a retrouvé la mémoire ? demanda Magali.

Le juge fit une moue perplexe.

— Pas vraiment, mais depuis quelque temps, il fait des cauchemars. Et… il parle en Russe.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Joseph.

Martin était satisfait. Il n'avait fallu que quelques mots sur une affaire complexe, pour sortir les Bertho de leur tristesse.

— Ses parents de substitution l'ont enregistré et ont confié la cassette à une interprète. D'après elle, il n'a gardé que le langage enfantin de cette partie de sa vie, mais les mots qu'il prononce font état de violences, de coups de feu. Il ressent visiblement une véritable peur rétrospective. Malheureusement, lorsqu'il se réveille, le petit ne se souvient de rien. Même lorsqu'on lui fait entendre ce qu'il a dit pendant son sommeil, il ne semble pas comprendre.

Joseph émit l'idée que l'enfant pouvait se protéger, même inconsciemment. Martin lui répondit que c'était l'avis de Zoé. C'est pour cela qu'elle lui parlait avec la plus grande psychologie dont elle était capable de faire preuve. Alors Joseph se souvint de cet état dans lequel il avait réussi à se plonger pour revoir la main du tueur. Ce n'était pas un de

ses voyages interdits et dangereux, qu'il faisait régulièrement. Cela ressemblait plutôt à une sorte d'autohypnose, sans qu'il sache vraiment comment il y était parvenu.

— Je suppose que les recherches, concernant l'agression de Russes dans la région, n'ont rien donné, dit Magali.

— Ni dans la région ni ailleurs. Ce train venait d'Alsace.

Bien que préoccupé par la mort de sa tante, Joseph se prenait au jeu.

— Avez-vous pensé à l'hypnose ?

Martin s'en voulut de ne pas y avoir songé plus tôt. Bien sûr, c'était ce qu'il fallait tenter. Joseph ne pouvait pas se projeter dans des lieux ou des époques inconnus. Par contre, si on interrogeait cet enfant sous hypnose, il pourrait ainsi répondre aux questions, dont seul son subconscient connaissait les réponses.

Soudain Lionel frappa à la porte et entra, une photo à la main. Lorsqu'il la posa sur le bureau, Joseph eut un moment de stupeur. Le visage qui venait d'apparaitre ressemblait à la perfection au dessin qu'il avait envoyé par mail à Montana. Le juge vit lui aussi la similitude et sortit l'imprimé de son tiroir.

— Qui est ce type ? demanda-t-il.

Pas mécontent de son effet, Lionel retourna la page qu'il venait d'imprimer dix minutes plus tôt.

— Didier Becket ! Un ancien de la maison. Il a été suspendu il y a quatre ans, puis définitivement viré de la police pour des affaires de violences et de racket envers des dealers.

Joseph prit l'image entre ses mains. Elle représentait le buste d'un homme en uniforme. Il semblait fier de cette tenue qu'il arborait avec une sorte d'arrogance.

Il ferma les yeux et tenta d'explorer sa mémoire défaillante, tout comme celle de cet enfant dans le bureau de Zoé qui parlait russe sans le comprendre. S'il ne parvenait toujours pas à visualiser l'intégralité de la scène, il revit néanmoins le regard clair et fou de ce géant aux cheveux blonds, puis il entendit ces mots : *Bien joué man !* Pourquoi lui disait-il cela ? Une idée germa dans son esprit. Si son subconscient recelait des indices, et qu'un blocage psychologique l'empêchait d'y accéder, pourquoi ne pas s'infliger le même traitement que celui qu'il préconisait pour ce jeune garçon ?

— Alors ? demanda Magali.

— C’est bien lui !

— Une chose est sûre, il ne recommencera pas, fit Lionel. Il a été retrouvé mort dans sa voiture. Mais écoutez ça.

Il lut alors un article déniché sur Intranet, un serveur interne de la police, relatant la mort d’un ancien policier en banlieue parisienne. Une Volvo noire avait été retrouvée en partie carbonisée avec deux hommes à bord. La voiture lui appartenant, Didier Becket put être rapidement identifié. Chose étrange, il tenait à la main un pistolet.

— Le second type est en cours d’identification, précisa Lionel, mais il était également armé.

— Ils ont voulu se défendre ! suggéra Joseph.

— C’est ce que j’ai pensé en lisant cet article. Je me suis dit que vu le passé sulfureux de ce Becket, il avait dû tomber sur une bande rivale. Alors, j’ai voulu voir à quoi ressemblait ce type et je suis allé consulter sur le trombinoscope des anciens de la maison. Lorsque j’ai vu cette tête, je n’en revenais pas.

— C’est arrivé quand ? demanda Montana.

Lionel consulta ses notes.

— C’est un cueilleur de champignons qui a découvert la carcasse de ce break en forêt de fontainebleau, mardi dernier. D’après le légiste, la mort pourrait remonter à quatre ou cinq jours.

— Les tueurs à la tulipe noire ! souffla Magali.

— Est-ce qu’on sait quel type d’arme ils avaient sur eux ? demanda Joseph.

Martin qui s’était connecté sur le site relatant les faits consulta l’article, mais il ne faisait pas état de ces éléments de l’enquête. Magali appela le service chargé des investigations. L’officier de la gendarmerie qui lui répondit se montra réticent pour divulguer à une inconnue, ce genre de détails. Elle sut se montrer persuasive et quelques minutes plus tard, il transmettait par mail au juge Montana le rapport de police scientifique. L’arme retrouvée sur le deuxième homme était un Walther P99 Umarex. Un silencieux avait également été découvert dans la poche de son blouson en cuir noir. Le visage de ce tueur était trop marqué par les flammes pour le prendre en photo. Ses empreintes digitales étaient inconnues du fichier national, seul son ADN pourrait permettre de l’identifier, à condition d’avoir une piste de comparaison.

Prenant conscience que les assassins de sa femme ne pourraient jamais

s’expliquer sur les raisons de ce meurtre, Martin devint livide.

Joseph aussi avait compris.

Ces criminels devaient regagner Paris, après avoir tué Judith par erreur, lorsqu’ils avaient été abattus, mais par qui ? Cette bande de tueurs était-elle décimée pour autant ? La vidéo de son agression à la gare démontrait qu’il y avait au moins trois hommes.

— Mais bon sang ! Pourquoi ces tulipes noires ? Ce genre de fleurs ne doit quand même pas s’acheter tous les jours.

— Ne t’énerve pas Jo ! J’y ai songé moi aussi, mais contrairement à ce qu’on pense, ce sont des fleurs assez courantes.

Lionel avait tenté d’explorer cette piste, mais cela semblait scabreux de remonter la filière. Alors il s’était fié au rapport de ses collègues, prétendant qu’il s’en vendait un certain nombre.

— Ça veut dire quoi assez courantes ? s’emporta Joseph. On a enquêté dans ces magasins pour savoir s’ils avaient vendu des tulipes de cette couleur, le jour ou la veille des meurtres ?

Zoé qui en avait terminé avec le garçon s’exprimant en russe pendant son sommeil intervint.

— J’ai un logiciel pouvant m’aider dans ce genre de choses.

Martin, un instant sonné par ces révélations, reprit pied.

— OK Zoé ! Vous vous chargez de ça, mais qu’est-ce que ça donne pour le gamin ?

— Toutes les questions que je lui ai posées démontrent qu’il ne simule pas. Sa mémoire fait vraiment un barrage sur tout ce qui a précédé son hospitalisation. Je me demandais s’il n’y avait pas moyen de…

Montana comprit ce qui la gênait.

— Écoutez, je sais qu’un témoignage sous hypnose n’a juridiquement aucune valeur, mais avec Joseph, on pense que ce pourrait être la solution.

Zoé jubilait, c’était l’idée qu’elle venait d’avoir.

— Mais avant, précisa le juge, occupez-vous des fleuristes ou des grossistes. Moi, je me charge de trouver un hypnotiseur médical.

39

La pièce, habillée de tons pastel et sobrement décorée, était assez grande et agréablement meublée. Le divan évoquait celui d'un psychiatre, mais le docteur Janvier n'en était pas un. Il ne ressemblait guère à un médecin non plus et encore moins à un hypnotiseur, si tant est qu'il y ait un archétype pour cette profession.

L'homme paraissait fragile, presque introverti. Ses rares cheveux ramenés sur l'avant dissimulaient mal une calvitie précoce.

Le petit Arthur semblait très préoccupé par une reproduction de dinosaure posé sur le bureau du médecin.

— Moi aussi, j'ai toujours adoré les dinosaures. Celui-ci m'a été offert quand j'avais dix ans. Il ne m'a jamais quitté.

— Moi, répondit Arthur, j'en ai une centaine au moins. Enfin… peut-être pas quand même, mais j'en ai plein.

Janvier prit un grand livre sur les animaux préhistoriques.

— Je te le prêterai si tu veux, mais faudra me le rendre, hein !

Le petit acquiesça de la tête.

— Promis.

— Si tu veux bien, nous allons faire une expérience. Tu n'as rien à craindre.

Janvier le fit s'allonger sur le divan. Afin qu'il se sente bien, il le couvrit jusqu'au menton d'une couverture, puis il baissa la lumière.

Joseph avait insisté pour être présent aux côtés de Zoé. L'interprète avait également été réquisitionnée elle aussi, au cas où l'enfant s'exprimerait à nouveau en russe. Tous trois se faisaient le plus discrets possible dans un coin de la pièce. Bien qu'il soit à l'initiative de cette séance, Joseph était plutôt sceptique sur ce genre de pratique. Mais il l'eut été bien davantage, si on lui avait parlé il y a quelque temps de voyages extracorporels. Avant de soumettre sa propre mémoire à un inconnu, il voulait connaitre le

déroulement d'une telle introspection. Le praticien l'avait prévenu, ce n'était pas une science infaillible, et parfois cela ne fonctionnait pas sur certains patients. D'autres pouvaient très bien subir une opération assez invasive sans qu'il soit nécessaire de les anesthésier.

Fort heureusement, Zoé enregistrait l'échange, car la voix de Janvier était à peine audible. Elle devait l'être suffisamment pour l'enfant, car ses yeux se fermèrent. À aucun moment, il ne l'avait appelé par le prénom d'Arthur que la DDASS lui avait attribué.

— Tu sens ce vent léger.

Le garçon esquissa un sourire.

— Et ces jolies fleurs ! Elles sentent bon, tu ne trouves pas ? Tu peux en prendre si tu veux.

La main partit dans le vide pour cueillir une fleur imaginaire.

— Comment t'appelles-tu déjà ? demanda le médecin.

La voix se fit plus enfantine qu'elle ne l'était réellement.

— Ze m'appelle Aleksi.

— Oh ! C'est un joli prénom. Aleksi comment ?

Le garçonnet haussa les épaules.

— Tu dois avoir le même nom que ton papa. Il s'appelle comment ?

Le petit fronça les sourcils. L'interprète s'approcha pour mieux entendre ses propos, car il se mit alors à parler dans sa langue natale. Subitement, ses membres s'agitèrent par saccades.

Zoé et Joseph s'approchèrent.

Seul le nom de Vladimir Ivanovich fut compréhensible pour les Français, ainsi que quelques onomatopées significatives. À n'en pas douter, l'enfant faisait allusion à une fuite, des coups de feu, et de sang sur le corps de sa mère. La Russe qui traduisait à voix basse les propos d'Aleksi semblait bouleversée et peinait à suivre le flot ininterrompu de paroles affolées.

— Qui est ce méchant ? demanda l'hypnotiseur, sans se départir de son calme.

Comme l'enfant ne comprenait pas la question, il interrogea l'interprète du regard. Celle-ci lui susurra la question en russe et traduisit la réponse.

— C'est un certain Aleksandr ! Je crois qu'il le connaissait bien.

Le médecin prit le pouls de l'enfant et décida de mettre fin à ce stress.

— S'il le faut, on fera une autre séance, mais on risque de le traumatiser durablement si on insiste.

Il lui caressa le front et lui parla de nouveau à voix basse.

— Tu t'appelles Arthur et tu vas oublier tout ceci. Tu peux te réveiller, maintenant.

Aussi soudainement qu'il s'était enflammé, Aleksi Ivanovich, puisque c'est ainsi qu'il devait s'appeler, s'apaisa.

L'interprète, peu habituée à ce genre d'exercice était livide. Zoé referma sa tablette numérique. Elle était satisfaite de ses recherches sur le Net.

— Merci Docteur. Je ne suis pas certaine qu'une deuxième séance soit nécessaire.

— Très bien ! Et vous, Monsieur ?

Joseph était impressionné. L'attitude de ce garçon ressemblait à ses propres transes qu'il avait pu voir sur les enregistrements vidéo.

— Heu… oui ! Je vous rappelle pour prendre rendez-vous.

*

Un peu effrayé par les conséquences que cela pouvait avoir, le couple Barthélémy regardait le van de la SIS se garer devant leur maison. Arthur serait-il encore leur fils, ou cette séance d'hypnose lui avait-elle permis de retrouver ses vrais parents ?

— Tout s'est bien passé, affirma Zoé. Arthur a été très courageux.

Ouf ! Il s'appelait toujours Arthur.

— Nous analysons les données et nous vous tiendrons rapidement informés.

L'enfant s'approcha de la portière et fit un petit signe de la main à Joseph.

— Au revoir. Merci pour le dinosaure.

— Il est marrant ce petit, dit Joseph tandis que le Vito s'éloignait.

— Et courageux, précisa Zoé.

— En même temps, il ne risquait pas grand-chose.

— Vous allez le faire aussi alors ?

Joseph haussa les épaules. C'est vrai que l'inquiétude l'emportait sur l'envie de découvrir la vérité en présence d'un inconnu. Il craignait de se comporter comme cet enfant au moment fatidique où l'inconcevable pouvait surgir.

— Vous avez les chocottes, hein !

— N'importe quoi !

— C'est vrai que c'est impressionnant, mais peut-être moins risqué que

vos voyages.

— Bon ! Pour l'instant, le plus urgent, c'est ce que vous avez découvert.

— Vladimir Ivanovich était un ancien diplomate russe. Il y a quatre ans, son cadavre et celui de son épouse ont été découverts à la frontière franco-allemande. La Bundespolizei a classé l'affaire sans suite l'année dernière. D'après l'article que j'ai lu, un témoin a vu le petit Aleksi tomber du train et on pense qu'il aurait disparu dans le Rhin qui était en crue. Les recherches étaient impossibles. Une femme qui a assisté à la scène de loin prétend que c'est son père qui l'aurait jeté par la fenêtre lors de l'agression. Je pense qu'en fait le train devait croiser un autre à ce moment précis. Aleksi est tombé sur le wagon de transport, ce qui lui a sans doute sauvé la vie.

— Le petit a parlé d'un certain Aleksandr. S'il le connaissait si bien, c'est qu'il faisait partie de ses proches. Quelqu'un de la famille peut-être.

— Un portrait-robot du tueur a été établi, mais il n'a jamais rien donné. Je vais demander à Martin de se faire transmettre le dossier, mais avec la police allemande, ça risque d'être long. Ils vont forcément se demander ce qu'on vient faire dans cette histoire.

Ils abordèrent le nouveau boulevard près des docks. Malgré l'achèvement du tunnel, la circulation restait un vrai cauchemar aux heures de pointe.

— Et… pour les fleurs, vous avez du nouveau ?

— Oui, j'ai sélectionné les fleuristes qui ont commandé des tulipes noires pendant les périodes concernées. J'ai donné le dossier à Magali pour qu'elle peaufine les recherches, mais je ne sais pas où elle en est. Elle ne vous a rien dit ?

40

Le danger immédiat s'étant éloigné, Magali ayant fait le nécessaire pour qu'il ne reste aucune trace de la tragédie. Joseph était retourné dans sa maison de La Treille.

Qui étaient les ennemis de Didier Becket et de son complice, pourquoi ce policier était-il passé du côté des truands ? Magali avait fouillé dans le passé de cet homme. Son parcours démontrait qu'il était un bon flic, avant d'être repéré dans des groupes extrémistes violents. Les mises en garde de sa hiérarchie n'avaient pas porté leurs fruits, puisqu'il avait persisté dans cette voie.

Joseph se sentait frustré. Ce retour dans sa maison qu'il espérait tant n'était pas à la hauteur de son attente. Les quelques jours qu'il avait passés en compagnie de Sarah lui laissaient un goût d'inachevé. La belle Arlésienne ne lui avait pas caché qu'elle était triste de le voir partir et que s'il le souhaitait, son mas resterait toujours ouvert pour lui. Mais comment construire une nouvelle vie avec une femme éprise de liberté et de folles chevauchées dans son envoutante Camargue ? Quel serait leur avenir ? Son handicap poserait à court terme de vrais problèmes. Jamais il ne pourrait partager sa passion. Pourtant, Sarah était la première femme à lui faire autant d'effet.

Son regard triste se porta en direction de la maison de sa tante. Les obsèques étant programmées pour le lendemain, il serait sur place. Magali lui avait dit qu'elle rentrerait tard, mais quelle que soit l'heure, ils iraient ensemble à la recherche de cet écrit que Pauline prétendait avoir laissé dans un tiroir.

Pour patienter, il sortit sa flûte traversière de son étui. La voir ainsi en trois morceaux l'attrista encore davantage. Sans trop d'effort, la patte de ut retrouva sa place, mais la bague qui maintenait ensemble les deux autres éléments était légèrement tordue. À bien y regarder, cela n'avait pas l'air

aussi grave. À l'aide d'une pince protégée par un tissu, il réussit à lui donner une forme très acceptable. Après un premier essai infructueux, il remodela le tube qu'on appelait la tête et cette fois, il s'emboita à la perfection dans celle dénommée le corps. Il était assez fier du résultat, mais il se souvint avec émotion que la dernière fois qu'il avait joué de cet instrument, c'était pour Judith. Elle avait tellement apprécié cette musique si particulière, qu'une fois seule, elle avait mimé ce geste et pour faire plus vrai, elle avait emprunté son fauteuil et son chapeau.

Erreur fatale.

Après quelques hésitations, sa lèvre inférieure effleura la plaque d'embouchure et probablement guidé par le souvenir du jeune Aleksi Ivanovich il entonna *Souvenir russe* d'Ernesto Köhler. Involontairement, il donna à ce morceau une intonation encore plus nostalgique. Puis, plus ou moins inconsciemment, les notes s'improvisèrent pour ressembler à la perfection à la partie que Mozart avait réservée à la clarinette pour sa partition appelée K.622.

À présent qu'il connaissait la date du décès du couple Ivanovich, il réprimait difficilement l'envie de s'abandonner pour se projeter au moment fatidique où un certain Aleksandr leur avait ôté la vie. La mission qui avait été confiée à la SIS-2 aurait pu s'arrêter là, mais le juge Montana désirait aller plus loin. Si l'identité de ce jeune garçon pouvait désormais être établie sans difficulté majeure, il souhaitait reprendre l'enquête et découvrir l'auteur de ce double meurtre. Son équipe avait donc toute latitude pour poursuivre les investigations.

Joseph posa sa flûte dans son étui et prit le CD de Mozart posé sur l'étagère. Il songea à Magali qui allait inévitablement lui reprocher d'agir seul. Elle savait que lors de son dernier voyage, il n'avait demandé l'assistance de personne et elle lui avait vertement reproché.

Son cœur tambourinait dans sa poitrine, lorsqu'il glissa le disque dans la fente de la chaine Hi-fi.

41

Martin ne modifia en rien sa façon de conduire, mais il ne quittait pas des yeux ce véhicule qui le filait depuis son départ du commissariat Noailles.

— Il est toujours là ? s'inquiéta Magali.

— Oui ! Je le vois maintenant. Il est seul et je peux lire sa plaque.

Il épela l'immatriculation que Magali nota discrètement. Elle téléphona à Lionel pour qu'il interroge le fichier des cartes grises. La réponse ne se fit pas attendre. La voiture appartenait à une agence de location située près de l'aéroport.

Le piège de Montana semblait fonctionner, mais il ne s'attendait pas à une réaction aussi rapide.

Sachant son ordinateur piraté, il n'avait rien fait pour montrer qu'il était au courant. Il se contentait de ne plus rien transmettre de confidentiel par cette voie. Mais ce matin, il avait envoyé un message à ses collaborateurs pour les informer qu'il pensait avoir identifié les complices de Becket. Il prétendait vouloir vérifier quelques détails avant de leur livrer les noms.

L'agence Hertz se montra d'abord réticente pour dévoiler ce genre d'information par téléphone, mais cette fois encore, Magali usa de son charme persuasif pour obtenir ce qu'elle voulait.

— C'est incroyable ! fit-elle en refermant son téléphone portable. C'est le ministère de l'Intérieur qui a loué cette voiture.

— Magali ! souffla Martin. Il faut que je te dise. – En privé, ils utilisaient à présent le tutoiement - Depuis l'agression de ton père, je suis persuadé que quelqu'un de la place Beauvau est derrière tout ça.

— Pelletier ?

— C'est ce que je pensais, mais il n'est pas à l'Intérieur. Par contre, il peut très bien avoir recruté des policiers ou des gens comme Becket.

— Je vois mal quelqu'un comme lui verser dans le banditisme.

— Moi aussi, mais il y a pourtant quelqu'un là-haut qui tire les ficelles.

Il surveilla son rétroviseur.

— Tu as ton arme ?

Magali tapota son holster.

— Il ne va quand même pas oser ça ici ? Vu la circulation, il n'a aucune possibilité de s'enfuir.

— Appelle Lionel et Zoé. Dis-leur qu'on va se diriger vers l'Estaque, on va essayer de l'attirer par là.

La Citroën de location prit un peu de distance, lorsqu'ils arrivèrent sur la voie rapide. En bon spécialiste des filatures, l'homme jugea prudent de ne pas se faire repérer davantage. Il laissa même une ou deux voitures s'intercaler devant lui. Lorsque la Mercédès de Montana s'engagea sur une petite route en direction de la mer, il préféra se fier à la lueur des phares sillonnant dans les collines boisées de pins.

Martin se demandait s'il avait réellement pris la bonne décision. Magali n'arrivait plus à joindre le reste de l'équipe et il se trouvait sur une route qu'il savait sans autre issue.

Le juge se gara sur le petit parking près du pont de la voie ferrée. Il ouvrit les vitres et attendit quelques secondes avant de couper le moteur.

Au loin, les lueurs de la ville de Marseille jetaient un halo scintillant sur la mer. Magali se retourna et surveilla la route. Le faisceau des phares qu'elle avait aperçu s'arrêta à une cinquantaine de mètres d'eux. Le cœur battant la chamade, elle sortit son pistolet de son étui et engagea une cartouche dans le canon. Depuis l'école de police, elle n'avait jamais eu l'occasion de se retrouver confrontée à une telle situation. Aurait-elle le courage de tirer sur un homme ?

Le crissement de pas lents et prudents qui leur parvenait s'immobilisa. Afin de mieux surveiller ses arrières, Magali se lova contre Martin pour mimer une étreinte d'amoureux. Bien que la situation ne s'y prêtât guère, et pas seulement pour faire plus vrai, ses lèvres entrouvertes se posèrent sur la bouche de Montana, en totale apnée. Cette poitrine ferme écrasée contre la sienne, la douceur de ce baiser, si la situation l'avait permis, il aurait aimé que cela dure à l'infini.

— Il arrive, murmura-t-elle le souffle court.

À pas de loup, l'homme s'était de nouveau approché et à présent, Magali voyait distinctement sa silhouette à l'arrière gauche de la voiture. Il n'était plus qu'à quatre mètres d'eux. Ce baiser ne pouvait pas être celui d'un

adieu. Quand elle l'entendit armer le chien de son arme, elle sortit son Glock par la vitre ouverte et tira par trois fois en direction de l'ombre qui se précipitait vers eux. Ils entendirent un cri de douleur puis le bruit d'une chute. Elle se redressait pour ouvrir sa portière lorsque deux autres coups de feu déchirèrent la nuit.

42

Joseph se demandait ce qu'il faisait sur ce parking en pleine nuit. Il y avait bien un pont au-dessus de lui, dont les hautes arches de pierre permettaient au chemin de fer de longer la côte en sautant de crique en crique, mais il reconnaissait cet endroit. Cela n'avait rien à voir avec un quelconque décor germanique. D'après ce qu'il avait lu sur la traduction du rapport, le couple de Russes avait été tué à bord d'un train en Allemagne, près de la frontière alsacienne. Si l'enfant tombait de si haut, il allait forcément se tuer.

Il faisait une nuit d'encre, seules les étoiles et les lueurs de la ville lointaine lui permirent de distinguer un véhicule Mercédès à l'arrêt, tous feux éteints. Le passeur était là, lui aussi, dans une sorte de halo vaporeux. Joseph s'approcha et vit un couple d'amoureux s'embrasser. Puis soudain, il les reconnut.

— Martin ! Magali ! C'est ça que vous appelez beaucoup de travail ?

Le sourire ironique de Pierre l'agaça.

— Oui, je sais, ils ne m'entendent pas… mais… qu'est-ce que vous faites là ? Ne me dites pas que… ?

Soudain il aperçut une ombre avançant à pas feutrés dans le noir. Lorsqu'il vit l'homme armer son pistolet, il manqua de défaillir. Il hurla à pleins poumons :

— Magali ! Attention !

Il n'y eut aucun écho.

Tout se passa ensuite très vite.

Il vit Magali sortir son arme et faire feu sur cet homme qui s'apprêtait à leur tirer dessus. Le tueur en blouson noir s'écroula en gémissant de douleur. Joseph ressentit comme un soulagement en réalisant que le passeur n'était là que pour lui. Mais lorsqu'il le vit se relever et tirer à travers la portière, avant de prendre la fuite en se tenant les côtes, il comprit que ce

n’était pas ce tueur que le passeur était venu chercher.

43

Deux portes claquèrent en même temps et des pas précipités s'approchèrent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Lionel.

— Mais vous étiez où bon Dieu ? hurla Magali. Appelez une ambulance, VITE !

Elle avait allongé Martin sur le sol et s'évertuait à lui pratiquer des massages cardiaques en alternant avec des séances de bouche-à-bouche. Zoé prit un peu de recul et appela le SAMU et des renforts. Comprenant que la voiture qu'ils avaient croisée en s'engageant sur cette petite route sinueuse devait être celle du tueur, elle donna le signalement et l'immatriculation, mais le suspect devait déjà être loin.

Les feux de leur voiture éclairaient la tragédie qui se déroulait sous le regard impuissant de Joseph. Lionel avait pris le relai du massage cardiaque, tandis que Magali, les yeux pleins de larmes, caressait le visage livide de Martin.

— S'il te plait ! Ne me quitte pas, lui soufflait-elle entre deux baisers de réanimation. Je t'aime.

Joseph était atterré. Il s'approcha de Pierre et pour la première fois, il le supplia de partir, seul. Mais lorsqu'il vit la silhouette de Martin s'approcher d'eux, il réalisa qu'il était probablement trop tard. Le juge Montana ne semblait pas vraiment comprendre la situation. Il regardait Joseph et le passeur avec stupeur.

— Papa ? Mais… qu'est-ce que tu fais là ?

Une voix étrange que Joseph ne reconnut pas pénétra son être.

— Je suis venu te chercher mon fils.

Joseph n'en revenait pas. Celui qu'il appelait Pierre était donc le père de Martin. Cette histoire était programmée depuis le début et devait donc se terminer aussi tragiquement ?

Montana se retourna et vit Magali et Lionel s'acharnant pour le ramener à la vie. La balle qui lui avait traversé le corps ne le faisait pas souffrir, il comprit alors que celui qu'il appelait Papa allait l'emmener pour toujours. Avant d'emboiter les pas de son père, il s'arrêta un instant devant Joseph.

— Dites-lui que je l'aimais.

— Attends Martin ! Ne pars pas. Elle aussi, elle t'aime, depuis le début.

— Ce n'est pas moi qui décide, Joseph.

— Tu n'es pas obligé de suivre ton père dans ce tunnel. Moi aussi, j'ai plusieurs fois été tenté, mais je ne voulais pas abandonner Magali. Maintenant c'est à toi de veiller sur elle.

— Mais Jo, vous ne comprenez donc rien ! Je suis mort !

Joseph regarda le passeur en lui faisant signe de s'éloigner. Son visage était étrangement différent, mais son sourire toujours aussi énigmatique.

— Écoute la Martin ! Elle t'aime, elle te le dit.

Un véhicule du SAMU arriva toute sirène hurlante et s'immobilisa dans un nuage de poussière. Comme s'il craignait d'être renversé, Joseph avait fit un saut sur le côté.

En quelques secondes, le balai bien réglé des urgentistes envahit l'espace. Un médecin régulateur interrogeait Lionel et Magali, tandis qu'un autre posait un masque à oxygène sur le visage du mourant. Sur l'ordre du praticien, une infirmière lui injectait un cocktail pour soutenir son cœur. Au loin, d'autres sirènes de police s'approchaient, mais déjà le doux gémissement des violons s'évanouissait dans le casque posé sur les oreilles de Joseph.

44

Un mal de tête comme il en avait rarement eu l'empêchait de refaire surface. Quelle était donc cette désagréable impression de gueule de bois ? Le casque qu'il enleva de ses oreilles lui démontrait qu'il revenait péniblement d'un de ses périlleux voyages.

Il déglutit plusieurs fois pour endiguer l'envie de vomir, mais il sentit qu'il fallait qu'il sorte de ce divan. Évitant tous gestes brusques, il se glissa dans son fauteuil et ouvrit la porte pour respirer l'air des collines.

— Mais bon sang ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

N'étant pas dans son fourgon aménagé, Joseph n'avait pu enregistrer ses propos. Il fallait absolument qu'il rassemble ses souvenirs. Pourquoi voulait-il rencontrer le passeur ?

— Ah oui ! Aleksi, le petit Russe.

Une bourrasque le fit frissonner et il referma la porte. Jo se dirigeait vers la cuisine pour boire un verre d'eau lorsqu'une phrase lui revint en mémoire. Probablement la dernière qu'il avait prononcée avant que la musique et le charme ne s'enfuient.

— Écoute la Martin ! Elle t'aime, elle te le dit.

Soudain, les éléments du puzzle ressurgirent, dans un grand désordre. Contrairement à ce qu'il projetait, il ne s'était pas rendu en Allemagne, mais dans une crique mythique de la côte bleue, du côté de Niolon. Il but une longue gorgée d'eau fraiche et ferma les yeux.

Martin, Magali, la voiture près du pont de chemin de fer, puis les coups de feu.

Il sursauta et regarda sa montre ; vingt-trois heures.

Joseph n'avait jamais mis autant de temps à revenir de ce sommeil artificiel. Une seule idée devint alors obsédante ; Martin venait d'être tué sous ses yeux et une fois de plus, il n'avait rien pu faire pour empêcher cela. Il revit aussi les efforts désespérés de Magali pour le ramener à la vie,

mais le passeur ne pouvait être là sans aucune raison.

Joseph se sentit envahi par une profonde tristesse. Il aimait bien ce garçon. Sa fille devait être inconsolable, il fallait qu'il l'appelle.

Malgré les deux comprimés d'antalgique qu'il avait avalés, sa migraine tardait à se dissiper et les mots de réconfort qu'il prononçait étaient d'une fadeur consternante.

Pendant près d'une heure, le fauteuil tourna en rond dans le salon, puis dans la cuisine, avant de sortir sur la terrasse. Le vent ayant chassé les nuages de ce début d'hiver, le ciel brillait de millions d'étoiles. De nouveau, il frissonna. Il s'apprêtait à rentrer lorsque des lueurs de phares illuminèrent la frondaison des arbres. Il tendit l'oreille et reconnut le bruit de moteur du coupé Peugeot de Magali. Son cœur s'accéléra. Quelques secondes plus tard, la portière se ferma doucement à l'arrière de la maison.

— Jo ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Heu ! Je n'arrivais pas à dormir. Alors je t'attendais.

— Rentrons, Jo. Il faut que je te parle de quelque chose de grave.

45

Joseph baillât pour la vingtième fois et regarda son radio réveil. Il était plus de trois heures et le sommeil ne voulait toujours pas de lui. Une sorte d'excitation irrationnelle l'empêchait de s'abandonner totalement.

Pendant près d'une heure, Magali lui avait raconté cette incroyable soirée. Afin de ne pas se trahir une seconde fois, Joseph s'était bien gardé de lui avouer qu'il avait écouté sa musique en solo et assisté malgré lui à la scène la plus tragique de cette épopée. Mais il n'avait pas de scrupule, car il savait que par omission, sa fille lui mentait elle aussi. Était-ce pour ne pas l'inquiéter outre mesure, qu'elle avait minimisé la gravité des faits ? Ce qui le rendait si heureux, c'est que Martin n'était pas mort et il se plaisait à croire qu'il y était peut-être pour quelque chose. Magali prétendait que l'intervention du SAMU avait été déterminante, mais Joseph se souvenait parfaitement à présent que Montana faisait les premiers pas vers ce tunnel noir et qu'il l'avait probablement convaincu de ne pas suivre le passeur qu'il appelait Papa.

Lorsque Magali avait quitté l'hôpital, tard dans la soirée, le chirurgien l'avait rassurée. Si la blessure était relativement grave, le pronostic vital n'était plus engagé. Martin ne devrait pas en garder de trop lourdes séquelles.

Sa vie était maintenant entre de bonnes mains.

Sarah était-elle au courant de ce qui était arrivé à son cousin ? Jo n'avait pas posé la question, mais il pensait que sa fille l'aviserait le moment venu.

Voilà, maintenant, au lieu de chercher le sommeil, il se mettait à penser à cette Arlésienne dont le souvenir lui réchauffait le cœur. Il la revit évoluer avec grâce dans sa maison, le soir où ils s'étaient quittés, se promettant de se revoir et de s'appeler au téléphone.

Soudain, son rêve éveillé l'interpella.

Il se souvint alors du cadre posé près de la grande cheminée. Martin lui

avait montré les photographies de ses parents. Son père et son oncle, le père de Sarah, trônaient fièrement sur leurs chevaux camarguais, levant en signe de salut leur chapeau de feutre noir. Les deux hommes se ressemblaient beaucoup, mais un détail intrigua rétrospectivement Joseph. Ils arboraient tous deux la même moustache et surtout un crâne complètement chauve. Le père de Martin n'avait donc aucune similitude avec Pierre. Alors pourquoi l'avait-il appelé Papa ? Et cette voix qui lui répondait ; « Je suis venu te chercher mon fils », ne lui était pas familière non plus.

S'aidant du triangle métallique accroché au-dessus de son lit médicalisé, il se redressa et alluma la lumière. Il se souvint alors de Pablo, ce trafiquant de drogue abattu par les tulipes noires et un doute affreux le submergea. À présent, il entendait clairement les dernières paroles de ce voyou sud-américain ; « Pourquoi appelles-tu mon père comme ça ? Il s'appelle Ernesto ».

Chacun d'eux faisait appel à un père disparu. Pourquoi ? Était-ce l'être qu'il espérait revoir en entrant dans ce couloir de la mort ? Mais lui, ce ne pouvait pas être son cas. Il ne connaissait pas son géniteur et sa mère s'était démenée, avec succès, à ce qu'il le déteste, au point de ne jamais évoquer son existence.

Il se glissa dans son fauteuil et se dirigea vers cette pièce qui lui servait de bureau. En passant devant la chambre de sa fille, le rai de lumière qu'il vit sous la porte lui démontra qu'il n'était pas le seul à souffrir d'insomnie. Ce que Magali venait de vivre était d'une incroyable violence et c'était un miracle s'ils s'en étaient sortis en vie avec Martin.

En entendant son fauteuil électrique, Magali enfila une robe de chambre et se leva.

— Tu n'y arrives pas, toi non plus ?

— Non, je suis préoccupé par les obsèques de tante Pauline.

Le sourire de sa fille lui prouva qu'elle n'était pas dupe.

— En fait, je voulais vérifier quelque chose.

Elle le suivit jusqu'au placard où il rangeait tous ses documents officiels. Il fouilla dans plusieurs tiroirs avant de trouver ce qu'il cherchait.

— Ah ! Voilà !

Joseph ouvrit le livret de famille de ses parents.

Magali se pencha sur son épaule.

— Un p'tit coup de nostalgie ?

— À dire vrai, je ne me souviens plus du prénom de mon père.

— Tu aurais dû me le demander, il s'appelait Pierre. Mais, Jo ! Comment peut-on oublier le prénom de ses parents ?

Désemparé, il posa le livret ouvert contre sa poitrine et baissa la tête pour cacher son désarroi.

Inconsciemment, il avait sans doute voulu revoir ce père qu'il prétendait haïr, puisqu'il l'avait renié à sa naissance. Mais pourquoi cette silhouette atypique avec ce catogan sur des cheveux grisonnants ? Sa mère n'avait gardé aucune image de cet homme qui l'avait trahie. Ce ne pouvait donc être qu'une vue que son subconscient lui renvoyait. Mais alors, rencontrait-on réellement un être cher pour nous accueillir lors de ce dernier voyage, où était-ce qu'une imagination de l'esprit pour se protéger d'un trop grand traumatisme ? Plusieurs ouvrages qu'il avait lus prétendaient cela. D'autres, très documentés démontraient le contraire. Qui croire ?

Par pudeur, Magali ne montra pas qu'elle était témoin de cette profonde détresse qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Était-ce vraiment le fait qu'il s'apprêtait à conduire dans sa dernière demeure celle qui le connaissait depuis sa plus tendre enfance ? Elle lui caressa la nuque.

— Tu ne crois pas qu'on devrait essayer de dormir un peu ? On ne va pas être frais pour la cérémonie.

46

Plus de la moitié des habitants de La Treille était venue se recueillir une dernière fois en l'honneur de cette figure emblématique de ce petit village.

Pour beaucoup, c'était aussi l'occasion de revoir Joseph et de lui serrer la main en lui présentant de chaleureuses condoléances. À cause de son handicap, il se faisait assez rare dans les ruelles peu adaptées à un fauteuil roulant. Même Zoé et Lionel, qui ne connaissaient pas Pauline, étaient là, par amitié pour Joseph et sa fille.

De vagues et lointains cousins, que Joseph ne rencontrait que dans ce genre de circonstance, étaient également venus dire adieu et sans doute aussi pour vérifier ce qui s'était dit sur l'état de santé de Joseph.

Une bise glaciale et précoce les avait cueillis à la sortie de l'église. Pendant la cérémonie religieuse que Joseph respectait, mais à laquelle il ne parvenait pas à adhérer, il se demanda quel personnage sa tante avait bien pu rencontrer en poussant son dernier soupir. Ce jour-là, il était près d'elle à l'hôpital, mais pas dans cet état de transe qui lui aurait permis d'en être le témoin.

Il était épuisé par cette nuit sans une minute de sommeil. Il suivit le cortège jusqu'au cimetière où reposait Marcel Pagnol. Joseph songea alors à tous ces gens partis pour ce voyage sans retour. Était-il le seul à connaitre ce que les moribonds voyaient avant d'entrer dans ce long tunnel ? Eux, au moins, savaient ce qu'il y avait derrière cette grande lumière blanche qu'il n'avait fait qu'apercevoir sans oser s'en approcher davantage. Martin se souviendrait-il de cette expérience de mort imminente ? Il avait hâte de le revoir pour connaitre son sentiment.

Tandis qu'on descendait le cercueil dans le caveau familial des Bertho, Joseph vit Magali en grande discussion avec Zoé et Lionel. Ils avaient l'air soucieux, voire catastrophé. Joseph interrogea sa fille du regard. L'état de Martin se serait-il soudain dégradé ? Elle le rassura d'un geste discret.

Poussés par le vent froid, les anciens ne s'attardèrent guère. Ils préférèrent évoquer le souvenir de Pauline bien au chaud dans le bar sur la place de l'église.

— Alors ! Vous allez me dire ce qu'il se passe, à la fin.

Lionel sortit son Smartphone et lut le message qu'il avait reçu. La Citroën de location du tueur avait été retrouvée par les gendarmes, sur une aire d'autoroute au-dessus de Lyon. Le conducteur, grièvement blessé avait perdu connaissance et conduit à l'hôpital le plus proche.

— Et alors, on sait qui est ce type ? demanda Joseph.

— Rentrons dans la voiture, d'abord. Inutile qu'il y ait des oreilles indiscrètes.

47

Le Renault Trafic conduit par Lionel remontait doucement vers la maison de Joseph. Ce qu'il venait de lui révéler l'attristait profondément. La déception était telle, que Joseph n'avait fait aucun commentaire. Les yeux dans le vague, il regardait le paysage, le trouvant subitement lugubre.

Pourquoi des collègues s'en prenaient-ils à eux ? Si le conducteur de la Citroën n'avait pas repris connaissance, l'homme avait perdu beaucoup de sang, il avait néanmoins pu être clairement identifié par les gendarmes de l'autoroute. C'était un brigadier-chef de la BAC de Nanterre. Un ancien collègue et ami de Becket.

On ne connaissait toujours pas l'identité de celui qui avait été retrouvé dans la Volvo incendiée, mais Joseph en était persuadé maintenant, ce ne pouvait être qu'un policier. La photo du troisième homme que Lionel lui avait montrée ne lui disait rien. Sans doute faudrait-il qu'il se concentre davantage, mais il n'était pas en situation de le faire.

Lionel se gara en marche arrière devant le portail de la maison. En descendant, Joseph regarda la maison de sa tante. Les quelques marches qui menaient au perron étaient pour lui un obstacle infranchissable. Magali lui avait promis qu'elle l'aiderait à chercher ce que Pauline prétendait avoir laissé pour lui dans un tiroir, mais cet après-midi, sa fille avait plus urgent à faire. Martin était revenu à lui et il réclamait sa présence.

— Désolé Jo ! Il faut que je file.

Lionel remontait déjà dans sa voiture. Il semblait pressé lui aussi.

Au lieu de rentrer chez lui, Joseph avança jusqu'à l'escalier de pierre. Il n'y avait que quatre marches, mais elles ressemblaient à un Himalaya.

Tu ferais mieux de rentrer chez toi te mettre au chaud, lui dicta la petite voix de la conscience. Il rageait d'être cloué dans ce maudit fauteuil.

En entamant son demi-tour, il songea à ce jeune garçon qu'il rencontrait parfois lors de ses séances de rééducation. Certes, son jeune âge et sa

fougue y étaient sans doute pour beaucoup, mais il était d'une mobilité incroyable, dans cette bagnole à roulettes, comme il l'appelait avec humour. Le garçon était également capable de gravir un escalier d'une dizaine de marches en reculant.

Ce n'est pas sans angoisse qu'il présenta les roues arrière devant l'obstacle. Grâce aux vérins, il inclina son assise au maximum vers l'arrière pour déplacer son centre de gravité. Le moteur peinait et refusait l'obstacle, alors il agrippa la main courante et poussa de toutes ses forces. Cette première étape sonnait comme une victoire.

Les roues avant étaient dans le vide et son bras gauche était tétanisé lorsqu'il atteignit la troisième marche.

Jo ! Si tu tombes maintenant, tu es mort, songea-t-il.

Peu habitué à ce genre d'exercice, le moteur donnait d'inquiétants signes de fatigue. Il prit une profonde inspiration et s'arcbouta comme un forcené sur la barre en métal. Après deux secondes qui lui parurent une éternité, les roues plus petites que celles d'un fauteuil manuel se stabilisèrent enfin devant le seuil de la porte.

Il lui semblait avoir accompli un véritable exploit, mais le plus dur ne restait-il pas à faire ? La clé était là, sous le pot de géraniums flétris par les premiers gels.

Pour ne plus être envouté par cette musique qui avait changé le sens de sa vie, Joseph avait depuis longtemps modifié la sonnerie de son téléphone, par une mélodie plus classique. Lorsque celle-ci résonna dans sa poche, il eut envie de l'ignorer, mais son bruit parut incongru dans ce décor si pagnolesque. Le nom d'Helena qui s'affichait sur l'écran l'interpella.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Joseph.

— J'ai appris pour Pauline, je suis désolée, fit son ex-femme. Est-ce que Magali est avec toi ?

— Non, nous rentrons du cimetière et elle est repartie… à son travail. Appelle-la ce soir.

— Et toi, comment vas-tu ? Tu es revenu chez toi ?

Joseph se reteint de lui dire qu'il était bien temps qu'elle se préoccupe de sa santé et de ce qu'il faisait. Mais les quelques instants de recueillement qu'il venait de vivre dans cette église et au cimetière lui inspirèrent un peu plus d'indulgence.

— Je suis chez ma tante, je fais un peu de rangement, dit-il, tout simplement.

Cela faisait des années qu'il n'avait pas parlé à Helena et lorsqu'il raccrocha, il fut surpris de constater à quel point cette femme qu'il avait tant aimée dans sa jeunesse, lui était devenu totalement indifférente. Même la rancœur de sa trahison avait disparu.

Depuis combien de temps n'était-il pas entré dans cette maison où flottaient encore les odeurs rappelant que Pauline avait vécu ici pendant tant de décennies ? Il caressa de la main et du regard le vieux buffet ciré, le radassier en noyer avec son assise recouverte d'une cotonnade provençale. Il se souvint qu'enfant il aimait s'asseoir sur cette chaise à trois places pour écouter les anciens raconter les histoires du village. Le balancier de l'horloge était figé et le froid sublimait plus que nécessaire la mélancolie de cette visite qu'il aurait dû faire bien avant.

Ce que Pauline avait à lui dire ne pouvait être qu'ici. Il en était maintenant persuadé. Elle savait pertinemment en quittant cette maison qu'elle ne reviendrait plus jamais et qu'elle ne parviendrait pas à lui révéler de vive voix, ce qu'elle avait sur le cœur.

Regarde dans le tiroir, lui avait-elle dit avant de s'endormir pour toujours.

Il ouvrit ceux du buffet, mais il n'y avait là que des choses qu'une femme peut entasser durant toute une vie. Le meuble de la cuisine était encore moins approprié pour recevoir des confidences.

Il se dirigea vers la chambre. Il ne se souvenait pas y être déjà venu, pourtant, il reconnut le lit sur lequel trônait un édredon de plumes recouvert de satin mauve. Enfant, il lui paraissait énorme et aimait y plonger son visage. Les appliques murales n'avaient pas changé elles non plus. Leurs globes imitant des pétales de fleurs orangées éclairaient le marbre des tables de chevet de chaque côté du lit. Un bouquet de lavande séchée tentait de dissiper l'odeur vieillotte qui flottait dans cette pièce d'un autre âge.

Il dirigea son fauteuil vers le petit meuble au plus près de la fenêtre ornée de lourds rideaux. D'instinct, ou par souvenir, il lui semblait que sa tante devait dormir de ce côté du lit.

Intimidé, il caressa le bouton de nacre avant d'ouvrir le tiroir finement ciselé.

— Pour Joseph.

48

Lorsqu'il lut à haute voix ces mots écrits sur une enveloppe posée sur une revue de mots fléchés, il sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Il fut impressionné par cette belle écriture avec ses déliés ronds et précis, comme ceux d'une institutrice qu'elle avait été, il y a bien longtemps.

Un feuillet d'un article de presse jauni accompagnait les trois pages manuscrites des deux côtés. Malgré son impatience de connaître ce que Pauline voulait lui révéler avant de partir, il hésita un instant avant de lire les premières lignes, puis ce fut un long débit. Si sa tante n'avait pas écrit ces révélations alors qu'elle était encore parfaitement lucide, il se serait demandé si elle ne délirait pas.

Pauline s'excusait de réveiller des fantômes, mais elle ne souhaitait pas partir avec ce fardeau trop lourd à porter. Ce qui l'avait vraiment décidée, c'est ce dessin que Joseph avait réalisé pour illustrer le passeur tel qu'il le voyait lors de ses « voyages ». Il se souvint alors qu'elle s'était signée en apercevant le portrait de cet homme portant élégamment un catogan.

Selon elle, son frère Pierre Bertho était un célèbre violoniste, appartenant à un orchestre de musique classique se produisant partout en France, mais aussi dans le monde entier.

Pierre était bel homme et avait beaucoup de succès auprès de la gent féminine. Sa femme Christine, d'une jalousie maladive lui faisait de terribles scènes à chacun de ses départs ou de ses retours. Pourtant, selon sa tante, Pierre était un mari fidèle et aimant.

Pauline prétendait que contrairement à ce qu'il avait toujours cru, Joseph était très proche de son père. Il passait silencieusement de longues heures à l'admirer et à l'écouter lorsqu'il répétait chaque jour avec son violon. La mélodie que le père et l'enfant préféraient, c'était un concerto de Mozart, dont la vieille femme oubliait le nom. Quelques années plus tard, elle avait été surprise d'entendre son neveu répéter à l'envi cette musique, au point de

la choisir comme sonnerie de son téléphone. Elle était d'autant plus étonnée que depuis sa plus tendre enfance, Joseph refusait d'entendre la moindre anecdote concernant son père, au point d'en nier l'existence même.

Quelques jours après le quatrième anniversaire de son fils, Pierre Bertho s'était envolé pour accompagner une célèbre cantatrice qui devait se produire avec un seul musicien au Tibet. Pour éviter une nouvelle crise de jalousie, Pierre avait prétendu qu'il faisait partie d'un quatuor et que la chanteuse était grosse et laide. Lorsqu'après quinze jours de doute et de silence, elle s'était renseignée, Christine avait compris que son mari lui mentait. Aucun autre musicien ne les avait accompagnés et la diva était superbe.

Furieuse comme une tigresse blessée, elle avait alors détruit tout ce qui pouvait laisser penser que cet homme avait vécu dans cette maison. Même Pauline, qui se sentait trahie, elle aussi, avait subi les foudres de sa belle-sœur. Elle ne lui avait plus adressé la parole pendant des années, interdisant à son fils d'évoquer le nom de ces gens.

Les autorités françaises s'étaient néanmoins inquiétées du sort de ses ressortissants disparus dans d'étranges conditions. La police chinoise disait ne pas être au courant. Les deux Français avaient effectivement honoré ce récital, mais ils n'avaient plus donné signe de vie après avoir été reconduits à l'aéroport de Lhassa.

Ce n'est qu'une quinzaine d'années plus tard que la triste vérité était apparue. Un prisonnier politique tibétain qui s'était réfugié au consulat de France après sa libération prétendait avoir rencontré Pierre Bertho dans une geôle humide et froide de son pays.

Les deux artistes avaient été arrêtés à l'aéroport parce qu'ils avaient osé prendre des photographies de la police réprimant violemment une manifestation de moines tibétains. Accusés d'espionnage et de soutien aux terroristes ils avaient été condamnés dans le plus grand secret à plusieurs années de prison. La chanteuse n'avait survécu que six mois à ce traitement aux antipodes de sa vie luxueuse et confortable.

Plus résistant, Pierre ressemblait néanmoins à un vieillard lorsqu'il avait succombé à une pneumonie dix ans après.

Le nouveau pouvoir chinois prétendait regretter ce dysfonctionnement de ses services diplomatiques. Afin de ne pas jeter de l'huile sur le feu et ainsi nuire aux nouvelles relations commerciales, les autorités françaises avaient recouvert d'un voile pudique ces dommages collatéraux. Seul un

article aussi bref que laconique était paru dans la presse locale, jetant même le doute sur l'intégrité de ces Français qui n'intéressaient plus personne.

Apprenant l'incroyable nouvelle, Pauline n'avait pu raisonner sa belle-sœur. Christine avait refait sa vie et Joseph, du haut de ses vingt ans, refusait toujours d'entendre quoique ce soit sur ce père qui l'avait abandonné.

Alors, pour garder l'estime du dernier des Bertho, Pauline avait abandonné.

*

Lorsque l'Audi quitta la voie rapide près d'Aubagne, Charles Borély reconnut la route sinuant dans les collines. Après toutes ces années, il craignait de ne plus pouvoir se repérer, mais mis à part quelques aménagements, rien n'avait vraiment changé. Il refusa de se laisser submerger par la nostalgie et l'angoisse de sa mission. Il n'avait pas le droit à l'échec.

*

Joseph avait lu et relu ces incroyables confidences et cet article relatant si brièvement l'incarcération de Pierre Bertho, passant sous silence sa souffrance de devoir survivre loin des siens. Pas un mot sur son agonie avant d'être jeté dans une fosse commune. Le souffle court, il remit le tout sur l'enveloppe et la posa sur son cœur. Il se maudissait d'avoir renié ce père tendre et affectueux. Seul son subconscient avait refusé l'oubli, au point de l'obséder avec cette musique qui avait bercé son enfance.

Il allait sortir de la chambre, lorsque son regard se posa sur un cadre accroché au mur, près de la porte. La photo qu'il vit, lui fit comprendre l'impression de déjà vu de sa femme de ménage. Elle prétendait reconnaître le passeur qu'il avait dessiné selon son souvenir. Angélina ne savait plus dans quelles conditions elle avait déjà rencontré cet homme, mais cela ne pouvait être que sur ce portrait. Pierre Bertho posait fièrement en veste de smoking avec nœud papillon, tenant à la main un archet de violon. Joseph tendit la main pour décrocher le tableau. Il ne put retenir ses larmes en admirant le beau visage de cet homme plus jeune que lui, portant un catogan.

— Papa ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était toi ?

49

L'Audi noire se gara doucement à une centaine de mètres de la maison de Bertho. Le commissaire divisionnaire Borély referma la portière, en silence. Une boule d'angoisse lui serrait la gorge lorsqu'il se dirigea vers la maison voisine où une petite lueur sous la porte entrouverte trahissait une présence. Charles n'était plus habitué à cette poussée d'adrénaline que rencontrent les policiers de terrain. Chez lui, cela se transformait en stress.

Joseph rangea le cadre et la lettre de sa tante dans son blouson et vit la porte s'ouvrir.

Ce fut Borély le plus surpris de se trouver face à lui.

— Jo ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Et toi ?

— Heu… je passais par là, et…

— Et tu t'es dit, pourquoi je ne rendrais pas visite à mon vieux pote ! Il doit être chez sa tante à cette heure-ci.

Charles Borély ignora l'ironie.

— Comment es-tu monté ici ? Tu n'es pas seul ?

Joseph réalisait enfin ce que signifiait l'appel d'Helena.

— Si, mais comme tu es gentiment venu me voir, tu vas m'aider à redescendre.

La situation n'était pas tout à fait celle que Charles imaginait. Il espérait que tout irait plus vite, mais fidèle à son habitude, Joseph se sentait obligé de parler, même avec celui qui avait pris sa femme. Il ne put s'empêcher de lui répondre qu'il était inconscient d'encourir de tels risques en montant cet escalier.

— J'avais rendez-vous, lui répondit Joseph.

— Avec qui ?

— Des fantômes ! Bon, puisque tu es là, tu veux boire un café ?

Charles eut envie de rétorquer qu'il était un peu tard pour lui, mais il

accepta.

— Alors ! Plus sérieusement, qu'est-ce qui t'amène ? demanda Joseph en posant deux tasses sur un plateau.

Borély se racla la gorge.

— Voilà, je sais que la SIS enquête sur une histoire rocambolesque de tulipes noires. Tu en as entendu parler ?

— Pourquoi me demandes-tu ça, à moi ? Je ne bosse pas dans cette Section, n'y ailleurs. Tu dois savoir que je suis en arrêt de travail ?

Le commissaire réprima difficilement l'envie de précipiter ce pour quoi il était venu, mais il serra les poings dans les poches de son duffel-coat.

— Je sais tout ça Jo ! Mais il parait que cette fleur a été retrouvée ici, quand ta bonne a été tuée. Alors je me suis dit…

— C'est moi qu'on voulait faire taire, Charles ! Et je sais maintenant qui sont ces assassins ! affirma Joseph en versant le café.

— Tu ne crains pas qu'ils reviennent ?

— Les deux salopards qui ont fait ça ne sont plus en très bonne santé. Je crois qu'ils ont pris froid en forêt de Vincennes.

— De Fontainebleau !

— Ah ! Je vois que tu connais bien le dossier. Tu dois donc également savoir que celui qui voulait faire taire le juge Montana n'est pas en très grande forme lui non plus.

— Heu… non, mais j'espère que tu vas m'en dire un peu plus.

— Patience ! J'ignore par contre qui a eu cette idée ridicule de signer ces meurtres avec une fleur, somme toute assez rare. Il aurait voulu se faire prendre qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

Borély parut surpris.

— La piste sera facile à remonter, tu t'en doutes.

Joseph planta son regard dans celui qui avait été son supérieur pendant quelques années.

Charles se sentit blêmir.

— Bon ! On le boit ce café.

— Pose le plateau sur la table de la salle s'il te plait.

Borély ne bougea pas d'un millimètre, comme s'il était figé. Son souffle court et ses mâchoires serrées trahissaient une grande nervosité.

— D'après toi Charles, pourquoi des gens de chez nous s'en prennent-ils à des juges d'instruction et à des collègues ?

— Parce que ce sont des petits cons de fouineurs ! lâcha Borély sans

desserrer les dents.

— La police et la justice ne sont-elles pas là pour ça ?

N'y tenant plus le commissaire sortit son arme de la poche intérieure de son manteau. Tremblant de rage, il la pointa vers Joseph.

— Tu veux me faire taire ! Encore ! fit Bertho. Mais je suis déjà mort. Depuis que tes petits copains m'ont cloué dans ce fauteuil.

— Ferme-la !

— Mon pauvre Charles. Comment as-tu pu tomber aussi bas ?

— Ferme-la, je te dis !

— Toi ! Le brillant commissaire Charles Borély, à la tête d'une équipe de bras cassés, se prenant pour des justiciers. Tu voulais faire quoi, au juste ?

— Purger notre pays de toute cette vermine qui nous gangrène. Vous ne voyez pas où on va ? Bande d'aveugles. TOUS ! hurla-t-il, les yeux injectés de sang.

— Tu penses sans doute que vous êtes mieux que ces vermines, comme tu dis. Vous êtes encore pire qu'eux ! Vous vous cachez derrière une fonction très honorable, que vous salissez. Votre comportement est aussi abject que celui de ces voyous, mais vous n'êtes pas capables de l'assumer. Tu me donnes envie de gerber Charles et si je pouvais, je te mettrais mon poing dans la gueule.

L'arme tremblait au bout de sa main, quand il mit le canon sous le nez de Joseph.

— Tu sais Charles, c'est difficile de tuer un homme, comme ça de sang-froid, les yeux dans les yeux. Je te l'ai dit, tu es un lâche.

Une violente gifle lui fendit la lèvre inférieure, mais il poursuivit.

— Tu étais sans doute plus à l'aise derrière ton bureau quand tu donnais tes ordres à ces petites frappes indignes de leur uniforme.

— Tu l'auras voulu, gronda Borély.

Soudain la porte s'ouvrit avec fracas.

— Lâche cette arme ! Tout de suite !

Borély ferma les yeux et baissa lentement son pistolet. Ses doigts se crispèrent sur la crosse à en faire pâlir les jointures.

— Magali, murmura-t-il d'une voix blanche.

— Posez cette arme Commissaire ! fit une voix masculine, que Charles Borély reconnut.

Lorsqu'il regarda Joseph dans les yeux, il n'y avait plus que lassitude et

résignation.

— C'est fini, Charles, pose ça !

— Tu as raison Jo, c'est fini.

En une fraction de seconde, le commissaire déchu posa l'arme sur sa tempe et appuya sur la détente.

Privé de vie, son corps s'effondra comme un pantin.

*

De la fenêtre de son salon, Joseph aperçut s'éloigner dans la nuit le fourgon des pompes funèbres.

— Triste fin, tout de même !

— Celle qu'il vous réservait n'était pas très sympa non plus, lui dit le conseiller Pelletier.

C'est vrai songea Joseph, mais il avait vu tellement de morts ces derniers temps, qu'il ne put s'empêcher d'avoir une pensée émue pour ce policier pourtant promis à une belle carrière.

Pelletier lui confia que son équipe soupçonnait depuis quelque temps deux des tueurs à la tulipe noire. C'est pour cela qu'il avait été surpris en découvrant le portrait de l'un d'eux sur le bureau de Montana. Il avait lancé ses hommes à leur poursuite, mais ils n'avaient pu empêcher le meurtre de la jeune Judith. Le conseiller évoqua brièvement l'échange de coups de feu en région parisienne, où l'un des siens avait été blessé.

— C'est bien le passager de la Volvo qui m'a tiré dessus ?

— Oui ! C'est également lui qui a tué la juge Céline Montana. Elle avait découvert que les Blacks-Bombers ressemblaient furieusement à des policiers justiciers, et elle s'apprêtait à faire des arrestations gênantes.

— Je suppose que son mari ignore tout cela.

— Si vous voulez bien Bertho, nous irons lui dire ensemble.

— Il va être surpris de vous voir, je pense qu'il vous soupçonnait.

— Je sais, mais je ne pouvais rien dire, sans preuve.

— Et Borély ? demanda Joseph.

— Nous savions que les ordres venaient directement de la place Beauvau, mais c'est Magali qui nous a conduits jusqu'à lui. J'ai su dès le départ qu'elle ferait un grand flic et c'est pour cela que je lui ai suggéré ce poste à la Section des Investigations Spéciales.

C'est vrai que Joseph avait ressenti de la fierté en voyant sa fille surgir au moment opportun. Une fois de plus, elle lui avait sauvé la vie. Aurait-

elle eu le cran de tirer sur son beau-père ? Charles avait préféré ne pas lui laisser le choix de le prouver.

50

Sarah rangea son pick-up sur le petit parking, près du chemin menant au Garlaban. Aux beaux jours, il n'était pas toujours aisé de trouver une place disponible, mais en cette fin décembre, à part le Coupé Peugeot de Magali qui les avait précédés, ils étaient les seuls.

En sautant de son 4x4, elle admira les grands pins sifflant sous le vent.

— C'est magnifique chez toi.

En s'asseyant dans son fauteuil que l'Arlésienne venait de descendre de l'arrière de son véhicule, Joseph prit le temps lui aussi de humer l'air frais. Martin n'avait pas eu à insister beaucoup pour que tout le monde accepte cette promenade digestive.

Magali et Sarah s'étaient bien amusées en confectionnant ce repas de Noël, surtout lorsqu'elles avaient aperçu les deux hommes comparer leurs blessures de guerre. Pendant près de deux heures, ils avaient parlé sur la terrasse en bois, baignée de soleil.

Bien qu'il soit encore convalescent, Montana continuait à se tenir informé de l'avancée des dossiers. Il avait hâte de reprendre du service et de se replonger dans ces affaires réputées insolubles. Pendant son hospitalisation, il avait été heureux d'apprendre que le jeune Aleksi avait pu retrouver ses racines russes. Une deuxième séance d'hypnose avait été salutaire. La mémoire lui était enfin revenue. Les accusations contre son oncle Aleksandr avaient permis son arrestation, mais le jeune garçon avait préféré rester dans sa famille d'adoption française. C'est là qu'était maintenant sa vie.

Profitant qu'ils étaient seuls, Joseph lui avait demandé s'il se souvenait de son expérience de mort imminente. Martin prétendit que la dernière chose qui lui restait en mémoire de cette tragique soirée, c'était le baiser bien agréable de Magali. Il avait même oublié la raison pour laquelle ils se trouvaient sur ce parking de la côte bleue.

— Mais vous Jo, avez-vous pu vous réconcilier avec Pierre ? C'est bien ainsi que s'appelait votre père ?

Joseph comprit que Magali avait probablement fait des confidences sur l'oreiller.

— Depuis que je connais l'origine de cet envoutement, le charme est complètement rompu. Mozart n'a plus aucun effet sur moi et je ne parviens plus à voir le passeur. Je me demande même s'il existe vraiment.

Martin et Magali montaient lentement vers le Garlaban, suivis de près par Joseph et Sarah.

Lorsque la vue fut assez dégagée sur les collines, la troupe s'arrêta sur un promontoire. Les poumons en feu, Montana sentit qu'il ne pourrait aller guère plus loin, pour cette fois.

Joseph s'écarta légèrement du groupe qui observa en silence un cérémonial inattendu. Magali comprit les intentions de son père en le voyant sortir de sa poche son cellulaire de l'intérieur de son blouson et brancher ses écouteurs. Mesurant la portée de chacun de ses gestes, il prit le dessin qu'il avait croqué selon ses visions et l'admira une dernière fois.

Quand elle vit les flammes consumer le portrait de Pierre Bertho, Magali ne put retenir ses larmes.

Jo lâcha les cendres dans le vent et tout le monde comprit que la musique de Mozart qu'il était le seul à entendre était sa façon à lui de faire ses adieux à ce père que seul son subconscient avait gardé en souvenir.

Lorsque Jo se retourna vers Sarah, son visage resplendissait de bonheur et d'espoir.

Le passeur pouvait bien attendre.

J’espère que cette histoire vous a transporté dans un autre monde, à la frontière de notre conscient.

Elle est en partie inspirée d’une Expérience de Mort Imminente que j’ai vécue à l’âge de 16 ans, lors d’une anesthésie qui a failli mal se terminer.

Cet improbable voyage extracorporel m’a laissé un souvenir impérissable, mais craignant de ne pas être pris au sérieux, je l’ai longtemps gardé secret. Toutefois, j’admets ne pas être allé aussi loin que Joseph Bertho dans ce couloir et je n’ai jamais rencontré « *Le Passeur* ».

Ce phénomène est désormais pris au sérieux et étudié par des médecins et scientifiques. Parviendra-t-on à percer ce mystère ?

Si vous avez aimé cette fiction, je vous invite à découvrir mes autres ouvrages et à me donner votre avis sur le livre d’or de mon site :
http://www.pascal.tissier.amlo.fr